

Aide-mémoire

**Que
peut le
sport?**

Numéro spécial

EXPOSITION

Popiull
le pouvoir du sport

A-m

LA REVUE AIDE-MÉMOIRE

Territoires de la Mémoire

Aide-mémoire est la revue semestrielle de l'ASBL Les Territoires de la Mémoire, Centre d'Éducation à la Résistance et à la Citoyenneté.

Président : Michaël Bisschops

Boulevard de la Sauvenière 33-35
4000 Liège
0032 (0)4 232 70 60
accueil@territoires-memoire.be
www.territoires-memoire.be

Vos données personnelles font l'objet d'un traitement destiné uniquement à vous informer des activités de notre association sans but lucratif (asbl). Cette dernière met en œuvre toutes les mesures pour assurer la sécurité de vos données et le respect de votre vie privée. En aucun cas ces données ne seront vendues ou cédées à des tiers.

Vous pouvez modifier ou faire supprimer vos coordonnées en adressant un courriel à administration@territoires-memoire.be ou en téléphonant au 04 232 70 60.

Vous avez également, en cas de difficulté persistante, la possibilité d'introduire une réclamation auprès de l'Autorité de Protection des Données (APD).

Éditeur responsable : Michaël Bisschops

Directeur : Benjamin Blaise

Rédactrice en chef : Gaëlle Henrard

Rédactrice en chef adjointe : Milena De Paoli

Comité de rédaction : Henri Deleersnijder, Jérôme Delnooz, Jenifer Devresse, Tamara Hannay, Maïte Molina Marmol, Julien Paulus, Michel Recloux, Juliette Renard, Olivier Starquit.

Conception graphique et mise en page : Erik Lamy, Nicolas Collignon, Arnaud Leblanc.

Conception web : Robin Fougienne

Impression : Vervinkt et fils

Les articles non signés sont tous de la rédaction.
Toute reproduction, même partielle, de ce trimestriel est strictement interdite sans l'autorisation préalable de l'éditeur responsable.
Les articles n'engagent que leurs auteurs..

Aide-mémoire
aide-memoire@territoires-memoire.be
www.aidememoire.be
ISSN 1377-7831

L'esprit de cordée, un potentiel du sport ?

Par Gaëlle Henrard, *rédactrice en chef*

« La cordée est quelque chose d'assez magique : dans une cordée l'homme s'empêche, dans une cordée on se tient bien parce qu'on est responsable d'une autre personne qui est responsable de nous-même. C'est une relation symétrique. Il n'y a pas un "premier de cordée", il y a un esprit de cordée. Et la corde transmet un langage silencieux. (...) C'est une relation humaine extrêmement riche. (...) Et si les relations humaines en bas étaient comme elles sont en haut, je trouve qu'on ne s'en porterait pas plus mal. »

(Étienne KLEIN)

Au XXVII^e siècle, le philosophe Spinoza se demandait ce que pouvait un corps, répondant d'emblée que personne n'en savait rien et qu'on n'avait pas fini de s'en étonner. De là nous demandons-nous : que *peut* le sport ? Si l'histoire recèle bien quelques éléments de réponse, à vrai dire nous n'en sommes pas trop sûrs non plus. Pourtant, l'exposition *PODIUM - Le pouvoir du sport*, portée par les Territoires de la Mémoire et qu'accompagne ce numéro d'Aide-mémoire, est plus qu'un pari.

Quel sens politique peut-il bien y avoir à disputer un match de basketball, à s'encorder pour gravir un sommet inhospitalier, à accepter de prendre des coups dans la tronche et à en porter en retour, à plonger dans une eau trop froide et nager des kilomètres ? Et quel intérêt, quelle opportunité, y aurait-il par ailleurs à consacrer tout ce travail d'analyse à la question du sport dans le contexte délétère et désespérant que l'on connaît sur la scène nationale

comme internationale ? Il pourrait en effet sembler un peu léger voire indécent d'aborder un tel sujet, qui plus est en choisissant d'adopter un angle résolument positif. Il n'en est pourtant rien, car nous ne poursuivons rien de moins que ce qui constitue, selon nous, un travail culturel au long court sur ce qui irrigue notre société. Si nous nous arrêtons ici à la question du sport, c'est en tant qu'échantillon de tout ce sur quoi les Territoires de la Mémoire ont toujours travaillé : résistance, citoyenneté, mémoire, luttes contre les discriminations, analyse politique.

Malgré toutes les – légitimes et indispensables – critiques qu'on peut lui adresser, nous considérons le sport comme un levier qui mérite d'être activé. Ainsi portons nous sur lui une attention curieuse et non experte, en amadouant quelque peu la propension aux jugements de valeur de celles et ceux qui, souvent d'ailleurs, ne le pratiquent pas. Un « sport » au nom générique mais aux multiples déclinaisons, à regarder pour ce qu'il dit de nous, tant dans ses pratiques que dans son spectacle. Le sport n'est pas mieux ou moins bien que le monde, il est le monde. Son pouvoir, c'est son *potentiel*. Ainsi *peut*-il au moins autant qu'il est. Avec en prime, une petite remise en mémoire : art du faire, le sport nous rappelle que nous sommes des corps en mouvement, et que c'est par eux que passent nos engagements, nos résistances, nos solidarités... un peu comme au sein d'une cordée. ○

É
D
I
T
O
R
I
A
L

8

ENTRETIEN

Sur le terrain humain, très humain du sport

Entretien avec Stéphane Floccari



14

ANALYSE

Penser le sport pour comprendre le monde

Par Benjamin Pichery et Patrick Roulit

88

ANALYSE

Le Fair-Play pour une société éclairée

Par Panathlon Fair Play



34

ANALYSE

Le sport comme outil de réconciliation

Par Juliette Renard



82

ANALYSE

Le sport comme *soft* *power*

Par Olivier Starquit



40

ENTRETIEN

Le sport autrement : déambulations dans une autre fédération sportive

Entretien avec Yves Renoux





22

ENTRETIEN

Le sport moderne : entre performance et accomplissement

Entretien avec Isabelle Queval



28

ANALYSE

Le sport, un instrument d'influence parfait

Du soft power sportif au sport
power, généalogie d'une idée

Par Jean-Baptiste Guégan

ANALYSE

62

Au-delà du football- business capitaliste

Par Marco Martiniello

54

ENTRETIEN

« Coach, oui coach! »

Entretien avec
Alexandre Jaafari



68

ANALYSE

La « Bataille des sexes »

Par Antoine Thirion



48

ANALYSE

Penser un sport inclusif : l'exclusion des athlètes trans et intersexes en question

Par Lucie Pallesi



ANALYSE

Le vélo comme vecteur d'émancipation féminine... et pourtant ?!

Par Juliette Renard



74

À vos marques, prêts... partez !

Par Milena De Paoli

Les enfants qui font la course pour rire, les cours de gym à l'école, les grandes compétitions de foot qui font vibrer les bars et les rues les soirs de match, les Jeux olympiques avec leurs cérémonies et leurs records, ceux qui font du sport parce que ça leur fait du bien. Et puis il y a aussi ceux qui sont exaspérés par toute cette agitation, qui détestent le sport ou qui n'en ont rien à faire. Peu importe comment il nous touche : le sport est omniprésent dans nos sociétés. Miroir de nous-mêmes, « fait social total », il en active toutes les composantes.

Le sport, ce sont des moments partagés, des joies, des déceptions, parfois un sentiment d'union. Ce sont des valeurs transmises : le dépassement de soi, le fair-play et la sportivité, le respect des règles et de l'adversaire, la persévérance et l'esprit d'équipe. C'est aussi un lieu de résistance, parfois d'humanité, de progrès, de démocratie et d'inclusion, parfois aussi de corruption, de lutte pour le pouvoir et de discrimination. Aborder le terrain sportif comme possibilité du pire, mais aussi et surtout comme espoir du meilleur, ce numéro d'*Aide-mémoire* propose d'explorer le sport sous différentes facettes, dans la continuité de l'exposition *PODIUM – Le pouvoir du sport*, portée par les Territoires de la Mémoire. En piste !

Pour se mettre en jambe, le philosophe **Stéphane Floccari** nous propose de revenir sur les émotions que le sport provoque, les apprentissages que cette mise en mouvement du corps nous inculque, même inconsciemment, les limites ressenties et franchies, la pratique de l'individuel et du collectif. Une réflexion philosophique sur le sport comme expérience de notre humanité.

Pour **Benjamin Pichery** et **Patrick Roult**, qui partagent dans ce numéro le manifeste de l'Université Populaire du Sport, le sport est un prisme de compréhension du monde. Il nous reviendrait alors de penser le sport et de remettre en question nos pratiques pour appréhender et analyser nos sociétés, voire entreprendre des transformations sociales et sociétales. Mais pour cela, l'UPS pose quelques questions : que voulons-nous pour nos sociétés, de quels progrès parlons-nous ? Nos sociétés capitalistes ont tendance à vouloir aller toujours plus vite et plus loin. C'est notamment ce qu'**Isabelle Queval**, philosophe et ancienne joueuse de tennis, aborde dans un entretien : notre fascination pour la performance, la possibilité de progresser indéfiniment, l'idée que chaque geste est perfectible. Des conceptions du sport et de l'humain qui sont finalement plutôt récentes.

À côté de ces questions sur nos conceptions du sport, il nous faut également nous arrêter sur sa puissance et son influence. Le coup de sifflet est donné par **Jean-Baptiste Guégan**, journaliste et consultant spécialisé sur les questions sportives, qui revient sur la genèse du sport comme soft power. Explorer cette utilisation du sport comme outil politique par les nations à des fins de communication, d'image ou de jeu de pouvoir nous permet aussi de comprendre les rapports de force contemporains. L'influence du sport peut être également utilisée dans un esprit de réconciliation : **Juliette Renard** se penche sur l'initiative Peace Players, une organisation qui s'empare du sport pour tenter de renouer le dialogue et apaiser le conflit entre des groupes sociaux ou politiques.

Et si nous pensions le sport autrement ? Dans un entretien, le militant **Yves Renoux** déplie la vision de la Fédération sportive et gymnique du travail pour laquelle il est bénévole : la pratique sportive dépasse la simple performance physique pour devenir un levier d'émancipation individuelle mais surtout collective. Le sport pourrait donc rimer avec autogestion, autonomie et construction de communs. Et pourquoi pas le faire aussi rimer avec inclusion ? **Lucie Pallesi**, doctorant.e et chercheur.euse sur les transidentités dans les sports de compétition, éclate la logique des tests de féminité, remet en question la bicatégorisation dans le sport et souligne l'exclusion des athlètes transgenres, intersexes ou qui ne correspondent pas suffisamment aux critères préétablis de ce qu'est une femme.

Pour le coach sportif et entraîneur de handball **Alexandre Jaafari**, c'est toute une série d'éléments qu'il faudrait remettre en perspective. Entre autres, notre façon de consommer les compétitions en direct, ainsi plutôt prendre son temps, s'intéresser à des matchs locaux, essayer de proposer d'autres discours et comportements que ceux relayés par le sport professionnel. L'entraîneur estime surtout que la gauche doit réinvestir le terrain de la réflexion sur la pratique sportive, et ainsi réfléchir la politique.

Revenir à des bases humaines, sociales et de communauté, certains l'ont déjà fait dans le monde du football. Face à une pratique répondant de plus en plus à une logique capitaliste, des initiatives ont vu le jour pour privilégier une organisation plus horizontale, solidaire, avec l'antiracisme, l'antisexisme et l'antifascisme parfois clairement marqués. Dans son article, le sociologue et politologue **Marco Martiniello** passe en revue quelques clubs de foot en marge de ce qui nous est montré habituellement.

Et puis le sport, c'est aussi une question de lutte d'émancipation et de confrontation des mondes. **Antoine Thirion**, chargé de communication et marketing, revient sur

la « bataille des sexes », un match opposant un tennisman à la retraite à la meilleure joueuse du monde pour « prouver » la supériorité masculine. Une rencontre qui oppose deux visions différentes de la société, et qui va transformer la pratique du sport féminin.

Pour son second article, **Juliette Renard** enfourche son bien-aimé vélo et examine le rôle de ce transport à deux roues dans l'émancipation des femmes en Occident. Malgré des progrès significatifs, la pratique du cyclisme par les femmes reste emplie de stéréotypes – quand ça leur est autorisé.

Olivier Starquit, quant à lui, revient sur le concept du sport comme soft power, dessine un lien solide entre sport moderne et néolibéralisme, et aborde des alternatives face à un pouvoir dominant (qu'il nomme alors « soft power inversé »).

Enfin, **Panathlon Wallonie-Bruxelles** signe la ligne d'arrivée de ce dossier. L'association présente ses missions et sa volonté de réintégrer le fair-play, et plus généralement les valeurs sportives, dans nos sociétés et ainsi consolider le vivre ensemble.

On l'a bien compris : le sport peut simplement être une activité physique pour se dépenser, mais il est aussi bien plus que ça : c'est un lieu de rencontres, de débats, de réconciliations, de liberté, de pouvoir, d'entraves, de communauté, de valeurs et d'émotions transmises... Le sport, c'est souvent bien plus que du sport.

« Que viennent donc chercher ces millions de gens qui descendent dans les rues les soirs de match et qui, grimés aux couleurs de leur équipe nationale, se retrouvent sur les terrasses, dans les bars, se pavanant en maillot noué autour du cou, en hurlant le nom de joueurs dont ils ne savaient rien la veille ?¹ ». ○

1. Stéphane FLOCCARI, *Le sport émoi*, entretien par François L'Yvonnet, Paris, Amphora, 2024, p. 30.



© Collection Femina sport/INSEP iconothèque

Sur le terrain humain, très humain du sport

Entretien avec Stéphane Floccari

Propos recueillis par Milena De Paoli

Agrégé et docteur en philosophie, l'auteur de Pourquoi le football ? (Belles Lettres, 2021), et de Le sport émoi (Amphora-Insep, 2024), livre ici sa réflexion sur le sport : elle consiste à approfondir le mystère de son succès universel, en dépit de toutes les critiques dont il fait l'objet, et par-delà toutes les raisons de le trouver aussi utile que nuisible, aussi fédérateur que source de tensions et aussi beau que dérisoire.



Comment définiriez-vous le sport ? Que représente-t-il pour vous ? Quelle place occupe-t-il dans nos sociétés humaines ?

Dans un dialogue fictif imaginé entre le prince Anacharsis, d'origine scythe, et le législateur athénien Solon, le rhéteur et satiriste Lucien de Samosate formulait ironiquement, au deuxième siècle de notre ère, l'interrogation suivante : « Pourquoi, Solon, vos jeunes gens agissent-ils de la sorte ? (...) Je voudrais savoir quel bien résulte de tout cela : il me semble qu'une telle conduite tient un peu de la folie, et l'on me persuadera difficilement que ceux qui agissent ainsi ne sont pas extravagants¹. » De cette distanciation mêlée de suffisante supériorité, on trouve un écho moderne dans la célèbre critique pascalienne du divertissement. Pascal parle de « [ces] hommes [qui] s'occupent à suivre une balle et un lièvre » dont ils ne voudraient pas si on les leur donnait. À l'heure où des milliards d'individus suivent et célèbrent, sur tous les écrans

interconnectés du village planétaire, les exploits, les performances et les records de leurs champions favoris, il n'est pas rare qu'on entende encore fuser, au café du commerce et jusque dans les salles des professeurs, aux parois étrangement mitoyennes et poreuses, de cinglantes critiques tournées contre le caractère dérisoire, absurde et même nocif du sport. Sous ce titre peu reluisant, se manifesterait une activité qui détournerait les êtres humains des affaires du monde réel et qui les exposerait à d'incontestables débordements émotionnels aux conséquences individuelles et collectives encore trop souvent dramatiques ou scandaleuses (violences, sexisme, racisme, homophobie, etc.). Nouvel opium des peuples, suppôt du capitalisme, miroir aux alouettes politiques, cheval de Troie du néolibéralisme le plus débridé, berceau de toutes les violences et terreau de toutes les formes d'exclusion : au procès des activités aliénantes de l'homme moderne, les charges sont lourdes et convergentes et les procureurs sont légion, quand on ouvre le dossier de l'affaire sportive. Mais savons-nous vraiment de quoi

1. Alexandre FARNOUX, *Quand les Grecs anciens faisaient du sport*, Hazan/Le Louvre, 2024, p. 17.

C'est à moi de m'engager, mais il n'y a pas d'action individuelle qui n'ait aussi un sens et une valeur du point de vue d'un collectif

nous parlons, quand nous parlons de « sport », au-delà de la simple activité physique d'entretien du corps ?

Formé sur un mot d'origine anglaise, *desport*, qui peut se traduire par « amusement » ou encore « jeu », le sport tel que nous le connaissons est une invention anglaise aussi décisive que récente et tardive. Elle a d'abord été réservée à une certaine élite sociale dans les *high schools* et les *colleges* britanniques, avant de se diffuser dans le corps entier de la société victorienne et de s'exporter au-delà des frontières anglaises. Son développement social et culturel court le long d'un vaste axe historique. Il a pour arrière-plan l'âge contemporain des révolutions industrielles et de la démocratisation des sociétés, depuis le cœur battant de l'Europe du XIX^e siècle, où il est devenu l'une des choses du monde les plus partagées et les plus valorisées. S'y exprime la quête fondamentale de l'homme issu du monde industriel contemporain à l'ère de la productivité : la performance mesurée en termes de limites, de scores et de records. Il ne s'agit plus seulement pour l'homme de faire, ni de faire avec, mais de faire (toujours) plus et de faire par lui-même, en luttant contre soi-même comme un autre, pour reprendre la formule de Paul Ricoeur. Le sport contemporain ouvre l'ordre de la dé-mesure, dans lequel la mesure n'est pas ce à quoi on se fie mais ce à quoi on se confronte, dans le but de déplacer et de fixer seul l'ordre de ses possibles. Cette nouvelle mise en scène de l'humanité ne pouvait que s'imposer par sa dimension spectaculaire dans des sociétés offrant des moyens de communication et d'information inédits et élargis à l'échelle de la planète entière.

On critiquera à bon droit le culte idéologique et le mythe fabriqué de toutes pièces d'un progrès indéfini de l'humanité et son corrélat concret : la réduction du monde humain à une

sorte de marché mondialisé dans lequel les possibilités infinies d'expansion répondent aux efforts constants de l'univers sportif pour conquérir de nouveaux records et produire des performances sans cesse plus élevées et plus impressionnantes par leur ampleur et par leur rythme. On pourra difficilement effacer d'un revers de main tous les excès qui accompagnent ces processus, comme le dopage ou les multiples violences que draine la spectacularisation contemporaine à outrance du sport, qui se double de la marchandisation des athlètes transformés en simples produits d'appel interchangeables. Mais un fait, établi par Norbert Elias et Eric Dunning², nous semble incontestable : la puissance civilisatrice et éducative du sport.

Vous êtes un passionné de football et avez passé de nombreuses heures à jouer sur un terrain. Pour vous, que représente ce lieu particulier qu'est le terrain ?

Dans un livre consacré au football, que j'ai publié en 2021 pour apporter à l'un de mes fils d'autres réponses que celles, standardisées, qu'il me servait en boucle dès lors que nous nous interrogeons ensemble sur ce qui fait le sens et la valeur du ballon rond, j'ai développé une série de remarques sur la notion de terrain à partir de l'analyse phénoménologique qu'en fournit le philosophe Maurice Merleau-Ponty. En 1942, dans *La structure du comportement*, il montre que le terrain n'est jamais pour le joueur une simple chose objective qui se tiendrait là disponible pour lui avant d'agir et sur laquelle il évoluerait comme on occuperait un espace indépendant de notre corps, neutre et interchangeable : sur un autre terrain, un match ne serait pas le même ; chaque lieu a sa vérité, si l'on peut dire, comme le savent d'un savoir vécu et non

2. Georges VIGARELLO, *Du jeu ancien au show sportif. La naissance d'un mythe*, Paris, Seuil, « La couleur des idées », 2002.

théorisable les danseurs, les comédiens et les nourrissons. De ce point de vue, les lignes qui délimitent un terrain ne sont pas plus importantes ni structurantes, que les espaces ou les « trous » qui séparent les joueurs. C'est pourquoi notre phénoménologue écrit que « le terrain ne lui est pas donné, mais présent comme le terme immanent de ses intentions pratiques ; le joueur fait corps avec lui et sent par exemple la direction du "but" aussi immédiatement que la verticale et l'horizontale de son propre corps ». De là l'idée que « chaque manœuvre entreprise par le joueur modifie l'aspect du terrain et y tend de nouvelles lignes de force, où l'action à son tour s'écoule et se réalise en altérant à nouveau le champ phénoménal ». Analyse inspirée et géniale, dont il y aurait à tirer un ouvrage entier ! Pour ma part, comme le petit Albert Camus en son temps, j'ai tiré de ma fréquentation des terrains de sport, et pas seulement de football, quelques leçons dialectiques fondamentales. J'en retiens trois principales : nous avons des limites et, une fois admises, elles ne nous empêchent en rien de nous dépasser ; c'est à moi de m'engager, mais il n'y a pas d'action individuelle qui n'ait aussi un sens et une valeur du point de vue d'un collectif ; ce que je fais de mon corps est toujours multidimensionnel et ne relève pas d'un avoir mais d'un être, d'un savoir mais d'une expérience, d'une propriété mais d'un échange. De ce point de vue, le sport n'a pas seulement pour condition la démocratie, elle peut être aussi sa visée la plus haute.

Vous travaillez beaucoup sur les émotions dans le sport. Quelle place celles-ci occupent-elles dans la pratique ou le spectacle du sport ?

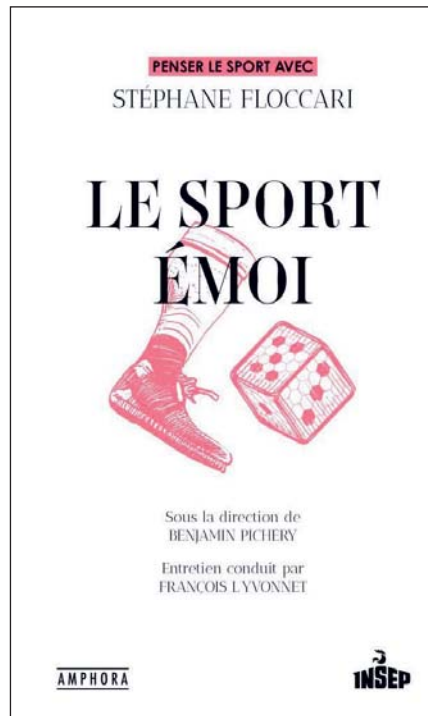
Cette question de l'émotion, ou plutôt des émotions, est devenue le fil directeur

de ma réflexion au sein de l'Université populaire du sport, fondée à Paris par Benjamin Pichery et Patrick Roult du côté de l'INSEP. Ce qu'il y a d'essentiel dans l'émotion, c'est qu'elle est ce qui nous *sur*-prend, ce qui nous *sub*-merge,

ce qui nous met sens dessus dessous. C'est donc une expérience ou ce qu'un courant de la philosophie contemporaine, la phénoménologie, très

vivant en Belgique comme en France, appelle un vécu. Quand on dit, à propos de quelqu'un (et même de quelque chose) que « c'est un *phénomène* », on parle de quelqu'un ou de quelque chose qui imprime sa marque sur les choses et sur les autres, comme le footballeur brésilien Ronaldo baptisé par la presse « *el fenomeno* », qui déclarait pourtant lui-même ne croire qu'aux seuls phénomènes de la nature, sans doute par humilité (celle de tous les grands champions). Il y a pourtant des phénomènes proprement *humains* et, singulièrement, *sportifs*. Or,

Un fait nous semble incontestable : la puissance civilisatrice et éducative du sport



Sonder le mystère qui fait que parfois, dans l'existence, on fait tout ce que l'on peut et on est même très performant, mais cela ne suffit pas

de même qu'on rechigne à faire une place au sport au sein du monde dit « culturel », on renâcle encore largement à en faire une aux émotions dans le champ des idées philosophiques : elles sont jugées soit irrationnelles, donc à la limite de l'humain, soit neutres cognitivement, donc peu pertinentes sur le plan de la compréhension anthropologique. À l'instar de la phénoménologie française Nathalie Depraz et de quelques autres philosophes qui gravitent autour des mêmes préoccupations et des mêmes approches qu'elle, on peut pourtant penser que les émotions ont, au contraire, une très grande importance et une véritable puissance de signification en tant que ressorts, outils, instruments de nos subjectivités et de nos intersubjectivités sociales. Elles contribuent très nettement au déploiement créateur des individus et participent des différentes formes d'intelligence humaine : à côté de l'intelligence sensori-motrice et de l'intelligence hypothético-déductive, on parle de plus en plus sensiblement d'une « intelligence émotionnelle » des sujets humains.

À l'ère du buzz et du clash, où tout se déréalise sur les réseaux sociaux, il paraît plus que jamais utile et même nécessaire de comprendre comment les

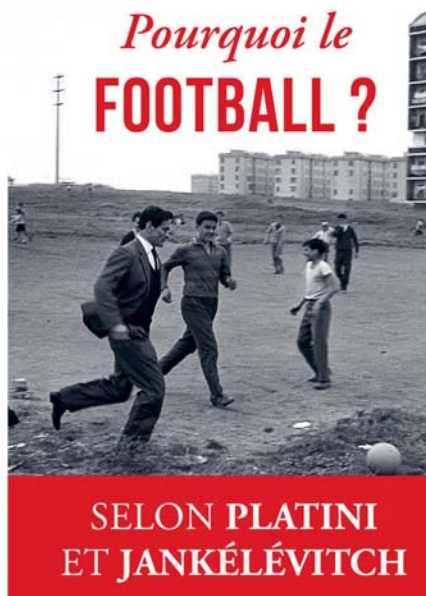
émotions s'éprouvent et s'échangent, comment elles circulent ou pas (entre un écran et un enfant, cela ne circule pas en double sens, c'est un fait !), dans une époque parfaitement paradoxale où l'émotion règne et l'empathie recule, notamment chez les plus jeunes. On sait les dommages que cela produit dans le monde scolaire et académique ; mais le monde sportif n'est nullement épargné ; il est même directement impacté par des processus de déréalisation de plus en plus précoces et fréquents. La question émotionnelle, si on peut la résumer ainsi, se pose à notre sens tout particulièrement dans le sport, en raison des valeurs qui sont et demeurent souvent les siennes : se mettre « en mode guerrier », ne rien laisser « paraître » de ce qu'on l'on éprouve, s'interdire de conscientiser et surtout de verbaliser certains sentiments, comme la peur, la honte, la déception ou la colère. Ces questions sont au cœur du chantier que j'ai ouvert du côté de l'Université populaire du sport et que je compte concrétiser par la co-écriture d'un livre sur la question avec mon ami et collègue de la New York University, le professeur Yunus Tuncel.

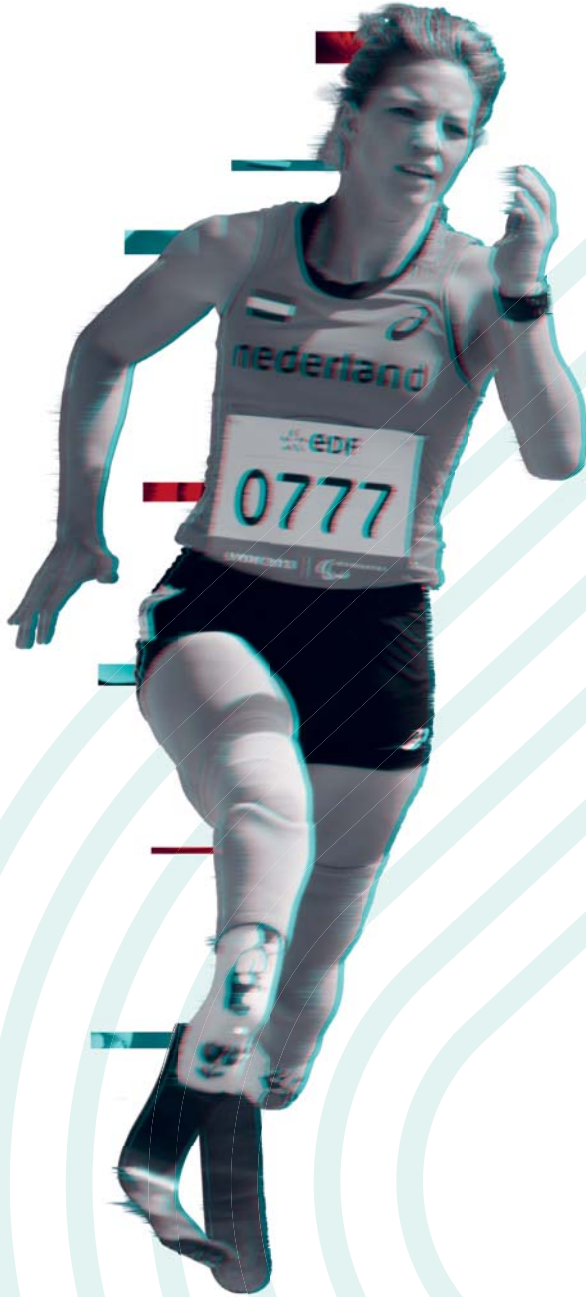
Dans *Le sport émoi*, vous expliquez qu'il y a des moments, des lieux où la philosophie est absente voire semble impossible. Pourtant, c'est aussi lors de ces moments que cela serait le plus utile, comme par exemple une finale de coupe du monde de football ou une finale de sprint olympique en athlétisme. Quel commentaire sportif pourrait inclure une dimension philosophique ?

Il me semble qu'ici tout est à construire et que la question est rarement posée : comment ne pas rêver à de formidables occasions de faire réfléchir simultanément des millions de spectateurs, lorsque la tension sportive est à son comble ? Pour cela, il faudrait que des philosophes et des intellectuels, au sens le plus large, des hommes de foi jusqu'aux artistes et aux créateurs, aux passeurs d'idées de tout poil, puissent disposer d'un temps et d'un espace médiatiques pour donner à *penser* et pas seulement à ressentir, les soirs de grande victoire ou les jours de défaite cuisante. La vie n'est-elle pas faite des deux à la fois ? Quand Kylian Mbappé joue une finale héroïque en 2022 au Qatar et que cela ne suffit pas à faire gagner son équipe, ne sommes-nous pas en présence d'un formidable moment partagé pour sonder le mystère qui fait que parfois,

dans l'existence, on fait tout ce que l'on peut et on est même très performant, mais cela ne suffit pas ? Je crois qu'une réflexion sur la fragilité, sur les limites, sur le destin aurait, entre autres, toute sa place dans l'analyse des plus grands exploits du sport contemporain, lancé à vive allure vers des sommets de puissance qui ont de quoi effrayer et dont la dimension tragique (et comique !) n'est que trop rarement explorée comme une source de réflexion. Il me semble, mais je peux me tromper, que notre vivre-ensemble ne pourrait que s'en trouver enrichi. ○

Stéphane Floccari





Penser le sport pour comprendre le monde

Manifeste de l'Université Populaire du Sport

Par Benjamin Pichery et Patrick Roult

Le succès planétaire du sport, activité humaine pour le moins singulière, notamment dans son registre médiatique du sport-spectacle, peut prêter le flanc à la critique mais il s'avère toutefois être un atout considérable pour tenter d'éclairer et de comprendre les mécanismes qui sous-tendent l'intérêt qu'il fait naître, tout comme le rejet qu'il suscite chez ses détracteurs.

Le sport se révèle être un prisme de compréhension du monde et il nous appartient de le penser.

Penser le sport c'est avant tout penser et penser c'est aussi penser contre soi-même, contre ce que l'on croit savoir et qui s'impose à nous à titre d'évidence. Une attitude intellectuelle qui féconde la distinction et l'esprit critique.

L'Université Populaire du Sport est un espace de libre parole dont la finalité est de penser le sport dans tous ses états en ne s'interdisant aucune question, aussi dérangeante soit-elle.

Sans faire toute la généalogie des mouvements de pensée autour de la question du sport, nous pouvons dire en quelques lignes que le sport a globalement fait consensus depuis ses origines anglaises du milieu du XIX^e siècle jusqu'aux années 1970 du XX^e qui ont vu émerger les premières critiques élaborées de cette activité

humaine encore tout auréolée de ses vertus de courage et d'effort.

Le XXI^e siècle naissant marque un nouveau tournant et nous invite à repenser le sport dans un contexte où l'idée-même de « progrès » est mise en question : « Plus vite, plus haut, plus fort » dans la production, dans l'exploitation des ressources, dans la compétitivité, la vitesse et la performance. Ces mots d'ordre ont-ils encore un avenir ?

D'autres mouvements de pensée s'emploient plus radicalement encore à créer un homme nouveau, inaltérable et performant : « si tu penses que tu seras moins fort que la machine, deviens alors toi-même une machine », nous dit Elon Musk.

L'illusion de l'être parfait ne nous conduit-elle pas à ce que le philosophe Günther Anders qualifiait de « honte prométhéenne d'être soi », de n'être que soi, dans sa condition d'homme sensible

« *Aucun autre spectacle au monde, aucune religion, ne réunit au même instant autant de fidèles dans le plus pur “communisme des affects”* »

et vulnérable, s'inclinant peu à peu face à la machine au point de lui céder la place ?

Mais n'avons-nous pas déjà franchi la frontière de l'homme-machine en matière sportive ?

Extraordinaire laboratoire de mise en œuvre des techniques réparatrices pour corps meurtris, et nous devons nous en féliciter, la performance paralympique n'ouvre-t-elle pas un peu plus grand encore la porte au transhumanisme ? Exit l'homme réparé, advient l'homme augmenté.

Le sport résistera-t-il alors aux promesses des techno-prophètes de la Silicon Valley ?

Demain, l'athlète porteur d'un handicap vaincra-t-il l'athlète valide ? Ferons-nous alors monter sur le podium le concepteur des prothèses championnes ?

De quel progrès parle-t-on ?

Oublieux de sa forme primitive qu'est le jeu réglé, le sport est-il devenu l'otage de la mesure et du chiffre, ses maîtres à penser ? Vision prométhéenne, s'il en est, d'une humanité toujours désireuse de courir plus vite, de sauter plus haut et de lancer plus loin.

Est-ce là l'utopie d'une époque, la nôtre, en proie à l'illimité ?

Est-ce aussi en cela que le sport pourrait relever davantage du phénomène culturel, qui passe avec le temps, que de la culture, qui traverse le temps.

Les plus anciennes peintures rupestres ont plus de trente mille ans, le plus ancien instrument de musique a dix-huit mille ans.

Le sport, dans son expression contemporaine, n'a pas encore deux siècles d'existence.



© Collection Femina sport/INSEP iconothèque

L'ère du sport pourrait-elle n'être qu'une simple parenthèse ?

Néanmoins, si le sport n'est pas un art, (« dans l'art, on ne juge jamais de la qualité par la quantité » nous dit le sociologue Paul Yonnet), bien des athlètes de haut niveau font figure d'artistes et forcent notre admiration et notre émerveillement.

La beauté d'un geste sportif et l'émotion qu'elle suscite, dans la tension compétitive, à l'heure d'un ultime saut en finale de perche, qui consacrerait ou non le champion, reste incomparable. Le sport génère véritablement des émotions à nulle autre pareille.

Et l'histoire du sport fourmille de moments inouïs et exaltants qui font vibrer, dans les stades depuis des décennies, des générations entières ; et aujourd'hui devant nos écrans.

Aucun autre spectacle au monde, aucune religion, ne réunit au même

instant autant de fidèles dans le plus pur « communisme des affects » selon les mots de Paul Virilio.

Le sport est sans conteste le phénomène social majeur du XX^e siècle, un « fait social total » pour reprendre l'expression de Marcel Mauss.

Mais si le spectacle sportif occupe le devant de la scène médiatique, comme nous avons pu le voir lors de ces magnifiques Jeux de Paris 2024, n'est-ce pas dans les coulisses que se joue une autre réalité du sport, celle de millions d'adeptes-pratiquants où chacun, à sa mesure, aspire au seul bien être du corps en mouvement, au seul plaisir de la rivalité féconde, telle que l'avaient pensée en leur temps les Grecs, pour lesquels, l'amitié (philia) et la compétition (agōn) allaient de pair.



© INSEP iconothèque

Une amitié sportive qui fascina Pierre de Coubertin. Un sport-santé du corps et de l'esprit. *Mens sana in corpore sano.*

Alors, serait-il temps de redonner au sport toute sa place, mais précisément sa juste place comme nous y invite avec une certaine sagesse, teintée de provocation, le philosophe André Comte-Sponville car, somme toute, je le cite : « La vie n'est-elle pas plus importante que le sport, l'amour plus important que la compétition et la justice plus importante que la victoire ? »

À l'instar de la rivière, le sport semble parfois être sorti de son lit, balayant sur son passage toutes les qualités et les vertus d'antan qu'on lui attribuait, pour une course effrénée, une fuite en avant qui n'aurait plus guère de sens.

Voulons-nous véritablement, un jour, courir le 100 mètres en 3 secondes ?

Qui y-a-t-il encore d'humain à départager deux athlètes au millième de seconde, voire bientôt à la nanoseconde ?

Ne célébrons-nous pas ici davantage la prouesse technique de la machine plutôt que la performance de l'homme sensible, fait de chair, dont l'épanouissement et l'accomplissement ne sauraient se réduire à la performance d'un « corps-maître », d'un « corps-cœur » indéfiniment perfectible ?

N'est-il pas temps d'imaginer de nouveaux paradigmes en privilégiant l'avènement de quelques progrès d'ordre éthique et moral, au sens des mœurs naturellement et non de la moraline.

Un sport moral est-il possible tant l'expression confine parfois à l'oxymore.

Certains sports, dont la finalité est la destruction physique de l'adversaire, notamment au niveau du cerveau,



© Burton Holmes, 1896

siège névralgique de notre conscience et de notre identité en tant que sujet, sont-ils toujours concevables ?

Aurions-nous encore besoin de tels sacrifices pour s'attirer la faveur des Dieux ?

La compétition constituerait-elle le seul horizon eschatologique de l'Homme ?

Pourrait-on réinventer un spectacle de la confrontation en la délestant de la violence totale, ce *polemos*, qui conduit parfois à l'irréparable ?

À l'heure où le réchauffement climatique est en passe de bouleverser toutes les activités humaines, ne serait-il pas temps d'inventer de nouveaux imaginaires du sport écoresponsables ?

Dans un monde où les ressources se font rares alors que la population augmente, n'est-il pas l'heure de

questionner le concept même de performance qui concentre en son sein tant d'énergie au service de quelques-uns dans la mythologie de l'Olympe ?

Le sport n'est-il pas, de façon exemplaire et paradoxale, un lieu de discrimination – grands/petits, jeunes/vieux, hommes/femmes, valides/handicapés – qu'il conviendrait de transformer en un espace d'inclusion par de nouvelles mixités ?

À l'évidence, un magnifique chantier de réflexion s'offre à nous pour dessiner ou repérer les contours d'un avenir sportif prometteur, peut-être déjà là et d'une éducation physique et sportive bien pensée.

Pour le mener à bien, nous ne manquerons pas d'avoir recours à la pensée d'Edgar Morin, penseur de la complexité qui définit le sport en ces termes : « Le sport est comme le point d'un hologramme qui porte le tout de la



© Collection Femina sport/INSEP iconothèque

société en lui, mais aussi sa singularité : le jeu, dont le péril de la dégénération en violence est contrôlé par l'arbitre. »

L'Université Populaire du Sport relève bien de l'enjeu démocratique et le sport peut apparaître effectivement comme un prisme d'analyse et de compréhension de nos sociétés.

Il mobilise l'ensemble des savoirs et des sciences disponibles. De la philosophie à l'anthropologie, de l'histoire à la sociologie en passant par la géopolitique, l'économie, la médecine, les neurosciences et même la théologie.

Langage du corps par excellence, le sport n'en mobilise pas moins les esprits, les esprits curieux qui viendront à l'Université Populaire du Sport pour questionner, argumenter et peut-être s'instruire auprès de scientifiques, d'intellectuels mais aussi de personnes de terrain, riches de leur expérience – car si la parole des intellectuels s'avère particulièrement précieuse, il nous appartient de la concevoir dans l'idée d'une éducation mutuelle avec un large public.

C'est ainsi que nous tendrons peut-être vers une réelle transformation sociale, plus équitable et plus harmonieuse, dans la réconciliation et la mise en mouvement du « peuple » (qui reste

toujours à définir) et des élites, pour une démocratie en bonne santé.

L'Université Populaire du Sport est avant tout un projet citoyen, participatif, collectif, laïc, républicain, humaniste, pédagogique, inclusif, émancipateur et très enthousiaste.

Et de conclure avec Michel Serres : « Le savoir rend heureux, le savoir rend libre. »

Les membres de l'Université
Populaire du Sport

Ce texte est le manifeste de l'Université Populaire du Sport reproduit avec l'aimable autorisation de ses fondateurs, Patrick Roult et Benjamin Pichery. L'UPS s'inscrit dans la pure tradition des universités populaires et de l'éducation populaire, en tant qu'elle ambitionne de répondre, dans ses cours, ses conférences, ses débats et ses pratiques, aux questions que suscitent les nombreux enjeux politiques, sociaux et éducatifs auxquels le sport fait face aujourd'hui. ○



EXPOSITION

La 1^{ère}
PRÉSENTE

Podium

le pouvoir du sport



Au travers d'une scénographie ludique et motivante pour petits et grands, cette exposition vous fera revivre, au passé comme au présent, autant d'histoires et de beaux moments sportifs.

Une exposition pour aborder le terrain sportif comme possibilité du pire, mais aussi et surtout comme espoir du meilleur.

à La Cité Miroir

12
DÉC. 2025

10
MAI 2026



Territoires

de la

Mémoire

WWW.EXPO-PODIUM.BE



Le sport moderne : entre performance et accomplissement

Entretien avec Isabelle Queval

Propos recueillis par Gaëlle Henrard

Philosophe et professeure à l'INSEI (Institut National Supérieur de Formation et de Recherche pour l'Éducation Inclusive), Isabelle Queval est spécialiste du corps et du sport, des questions de performance, de dopage ou encore d'effort. Elle a elle-même pratiqué le tennis à un haut niveau et a notamment publié S'accomplir ou se dépasser. Essai sur le sport contemporain (Gallimard, 2004) et Philosophie de l'effort (Cécile Defaut, 2016).



Vous insistez sur la distinction entre sport et éducation physique. Quelle est-elle et peut-on en retracer brièvement l'histoire ?

Souvent en effet, on parle de sport de manière très générale. Mais cela masque une histoire et des pratiques complètement différentes. Déjà, on appelle sport à proprement parler le sport moderne, qui émerge au milieu du 19^e siècle dans les collèges anglais. Il apparaît rapidement comme un moyen de rénovation pédagogique et morale et acquiert alors son acception moderne en tant que jeu, éducation, formation, compétition et institution. Il se distingue alors de toute une histoire des pratiques physiques et des pratiques ludiques depuis l'Antiquité et les Jeux Olympiques antiques qui ont quand même duré dix siècles. Ceux-ci sont empreints d'une très grande violence qui n'est quasiment pas régulée (dans le Pancrace par exemple, les participants meurent régulièrement à l'issue du combat). Par ailleurs, les finalités de ces jeux étaient pour l'essentiel métaphysiques et politiques et n'autorisaient pas la participation de n'importe quels individus. Les historiens du sport en général, n'appellent donc pas sport les pratiques physiques de l'Antiquité. Il y a bien une culture du corps, mais pas du tout selon les modalités du sport comme on l'entend aujourd'hui.

Ensuite, avec la longue période du Moyen-Âge et le début de la Renaissance, on a aussi des pratiques physiques et des pratiques ludiques, mais là encore sans répondre aux critères de ce qu'on appelle le sport moderne, et qui sont également très violentes et corporatistes (les classes sociales ne s'y mélangent pas). Et si certaines d'entre elles ont été très prisées et ont connu une belle postérité – le jeu de soule a donné tous les jeux de ballon, football, rugby, etc. ; le jeu de paume a donné les jeux de raquettes ; le jeu de mail a donné les

jeux de maillet, de golf, de crosse – leurs critères et finalités ne correspondent pas aux critères du sport moderne.

Au XIX^e siècle se manifeste un engouement sportif, notamment sous l'impulsion de Pierre de Coubertin qui veut rénover les Jeux Olympiques. Il s'agit pour lui d'élever socialement et moralement des catégories de population, au départ essentiellement des aristocrates, puis la classe bourgeoise. On est alors dans cette idée de méritocratie, partie intégrante du capitalisme en plein essor.

Cette époque est aussi celle des gymnastiques qui sont pour l'essentiel des gymnastiques nationalistes, assez holistiques, c'est-à-dire qu'on développe le corps, l'âme, le patriotisme, on élève la jeunesse, etc. On connaît par exemple la gymnastique suédoise, mais aussi en Allemagne une gymnastique qui s'appelle le Turnen de Jahn. Ce sont des gymnastiques qui ont été précurseurs des Jeunesses hitlériennes. L'éducation physique du XX^e siècle, si elle existait déjà à la fin du XVIII^e siècle sous l'impulsion des penseurs des Lumières, hérite de ces gymnastiques.

Enfin le XX^e siècle va voir s'accroître une opposition théorique entre l'éducation physique et le sport de compétition. Georges Hébert, qui a donné son nom à l'hébertisme, est un auteur emblématique de cette opposition et fera autorité en France dans la formation des professeurs d'Éducation physique et sportive (EPS) jusque dans les années 1950. Le sport de compétition évolue quant à lui, à partir des années 1960, vers le sport de haut niveau et de très haute compétition, sorte de symbole de la société capitaliste, de la lutte de tous contre tous, avec des usines à champions,

Dans des sociétés extrêmement sécuritaires et sédentaires, ce sont essentiellement des cols blancs qui ressentent le besoin de retrouver à la fois la nature, le corps et le risque

Dans l'Antiquité, l'idée que l'homme puisse progresser à l'infini et dépasser ou transgresser la nature serait apparu comme une folie

une concurrence mondialisée, une géopolitique des compétitions et une professionnalisation avec beaucoup de médiatisation et d'argent. C'est une sphère qui est maintenant quasiment à part et qui a ses propres modes de fonctionnement. Le sport de haut niveau est d'une autre nature et n'a plus grand chose de commun avec le sport de masse. Mais c'est lui qui recouvre tout le reste de son image, que ça soit dans la fascination ou le rejet d'ailleurs. C'est aussi dans ce sport-là que sévissent la plupart des dérives, même s'il y en a ailleurs comme dans le sport amateur.

Vous avez beaucoup travaillé sur les questions de performance et de dépassement. Batre des records, réaliser une performance, qu'est-ce que cela raconte de nous ?

Historiquement et philosophiquement, ce dépassement de soi érigé comme une valeur cardinale de la société, on l'a hérité de la philosophie des Lumières. La conception d'un monde infini, d'un être humain capable de progresser indéfiniment, est typique de la pensée de cette époque et s'oppose en tout point à la tradition d'un monde fini (avec la terre au centre) qui prévalait dans l'Antiquité et avait traversé le Moyen-Âge. Dans l'Antiquité, l'idée que l'homme puisse progresser à l'infini et dépasser ou transgresser la nature serait apparu comme une folie.

Un aspect positif de ces conceptions nouvelles réside dans l'idée que l'être humain est perfectible, que tout un chacun peut s'améliorer. C'est la matrice idéologique du sport moderne. On assiste ainsi à la création des sciences

humaines (anthropologie, sociologie, psychologie, ethnologie, etc.). Tout est mis en œuvre pour quantifier, étudier, mesurer ce qui peut permettre de faire progresser l'être humain, le souffle, les muscles, le corps, le cœur, de manière à produire un être humain performant, au stade comme à l'usine. Et ce sera la grande folie du XIX^e siècle. Le sportif devient quelqu'un qui compte, qui calcule, qui chiffre. On le voit aujourd'hui avec la vogue des montres connectées et des appareils de fitness équipés de cadrans. Les datas permettent aujourd'hui aux champions de s'entraîner de manière tout à fait inédite.

Le sport est aussi porté par l'idée que l'effort appelle son propre dépassement. Quand on est dans l'effort, on cherche souvent et assez spontanément à faire mieux. Même à un petit niveau amateur : de la simple volonté de courir pour perdre du poids, il arrive qu'on se prenne au jeu et qu'on se surprenne à envisager un marathon ou un trail. Le dépassement est donc intrinsèque à la poursuite de l'effort, outre bien sûr le fait que l'effort et la maîtrise de soi (de son temps, de son corps, de son apparence) sont extrêmement valorisés dans la société occidentale et capitaliste.



Heinrich Hamann, vers 1902

On vit une époque où l'on prend de plus en plus conscience des limites de notre monde, notamment au niveau du rapport à notre environnement, mais aussi politiquement on sent bien qu'on arrive à une sorte de paroxysme d'un système politique qui s'enraye. Cette idée de dépassement infini dans le sport, comment peut-on la mettre en rapport avec ce contexte ? Est-elle toujours incontestée ?

Je pense que la prise de conscience est variable selon les sports, les pays et l'échelle. Par exemple, à l'échelle des plus grandes compétitions, il y a bien un *affichage* de cette prise de conscience. Mais les enjeux financiers et la concurrence mondialisée sont tels qu'on poursuit dans cette aberration, notamment écologique et financière. C'est un monde qui ne parvient pas à s'arrêter, à s'autoréguler. Et pour d'autres raisons aussi : je parle beaucoup pour ma part de la précocité des athlètes et de l'exploitation des enfants. Il n'y a pas de droits de l'enfant sportif, par exemple (ce qu'il y a par contre dans le monde du cinéma). Parce que la régulation est très compliquée. Si dans un pays, vous interdisez par exemple l'entraînement de plus de six heures par jour en gym pour les enfants et que les autres pays en permettent huit, il y aura un problème de compétitivité. Donc les prises de conscience, quand il y en a, restent à la marge.

On a par ailleurs observé ces dernières années une grande vogue des pratiques de plein air avec une envie de retrouver la nature, de pratiquer dans l'eau, la montagne, la neige, le sable. Voilà des activités qui sont en vogue et qui témoignent aussi de cette volonté de



reprendre contact avec la nature. Mais si on en juge par l'énorme business de l'ultra-trail du Mont Blanc par exemple, on voit bien que la compétition sportive peut vite rattraper ce genre de pratiques.

Sans compter l'effet rebond de cet attrait pour la montagne, par exemple...

Bien sûr. Le sociologue Paul Yonnet parlait de « l'extrême de masse », c'est à dire la démocratisation d'épreuves qui autrefois n'étaient pas accessibles à « monsieur et madame tout le monde » : trails, raids en pleine nature, ascensions. Les grands marathons comptent maintenant des milliers de personnes, même quand ils ont lieu dans le désert ou dans des conditions extrêmes. Mais attention, cette séduction opère principalement sur des populations qui vivent en milieux urbains, coupées de la nature, avec des professions et des modes de vie très sédentaires. Ce sont rarement les agriculteurs ou des gens qui ont un rapport physique au travail (même si ça peut arriver, bien sûr). En gros, dans des sociétés extrêmement sécuritaires et sédentaires, ce sont essentiellement des cols blancs qui ressentent le besoin de retrouver à la fois la nature, le corps et le risque.

Vous avez travaillé sur la distinction entre performance et accomplissement. Où est la limite ?

Dans la recherche de performance et de dépassement de soi, notamment chez le sportif de haut niveau, il y a toujours un risque, celui de l'arrachement. On travaille le corps comme un matériau à assécher, à modeler, à forcer.



Heinrich Hamann, vers 1902

Et la casse, la blessure, la dépression, c'est quand on va trop loin. C'est ça la ligne de crête, et la frontière est parfois ténue avec l'accomplissement. Bien sûr quand on gagne, tout prend alors sens dans le récit et la perception des champions : leurs efforts, leurs sacrifices et leurs souffrances, parfois depuis l'enfance. Mais pour quelques-uns pour qui ça se produit, il y a des masses d'apprentis champions qui ont laissé leur santé, leur jeunesse et parfois leur avenir dans cette poursuite de la performance à tout prix. L'accomplissement, s'il n'est pas l'opposé du dépassement, n'a pas tout à fait la même finalité. L'accomplissement, on le ressent quand on réalise l'aspiration profonde de sa personnalité. On a le sentiment de s'être trouvé au travers d'une pratique, quelle que soit son intensité, et d'avoir trouvé un équilibre intellectuellement, affectivement ou physiquement.

En regard de vos travaux, mais aussi de votre parcours de sportive, parvenez-vous encore à identifier le positif dans ce sport moderne ? Est-il par exemple abusif de dire qu'il peut aussi favoriser l'esprit du collectif, l'entraide ou le lien social ?

Mais je crois en tout ça. Quand on initie des enfants au sport, ou même des plus grands, avec ou sans compétition, il y a la découverte de quelque chose qui est fondamental : le lien entre le corps et les apprentissages. Je suis navrée de voir la si faible place laissée au corps dans l'enseignement en France. On formate des individus en laissant complètement de côté une éducation au et du corps qui ne soit pas qu'une éducation du sport. Or on apprend en marchant. Si vous regardez des petits enfants qui apprennent les tables de multiplication ou les conjugaisons, vous verrez que la plupart du temps, ils ont besoin de bouger, de marcher. Nous-même adultes, quand on court ou qu'on marche, souvent on résout des choses de notre vie.

Quand on débat pour savoir si la France est un pays de sport, on compte les médailles, parce qu'il y a un enjeu géopolitique, mais l'éducation de masse, elle, est très mal considérée et réalisée. Une fois encore, on fait dire au sport un certain nombre de finalités que l'on choisit. Et ça n'est pas un problème de compétition. Il y a beaucoup de parents aujourd'hui qui arrivent dans des clubs de sport, effrayés par ce qu'ils voient à la télévision et qui demandent qu'il n'y ait pas de compétition. Mais pourquoi ? La compétition peut produire une émulation, le fait de réussir à dépasser certaines limites, et puis surtout le fait de jouer, ce qui implique de la stratégie

L'inclusion, c'est une interaction, dans laquelle les personnes, toutes les personnes, demeurent des sujets avec des choix

et une relation à l'autre. On apprend la victoire et la défaite. On ne peut pas édulcorer complètement ça. Ces notions de victoire et de défaite, elles racontent le jeu. Et le jeu, c'est quand même vital. Parfois on rate, et on recommence. Et personne n'est traumatisé.

Dans le même ordre d'idées, le sport peut-il contribuer à une société plus inclusive, notamment à l'égard des personnes qui présentent un handicap ? Rappelons à cet égard que vous enseignez à l'INSEI, l'Institut National Supérieur pour l'Education Inclusive.

Les paralympiques ont quand même été un grand succès, certes avec assez peu de lendemains, malheureusement, puisque beaucoup d'athlètes ont perdu leurs sponsors par la suite. Mais ça a mis sur le devant de la scène des sports et des personnalités que le grand public ne connaissait pas. Moi, je considère qu'on améliore l'inclusion, quand on invente des nouveaux terrains de communication, d'enseignement, d'apprentissage et de participation sociale qui soient communs. Cela nécessite de déplacer le cadre afin de se retrouver sur le même terrain que certaines personnes porteuses de handicap. Par exemple, dans une piscine, vous pouvez partager avec quelqu'un des sensations communes comme celle de l'eau. Dans les airs également : on aura en commun la sensation du vent, peut-être celle de la peur. Le sport peut permettre cela avec en plus la force d'être un jeu, c'est-à-dire un cadre dans lequel on peut changer les règles, ce qui dans la société est nettement moins évident.

En revanche, si pour faire de l'inclusion, vous vous contentez d'intégrer quelqu'un

dans un espace, comme un enfant en chaise roulante qu'on met au fond la classe en ne changeant rien, ça ne fonctionnera pas. On ne met pas quelqu'un dans un lieu sans changer ce lieu. C'est la différence entre une perspective déféctologique (de déficience) et une perspective de type environnemental. L'inclusion, c'est une interaction, dans laquelle les personnes, toutes les personnes, demeurent des sujets avec des choix.

Un mot de conclusion sur ce que peut le sport ?

À mon avis, la clé c'est la médiatisation. Que ça soit les compétitions féminines ou les paralympiques, plus on en voit, plus on s'habitue, on s'intéresse, se passionne et se documente. J'ai eu la chance d'assister à un match de tennis lors des paralympiques, dans l'enceinte de Roland Garros, un jour de pluie avec le toit fermé : il y avait une ambiance de fou et un niveau de performance et d'engouement que je n'avais pas imaginé.

La force du sport, c'est un pouvoir de séduction et d'identification énorme. À partir de là, on peut lui faire véhiculer, parce qu'il ne les véhicule pas tout seul, beaucoup de finalités et un certain nombre de valeurs, notamment auprès des enfants. C'est un levier dont il faut se servir, parce qu'aujourd'hui, peu d'activités sociales drainent autant de monde et ont autant de succès. ○

Le sport, un instrument d'influence parfait

Du *soft power* sportif au *sport power*,
généalogie d'une idée

Par Jean-Baptiste Guégan

Le sport est plus que jamais indissociable de la vie de notre monde et de l'actualité des relations internationales. Il contribue à l'affirmation de la puissance sous toutes ses formes. Il façonne les représentations des pays, cristallise les rivalités entre États ou participe à les révéler. Le sport est ainsi bien plus qu'une simple activité physique ou un divertissement de masse.



Le sport est (géo)politique

Il est intrinsèquement lié aux dynamiques de pouvoir et d'influence à l'échelle mondiale. Il est devenu un enjeu majeur de notre époque. À l'instar de ce qu'écrivait Pier Paolo Pasolini, c'est un phénomène de civilisation si important qu'il ne devrait être ni ignoré ni négligé par la classe dirigeante et les intellectuels. Une chose est donc certaine : le sport est (géo)politique. L'idée selon laquelle il serait apolitique est fautive, mais c'est un mythe pratique pour ceux qui s'en servent à l'image du CIO ou de l'Arabie Saoudite.

Ce qui valait déjà hier est plus que valable aujourd'hui. « Terrain privilégié de la géopolitique contemporaine, le sport est l'avant-scène des relations internationales et son baromètre¹ ». De l'Ukraine au Qatar, de la Chine à Los Angeles 2028, il s'impose comme incontournable pour comprendre notre époque, en saisir les équilibres et les rapports de force. Pour autant, il reste globalement sous-estimé.

Explorer la genèse, l'évolution et les limites de l'usage du sport est donc précieux pour comprendre les rapports de force contemporains et la manière dont les nations façonnent leur image et leur influence. Du *soft power* sportif au *sport power*, retour sur une idée qui mérite qu'on s'y arrête, celle de la puissance du sport.

L'importance du sport dans la définition du *soft power* et des nouvelles relations de pouvoir

Le *soft power*, puissance douce ou feutrée, est un concept forgé par Joseph Nye dans les années 1990 à l'heure où la Guerre froide connaît ses derniers feux. En réponse aux théories du déclin américain proposé par Paul Kennedy, il décrit cette puissance comme la capacité à séduire et à attirer plutôt qu'à contraindre. Contrairement à la

puissance dure (*hard power*), qui repose sur la coercition militaire ou économique, le *soft power* vise à conquérir les cœurs et les esprits. En somme, il ambitionne de faire en sorte que les autres partagent vos objectifs, veuillent les atteindre par mimétisme ou désirent ce que vous souhaitez. Le *soft power* repose sur une relation sociale asymétrique et la capacité à faire triompher sa volonté, sans l'imposer. Que ce soit par les normes, le calendrier international, la séduction et l'attractivité de votre modèle de société. C'est ainsi que Joseph Nye associe d'emblée à cette idée, Hollywood, Microsoft, Harvard et Michael Jordan, leader de la Dream Team et meilleur basketteur NBA de l'ère moderne.

Dans ce cadre qui va accompagner la décennie 1990 et les suivantes, le sport va s'imposer à la fois comme un formidable outil d'influence. En effet, il est à la fois un parfait miroir de nos sociétés² et un phénomène de masse inégalé que les différents pouvoirs peuvent employer pour parvenir à leurs fins. L'importance politique en Belgique comme en France de la récupération des sélections nationales et de leurs performances l'illustre bien. Donald Trump n'est pas le dernier à se servir de l'arme du sport pour faire passer son message, que ce soit à l'occasion de la Coupe du monde de football ou de ses tournois de golf à Mar-a-Lago.

Le sport est un outil politique fascinant et sans équivalent. Il offre une visibilité et un rayonnement uniques. Il parle à toutes les populations sans limites d'âge ou de classes sociales. À toutes les échelles, il permet de construire une image internationale valorisante, maîtrisée, et modifie les représentations que les populations peuvent avoir d'un territoire, d'un pays ou de ses représentants. Le sport permet ainsi aux États et à ceux qui s'en servent de saisir la puissance sous toutes ses dimensions et de projeter un

1. Lukas AUBIN et Jean-Baptiste GUÉGAN, Atlas géopolitique du sport, éd. Autrement, Paris, 2022.

2. Selon Johan Huizinga, pour comprendre les sociétés, il faut les regarder jouer à l'image de l'*Homo Ludens*.

Le soft power est comme un boomerang. Plus il est lancé fort, plus il est susceptible de générer sa propre opposition

message et un récit politique, à l'intérieur comme à l'extérieur de leurs frontières. C'est ce que l'on appelle « la puissance de l'imaginaire ». Les Jeux Olympiques de Paris 2024 ont ainsi touché les deux tiers de l'humanité, véhiculant l'image d'un Paris joyeux, moderne et attirant, loin du souvenir des attentats, des Gilets jaunes ou des grèves massives.

Une généalogie du soft power sportif

Si le constat de l'importance (géo) politique du sport est une réalité contemporaine, son instrumentalisation à des fins de puissance et d'influence est un fait historique, bien avant l'émergence du concept de soft power. Pris « dans le filet des idéologies aussi bien dans les dictatures que dans les pays de démocratie libérale³ », le sport est le lieu de la mise en scène de la puissance, de la comédie du pouvoir et de la mise en compétition des États depuis des décennies.

Dès la fin du XIX^e siècle, la politisation du sport est déjà manifeste. Pierre de Coubertin, en relançant les Jeux Olympiques en 1896, avait pour objectif de « réarmer la nation » française après la défaite de 1870, en s'inspirant du modèle du « sportif soldat ». Les années 1930 furent un laboratoire d'instrumentalisation politique du sport. L'organisation de la première Coupe du Monde de football par l'Uruguay en 1930 est liée au centenaire du pays. Elle intègre une dimension géopolitique au récit que souhaite alors construire le pouvoir uruguayen. Plus tard, les régimes totalitaires, notamment l'Italie

fasciste de Mussolini et l'Allemagne nazie, ont utilisé le football comme un moyen d'endoctrinement et de support idéologique, pour démontrer la domination de leur idéologie par le sport à l'image du triplé réalisé par la *squadra azzura*⁴.



1930, Guillermo Laborde

La Guerre froide a intensifié l'utilisation du sport comme outil géopolitique. L'URSS, en revenant sur la scène olympique en 1952 lors des Jeux d'Helsinki, a lancé une « course aux médailles » à laquelle les États-Unis ont répondu. Les deux Grands ont développé une stratégie de puissance par le sport à l'image des propos du président Gerald Ford pour qui une « victoire sportive vaut plus qu'une victoire militaire ». Cette période a également vu l'émergence des boycotts (Montréal 1976, Moscou 1980, Los Angeles 1984), comme moyen de faire

3. L'expression est de Ronald Hubscher dans l'ouvrage *L'histoire en mouvements, le sport dans la société française (XIX^e-XX^e siècle)*, co-écrit avec Jean Durry et Bernard Jeu en 1992.

4. L'équipe nationale italienne a gagné la Coupe du monde de 1934 en Italie, le tournoi olympique des Jeux de Berlin en 1936 et la Coupe du monde 1938 disputée en France..

exister ses revendications ou d'empêcher l'adversaire de bénéficier des retombées du sport. Sa politisation a ainsi servi les mouvements de décolonisation ou de lutte pour les droits civiques, au travers de figures comme Abebe Bikila triomphant à Rome en 1960 ou de Tommie Smith et John Carlos à Mexico en 1968.



L'ère du *soft power* et de « l'arsenalisation du sport »

Le concept de *soft power* de Joseph Nye est donc venu actualiser une situation qui préexistait depuis le début des sports modernes. Et il a servi à expliquer la mise en scène au travers des Jeux de Barcelone de 1992 ou d'Atlanta de 1996, de l'hyperpuissance américaine, grâce au basket NBA ou à la figure de Michael Jordan. Quelques années plus tard, sous l'administration de Barack

Obama, Hillary Clinton, alors Secrétaire d'État, introduit le concept de *smart power* (puissance intelligente), pour articuler la puissance dure, celle de la coercition et la puissance douce, celle fondée sur la séduction et l'attractivité. Et le sport n'est pas en reste. C'est de là qu'émerge l'idée de *sport power* : la puissance du sport et par le sport.

Depuis les années 2000, les stratégies de *soft power* sportif se sont généralisées et sophistiquées. Elles utilisent à plein « l'arme de diffusion massive » qu'est devenu le sport. Plusieurs facettes se distinguent. La diplomatie sportive est la plus évidente. Les États-Unis en sont devenus experts, avec un département spécialisé au sein du Secrétariat d'État. La « diplomatie du ping-pong » des années 1970 entre les États-Unis et la Chine est un exemple emblématique de la mise en scène de liens politiques par le sport. Par ailleurs, des sportifs de haut niveau ou d'anciens athlètes sont mobilisés, à l'image de la patineuse Michelle Kwan devenue ambassadrice. Le nation building et l'élaboration d'un récit national constituent d'autres stratégies complémentaires. Le sport est un puissant facteur de cohésion nationale. Il permet de servir un « roman national » fédérateur ou de construire l'unité d'un pays divisé de manière temporaire. Nelson Mandela l'a montré avec la victoire post-apartheid de l'Afrique du Sud à la Coupe du Monde de rugby en 1995, unissant la « nation arc-en-ciel ».

La mise en scène à des fins (géo) politiques de victoires sportives est devenue un autre classique du pouvoir par le sport. L'usage à des fins de *country telling* et de *nation branding* est l'autre grande tendance de l'usage de la puissance du sport. Des pays comme le Qatar et le Rwanda avec Visit

**Il revient aux démocraties
de ne pas laisser ce levier
d'influence aux seuls régimes
autocratiques ou autoritaires**

Rwanda sponsor du PSG ou du Bayern Munich utilisent le sport pour exister et valoriser leur image internationale. Ces stratégies ne se limitent pas à l'image, elles visent souvent des objectifs géopolitiques, sociopolitiques et économiques plus complexes⁵. Enfin, les dirigeants politiques contemporains raffolent de la puissance du sport pour se mettre en scène et projeter une image de dynamisme et de bonne santé. Organiser un grand événement sportif ou la mise en scène de soi en faisant du sport montrent la capacité à exercer la fonction (Emmanuel Macron, Narendra Modi) tout en existant à l'échelle nationale et internationale.

Les limites et l'envers du *soft power* sportif

Malgré son immense potentiel, la « puissance du sport » n'est pas sans limites. Elle doit faire face à des défis croissants. Le premier défi tient au fait que le *soft power* sportif qui sert de fondement au *sport power* est d'abord un concept flou. Souvent présenté comme un « concept mou » ou un « concept écran », il est réduit à une simple question d'image ou de rayonnement. Comme on l'a vu, c'est bien plus et il en masque la réelle complexité. Il faut donc repenser l'approche de la puissance sportive.



1936, Fritz Lewy

5. Sur le même sujet, deux ouvrages de l'auteur permettent d'aller plus loin : *Oatar, dominer par le sport. Géopolitique d'une ambition*, Bréal, Studyrama, 2023 ; *La Guerre du sport. Une nouvelle géopolitique*, Tallandier, 2024.

Ensuite, la puissance sportive est aujourd'hui indissociable du risque contestataire qui accompagne toute politique de visibilité. Son second défi, c'est ce que l'on appelle le *soft disempowerment*. Le *soft power* est comme un boomerang. Plus il est lancé fort, plus il est susceptible de générer sa propre opposition. Les grands événements sportifs sont devenus des « vitrines médiatiques » mais aussi des cibles privilégiées pour des attaques informationnelles ou des contestations civiles. Paris 2024 a été menacé par l'Azerbaïdjan, déstabilisé par la Russie, et la menace terroriste a toujours été prégnante.

Autre défi : le sport illustre les tensions en cours et à venir et il constitue un avantage pour les régimes autoritaires. Ils l'utilisent avec maîtrise pour leur communication et leurs intérêts diplomatiques à l'image de Xi Jinping ou de Vladimir Poutine. Les démocraties ont encore du mal à l'intégrer pleinement. Les enjeux éthiques et les questions d'ingérence sont aussi au cœur de la puissance sportive aujourd'hui. La politisation des tribunes et le risque d'ingérence d'États étrangers dans le sport national sont une menace majeure. Avec le dérèglement climatique, les défis de l'organisation des grands événements sportifs confrontent le sport et leurs organisateurs à des critiques légitimes en termes d'acceptabilité sociale ou d'enjeux environnementaux. Les Jeux Olympiques d'hiver des Alpes 2030 font face par exemple à une forte opposition écologique et à repenser le modèle de « l'or blanc » face au recul de l'enneigement.

Le sport, dans sa dimension la plus large, est devenu un outil et un baromètre du pouvoir et des relations internationales. Son « arsenalisation » doit être pleinement assumée : c'est ça le *sport power*. Un levier au service de nos politiques publiques et de nos

objectifs. Et il revient aux démocraties de ne pas laisser ce levier d'influence aux seuls régimes autocratiques ou autoritaires. C'est le prix de la véritable puissance du sport. ○



1936, Franz Würbel



Le sport comme outil de réconciliation

Par Juliette Renard

En Irlande du Nord, à Chypre ou dans la Bande de Gaza (avant 2023¹), nombreux·ses grandissent encore aujourd'hui au sein de structures sociétales (écoles, groupes communautaires, sociabilité familiale et/ou religieuse) marquées par un héritage conflictuel, ou par les représentations sociales constitutives des groupes (anciennement ou toujours) en conflit.

1. Cet article fait référence à la situation en Israël-Palestine avant les développements qui ont eu lieu depuis octobre 2023 et le génocide du peuple palestinien en cours depuis lors.

Si différentes organisations existent avec des groupes cibles de composition variée, nombreuses sont celles qui choisissent de travailler avec des enfants, dès leur plus jeune âge. Si les théories et modèles pratiques à appliquer ne manquent pas pour construire réconciliation et lien entre des communautés (anciennement ou non) conflictuelles, une initiative en particulier mérite ici qu'on s'y arrête. Celle-ci, développée en Irlande du Nord au début des années 2000, mobilise le sport comme outil pour lever les barrières entre les groupes et progressivement créer des ponts entre eux.

Les fondements de l'initiative *Peace Players*

L'organisation *Peace Players*² a été créée en 2000 en Irlande du Nord par Sean Tuohey qui, à la suite de ses études, passait du temps à entraîner un groupe de basket intercommunautaire (c'est-à-dire au sein duquel se fréquentaient des jeunes catholiques et des jeunes protestants)³. Au fil du temps, le programme a grandi pour se développer dans différentes régions : en Afrique du Sud, en Israël et dans la Bande de Gaza, et à

Chypre. Dans le courant des années 2010, le programme s'est étendu aux États-Unis dans l'objectif de lutter contre la discrimination et le racisme systémique envers les personnes racisées (BIPOC : *Black, Indigenous, and People of Color*).

Le fondement du programme dans le sport s'explique notamment par des théories de psychologie sociale. Depuis plusieurs décennies, des recherches se sont intéressées au conflit entre les

Dans ces sociétés, on trouve des empreintes du contexte conflictuel, non seulement au sein des structures en question, mais aussi du territoire sur lequel vivent ces groupes sociaux. Les représentations sociales prennent alors la forme de barrières de division, de murs de briques ou encore de checkpoints. De part et d'autre de ceux-ci, les murs racontent (une partie de) l'histoire à coup de peintures murales, de plaques commémoratives ou de drapeaux, autant de symboles qui rappellent à tout un chacun qui déambule dans ces territoires l'existence de l'Autre, cet Autre, visible et identifié, à côté de qui l'on vit, mais sans forcément vivre avec. Le processus politique de pacification (avec ou sans accord de paix) n'aboutit donc pas automatiquement à une société partagée. Conscientes de la fragilité de l'équilibre sociétal et de l'importance de construire une société pacifiée et réconciliée au niveau des individus (et pas seulement des représentants politiques), plusieurs acteurs travaillent au quotidien à en poser les fondations.

Mettre les individus en contact dans un cadre neutre permettrait de réhumaniser « l'Autre »

2. peaceplayers.org/

3. Le conflit en Irlande du Nord ne peut être réduit à un conflit « de religion », les groupes en conflit étant constitués autour d'identités politiques (catholiques/nationalistes vs protestants/unionistes). Cela étant, de manière courante, on parle du conflit entre les protestants et les catholiques. Par souci de simplification, ces termes sont donc utilisés dans cet article.



groupes sociaux et aux dynamiques qui les définissent. Parmi ces dynamiques, plusieurs recherches mettent en avant le rôle joué par des objectifs concurrentiels dans le développement des conflits⁴. Ainsi, dès 1966, Muzafer Sherif suggère que lorsque les groupes ont « un objectif mutuellement exclusif que seul un groupe peut atteindre au détriment de l'autre groupe, les groupes sont alors en compétition⁵ ». Dès lors, pour solutionner le conflit entre les groupes, il est nécessaire que ceux-ci partagent un « objectif supérieur commun ». Plus généralement, de nombreuses initiatives de réconciliation sont fondées sur l'hypothèse de contact (théorie initialement développée par Allport en 1954). Selon cette théorie, réunir les individus de groupes opposés dans certaines conditions permettrait, moyennant le respect de certaines conditions, de réduire le conflit entre les

groupes. Mettre les individus en contact dans un cadre neutre permettrait de réhumaniser « l'Autre » : en apprenant à se connaître, les stéréotypes et préjugés associés aux groupes diminueraient. Certains avancent également l'importance de permettre aux relations de se développer sur un temps long, par des contacts réguliers et ainsi, de permettre l'émergence d'un sentiment de confiance entre les individus. C'est précisément ceci qu'entend permettre le programme *Peace Players*.

Le rôle du sport

L'idée est simple : rassembler des jeunes issus de groupes sociaux opposés au sein d'une même équipe de basket. Pourquoi le basket ? À Chypre, la directrice du programme explique que ce sport attire tant les garçons que les filles, et qu'il

4. HALPERIN E. and SHARVIT K. (Dir.), *The social psychology of intractable conflicts*, Cham: Springer, 2015.

5. SHERIF M., *In common predicament: Social psychology of intergroup conflict and cooperation*, Boston: Houghton Mifflin, 1966, 192 pages; MCKEOWN S., HAJI R. and FERGUSON N. (eds.), *Understanding Peace and Conflict through Social Identity Theory*, Switzerland: Springer Publishing, 2016.



© Peace Players

est beaucoup moins politisé que ne pourrait l'être le football (c'est-à-dire, qu'il n'y a pas de rivalité entre des équipes associées à un groupe politique ou une communauté particulière comme c'est le cas dans le football)⁶.

Pensé en tranches d'âge, le programme est découpé en plusieurs étapes : de 8 à 12 ans, le groupe apprend à pratiquer le sport et à jouer. À cet âge-là, une partie importante du programme se déroule au sein d'un groupe non-mixte en termes de communauté. Sont alors amorcées des réflexions sur l'identité, l'existence

des groupes sociaux, les attitudes et fondements de la paix sont abordés. Ensuite, de 13 à 18 ans, en dehors de l'entraînement, les jeunes sont formés à la déconstruction d'attitudes et de préjugés conflictuels. Ils et elles sont plus régulièrement amenés à jouer avec des membres de l'autre groupe (de manière intercommunautaire). À partir de 18 ans, diverses possibilités existent pour celles et ceux qui souhaitent continuer à s'impliquer dans le programme : devenir coach et encadrant à leur tour, réaliser un stage et développer des *soft skills* qui leur seront utiles dans

6. Informations recueillies lors d'entretiens réalisés dans le cadre de ma recherche doctorale. Voir RENARD J., *Entre murs, drapeaux et peintures murales : chacun à sa place? Analyse sociopolitique du rôle des dispositifs de division dans le processus de réconciliation à Chypre et en Irlande du Nord*, thèse de doctorat (non publiée), 2023.



© Peace Players

le milieu professionnel. À l'issue de ceci, il est possible pour certain-es de rejoindre le staff rémunéré. Le projet est donc construit pour permettre le développement d'attitudes et de comportements qui sont en rupture avec les normes sociales héritées du conflit sur un temps long. Au fil de ces années, les jeunes sont amenés à déconstruire, en profondeur et progressivement, les préjugés avec lesquels ils ont peut-être été socialisés en grandissant.

Un changement par ricochet

À travers ce projet, les participant-es sont amené-es à sortir de leur univers social et à progressivement déconstruire les préjugés et stéréotypes avec lesquels ils ont été socialisés (notamment sur l'autre groupe) ainsi que les normes sociales qu'ils reproduisent et qui favorisent le conflit entre les groupes. Le programme joue également un rôle sur la

modification des émotions des individus dans ces contextes. Souvent, des émotions négatives sont associées aux interactions entre les groupes : la méfiance, la peur, le mépris ou même, la haine. Par ces contacts fréquents, réguliers et tenus dans un cadre qui neutralise le conflit, des émotions positives peuvent alors se développer : la confiance, l'amitié et la reconnaissance de l'autre et de son vécu.

Ce changement au niveau personnel et interpersonnel peut paraître insignifiant. Il peut pourtant être déclencheur d'un véritable changement au niveau d'un groupe plus large d'individus : la famille dans laquelle la personne vit, ses ami-es à l'école, les groupes qu'il ou elle fréquente. Certains racontent comment des jeunes qui participent au programme parviennent désormais à remettre en question le discours transmis par les enseignants lors du cours d'histoire par exemple, ce qui, compte tenu du caractère communautaire des écoles

Par ces contacts fréquents, réguliers et tenus dans un cadre qui neutralise le conflit, des émotions positives peuvent alors se développer

et des cours d'histoire, est énorme. Au-delà du simple fait d'être en contact avec des membres de « l'autre groupe », les jeunes sont formés à comprendre les discours et à les déconstruire à l'aide de faits et de connaissances qui dépassent les discours mémoriels transmis par la famille, l'école ou les représentants politiques et religieux.

Dès lors, initialement par le sport, le programme permet à un large groupe de participant-es de s'inscrire dans une dynamique sociale différente de celle à laquelle ils et elles sont socialisé-es, et de remettre en question le cadre sociétal prescrit et normalisé. Ce faisant, le programme construit la réconciliation au niveau individuel, de manière incrémentale.

Le temps de la réconciliation

Notons toutefois que ce programme semble fonctionner avec des jeunes qui n'ont pas vécu directement le conflit mais à qui est transmise la mémoire de

celui-ci. Les participant-es au programme n'arrivent donc pas avec des émotions et des blessures à vif, de la même manière que pourraient le ressentir celles et ceux qui vivent toujours un conflit violent ou qui l'ont directement vécu. Il pourrait donc être opportun de se questionner sur le cadre spatio-temporel au sein duquel cette dynamique peut être efficace. Si cela semble constituer une piste pour une réconciliation incrémentale et la transformation d'une société plusieurs années (voire générations) après la violence, il semblerait que mettre les personnes en contact trop rapidement à l'issue d'un conflit violent pourrait faire plus de mal que de bien. Cela étant, ces dynamiques, qui s'inscrivent parfois dans des sociétés non pacifiées politiquement, posent les premières pierres de la société partagée et post-confliktuelle que beaucoup espèrent voir advenir. ○

Le sport autrement : déambulations dans une autre fédération sportive

Entretien avec Yves Renoux

Mené par Jérôme Delnooz

Yves Renoux est un ancien professeur d'Éducation physique et sportive, ancien conseiller en Formation mis à disposition par l'État français, militant de la FSGT (Fédération sportive et gymnique du travail), militant de « l'escalade pour tous » et membre de l'Université du sport populaire.





La Fédération sportive et gymnique du travail, de quoi s'agit-il et quelles sont ses origines ?

En 1934, dans le contexte de la montée du fascisme en France et Europe, les branches communistes et socialistes du « sport ouvrier » français décident de fusionner. La FSGT, Fédération sportive et gymnique du travail, est née. Le Front populaire qui suivra consolidera son important développement. Aujourd'hui, c'est une fédération omnisport de plus de 4 000 associations et 200 000 adhérents, partout en France. Malgré des subventions, elle n'en est pas dépendante et vit de ses propres moyens, principalement les adhésions de membres.

Comment fonctionne la FSGT et en quoi s'agit-il d'un projet émancipateur ?

Il faut s'intéresser à l'histoire de la structure pour comprendre d'où vient notre manière de faire. Au cours des années, la FSGT s'inscrit de plus en plus dans une forme d'organisation qu'on pourrait qualifier de léniniste, pour ne pas dire stalinienne : en somme, une organisation de masse, satellite du grand Parti communiste. La branche sociale-démocrate finit d'ailleurs par se retirer. Mais l'institution connaît deux grandes bascules.

La première a lieu au début des années 1950, et se traduit par de l'innovation pédagogique. Des personnalités comme Robert Mérand – entraîneur, professeur à l'École normale supérieure d'éducation physique et militant à la FSGT – font émerger de nouvelles conceptions de la formation qui sont toujours d'actualité dans le sport contemporain. Par exemple, les « stages techniques de type nouveau » ou « stage Henri Martin », qui se démarquent de la pédagogie traditionnelle (dite « analytique »). Concrètement, des joueurs, entraîneurs, arbitres et officiels sont réunis dans une formation commune et le pilotage est constitué de sorte que la pratique soit la plus formatrice pour les uns et les autres. L'objectif est de jouer au maximum sur les interactions entre les différentes composantes de la communauté sportive. Cette innovation pédagogique, dépourvue de tout dogmatisme, produit aussi de l'innovation politique. À partir des années 1970, progressivement, on observe à la FSGT une rupture avec le paradigme dominant léniniste, notamment par rapport à la relation verticale et descendante du grand Parti. La fédération bascule dans une démarche autogestionnaire et décentralisée. Cela ne plaît pas au Parti communiste français, qui a pour modèle les politiques sportives de l'URSS, et surtout de la RDA avec notamment la sélection d'une petite élite sportive, à la santé sacrifiée et surentraînée pour aller taper sur les représentants du sport-capital... Un modèle de performance récupéré d'ailleurs par le capitalisme. Mal vue par l'État français, la FSGT est également marginalisée par la galaxie communiste orthodoxe.

Ce changement de paradigme est plutôt enclenché et porté « par le bas », par des gens créatifs qui sont sur le terrain et cherchent des solutions. L'institution mettra plus ou moins de temps pour les reconnaître. S'il y a parfois des dérives liées à l'autogestion institutionnelle (sans compter la grande marchandisation du monde du sport), la fédération, bien

Les capacités engrangées dans le contexte sportif deviennent transposables dans d'autres situations du vécu

qu'affaiblie, a survécu. Et les endroits où cela fonctionne le mieux sont, je pense, ceux où les valeurs de l'autogestion sont bien conservées. Cela produit de l'attachement et de l'engagement dans le club, amplifiés par le fait d'être dans un réseau sportif qui donne davantage confiance. L'autogestion est une sorte de laboratoire permanent. Il y a une quarantaine d'années qu'on y travaille, mais je vois que cela progresse. Cet esprit est fort par exemple dans le milieu de l'escalade. On y rencontre des personnes qui adhèrent car cela leur permet de faire du sport et de la politique en même temps, en alliant plaisir et action concrète. Cela les réconcilie avec un projet politique tangible.

Cette autogestion comme incarnation du sport populaire, comment se vit-elle dans la pratique ?

Déjà, c'est une autre conception du rapport à la responsabilité dans la pratique sportive (en termes de fautes lors d'un match, par exemple) et dans ce qui l'entoure. Dans les associations adhérentes à la FSGT, il n'y a pratiquement pas d'encadrement professionnel, cela repose sur le bénévolat. Chaque génération de sportifs-militants, plus consciente ou plus expérimentée, forme la génération suivante. On parie sur l'éducation mutuelle. Dans un club, tout sportif est consommateur, mais le collectif essaie qu'on ne reste pas uniquement dans ce rapport, en créant les conditions d'une appropriation collective de l'organisation. Il y a une politique d'incitation des

adhérents à rejoindre les collectifs fonctionnels (gestion du matériel, des activités pour enfants, organisation des sorties, accueil des nouveaux, animation de la vie associative...). Autonomes, décisionnaires et productives, ces entités participent néanmoins à des assemblées générales ou à des moments de coordination et de débat démocratique interne. À ce sujet, les règles de l'autogestion impliquent que tant qu'une décision n'a pas d'opposition forte, elle est validée. En cas de veto, on considère qu'il y a un problème et on doit prendre le temps de rediscuter.

Comment ce rapport entre sport et politique s'articule-t-il plus spécifiquement ?

Le sport peut amener des bienfaits physiologiques, mais c'est aussi de la socialisation, du développement de la personnalité, de la prise de confiance en soi, du respect... À la FSGT, on défend le modèle du « sport émancipateur » dans lequel se déploie une pratique autonome et responsable tout au long de l'existence. Il n'y a pas d'émancipation s'il n'y a pas d'engagement personnel et d'augmentation de sa puissance d'agir – *d'empowerment* –, chacun à sa façon bien entendu en fonction de son âge, de son parcours... Les capacités engrangées dans le contexte sportif deviennent transposables dans d'autres situations du vécu. Dès lors, beaucoup de sportifs ne viennent pas pour le prestige, mais parce que cela revêt une autre forme de sens pour eux.

Pour notre fédération, l'enjeu est, sans injecter de la politique directement par le haut, d'aider nos adhérents à prendre conscience de la portée politique de ce qu'ils font et apprécient. De tout ce qu'ils veulent faire bouger. Leur projet de société, en fait ! Cette politisation, en acquérant une capacité à s'organiser collectivement, s'exprime à différents niveaux. Dans le processus de partage des savoirs et des expériences, par exemple : est-ce que je garde tout ce que j'ai appris pour moi ou au contraire est-ce que j'essaie de transmettre ? Et comment favoriser ce rôle d'interface ?

Ensuite, est-ce que je consomme une vie associative ou est-ce que j'en deviens acteur dans un modèle autogestionnaire ? Dans nos collectifs, l'idée est que les sportifs deviennent des usagers producteurs, qu'ils participent à la production et à la gestion des communs ou du service public dont ils ont besoin dans le cadre de leur propre pratique. Ces communs peuvent prendre différentes formes. En escalade, il s'agit par exemple d'équiper des terrains de jeux, des circuits d'escalade¹. Cela peut donc être quelque chose de matériel, mais cela peut aussi passer par la mise en place d'un nouveau type de championnat pour tester d'autres formules de rencontre, ou par l'organisation d'une formation qui sera utile à un réseau plus vaste. C'est illimité ! À la passion sportive, ces personnes ajoutent cette passion-là. Elles deviennent des ingénieurs de l'autogestion, des ingénieurs de la politique. Tout en étant crédible au niveau pratique et en prenant du plaisir.

Idéalement, grâce à cette dynamique de construction de communs et de ses effets, le collectif tend à s'élargir : on en parle aux copains, on réseaute, on aide d'autres clubs ou associations à se structurer. Et cette vie sociale bouillonnante séduit. Il y a un effet d'entraînement qui peut déboucher sur une autogestion élargie, fédérée.

Mais ce n'est pas tout. En interrogeant la place du sport dans l'espace social, en amenant du contenu politique fort (comme réfléchir à un sport non capitaliste), et en embrassant des valeurs comme la solidarité, ta lutte à tendance à en rejoindre d'autres. Des causes deviennent communes et il peut en ressortir une synergie. Tu crées des alliances, des projets communs avec d'autres composantes de la société (scolaires, artistiques...), militantes ou non. Chacune amène une expérience, un savoir-faire, un style. Ensemble, on apprend, on crée, et ensemble, on commence à compter. Là, tu peux faire commencer à bouger le rapport de force.

1. NDLR : Au début des années 1980, trois professeurs d'EPS du lycée Robert-Doisneau de Corbeil-Essonnes, dont Yves Renoux, et leurs élèves décident d'autoconstruire le premier mur d'escalade en intérieur de France.



À quelle condition la culture sportive peut participer de l'éducation de tous les enfants ?

La solidarité est centrale dans la fédération. Par exemple, au local, des membres travaillent avec des associations de terrain qui accompagnent des personnes en situation de handicap, mais aussi avec des collectifs qui aident les MENA (mineurs étrangers non accompagnés). On le voit, la dimension internationale est également très importante. Historiquement, et plus que jamais, on soutient le peuple palestinien.

Dans une perspective de lutte sociale, il y a des rapprochements qui se font entre les militants du sport émancipateur et les salariés du sport capitaliste, leurs syndicats, qui subissent une disqualification de leur métier. Comment se tendre la main, trouver des intérêts convergents ? Parce qu'eux aussi aspirent à autre chose.

Enfin, dans un contexte de dérèglement climatique et de crise de la biodiversité notoire, des organisations comme les Jeux olympiques d'hiver de 2030 dans les Alpes françaises deviennent aberrantes. Et des liens peuvent se créer entre la FSGT et des collectifs comme les Soulèvements de la Terre.

L'accessibilité et le respect de la diversité sont des valeurs fortes de la FSGT. Comment sont-elles mises en œuvre ?

Chez nous, un focus est depuis longtemps mis sur l'enfance. On a essayé de développer d'autres conceptions que l'« analytique » ou celle de « l'adulte en réduction » pour la formation sportive des enfants. Non pas pour dégager une élite

sportive, mais pour se poser la question suivante : à quelle condition la culture sportive peut participer de l'éducation de tous les enfants ? Cette matrice, en rupture avec la pédagogie traditionnelle, a été développée dans les années 1960 et 1970. Elle est le fruit d'alliance entre notre galaxie et les groupes français d'Éducation Nouvelle, le mouvement de l'École Moderne (la pédagogie Freinet)...

Tout dépend des activités, mais cette inclusivité repose sur une pluralité de pratiques à même de toucher des publics différents. Prenons le football : à la FSGT, le foot à 11, c'est le recrutement le plus populaire, notamment chez les jeunes des quartiers. Mais il y a aussi le foot à 7 autoarbitré, joué majoritairement par des passionnés de foot qui ne veulent pas sortir détruits d'un match, souvent des personnes dotées d'un certain capital culturel. Et enfin, il y a le *Walking Foot* (le Foot en Marchant) qui permet à des novices de découvrir, ou à des anciens fouteux de continuer à s'éclater jusqu'à 70 ans et plus ! Ces formes innovantes amenant leurs lots de règles spécifiques : absence de tacles, cartons blancs et exclusions temporaires, suppression du hors-jeu... Donc, du foot ludique et du foot santé, sur base du modèle de la compétition, ou pas !

Je pense qu'un sport de moins en moins accessible, c'est le cyclisme, notamment pour des raisons d'achat de matériel et de capital économique de départ. D'ailleurs, il doit y avoir un certain nombre d'adhérents avec une bonne pensée de droite. Enfin, dans ses politiques de cotisation, la FSGT a fait en sorte d'être la moins chère possible. Mais ça reste insuffisant et on voit une

logique de démarchandisation émerger dans l'organisation de certaines activités, comme avec le prix libre, et c'est heureux !

La FSGT promeut donc des valeurs progressistes (coopération, émancipation, solidarité...). Le télescopage avec les valeurs du sport dominant est-il frontal ?

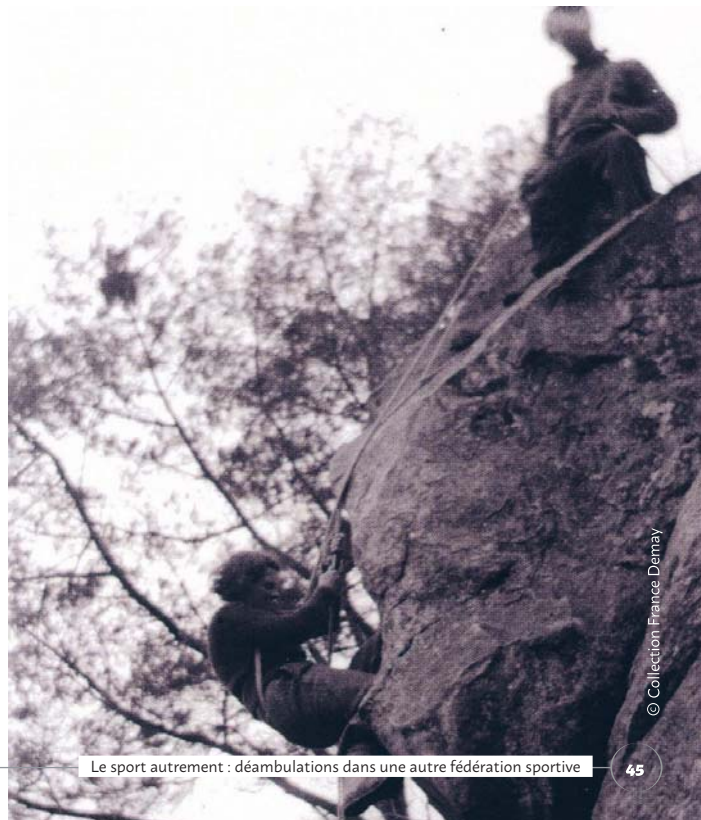
Oui, elle prône tout ça, mais pas que ! Il existe une autre conception de la compétition. Tout peut être décliné autrement. Aujourd'hui, le sport – notamment en tant que pratique culturelle – est bien entendu sous l'emprise du capitalisme et du marché. La culture spécialisée supplante la culture omnisport qui met l'accent sur la mutualisation. Mais il ne suffit pas de contester le système, il faut aussi proposer et incarner autre chose. Pour réinventer le sport, il ne s'agit pas de faire disparaître la haute performance, mais voir ce qu'il faut garder et ce qu'il faut rejeter dans celle-ci. Quelle est la haute performance dont l'humanité a besoin ? C'est possible, et on le démontre, mais pour le moment, cela ne fait pas le poids. Le sport est le meilleur exemple de la méritocratie... Mais s'il y a des champions, posons-nous la question : à quoi servent les champions et à quoi pourraient-ils servir ?

Quels sont les obstacles auxquels sont confrontés la FSGT ? Et comment tente-t-elle de les dépasser ?

La FSGT a acquis un statut, une histoire. Elle a au moins le mérite d'exister. Mais il ne faudrait pas idéaliser la situation non plus... Le sport dans l'entreprise, le sport

ouvrier, représentait de larges effectifs de la fédération. Aujourd'hui, il est minoritaire. Il a raté sa mutation et a été récupéré par la bourgeoisie. Ensuite, je ne pense pas que la majorité des associations et des membres de la FSGT soient sur le type de fonctionnement autogestionnaire décrit plus haut. Certaines négocient juste leur pré-carré avec les collectivités locales ou ont perdu la mise en pratique et en partage des valeurs initiales de leur club. Cela nécessiterait une analyse en interne sur les pratiques à la FSGT.

Concernant l'autogestion, il a pu y avoir au début une dérive sur le volet institutionnel. Certains réfutaient le modèle vertical et hiérarchique pour



Quelle est la haute performance dont l'humanité a besoin ? S'il y a des champions, posons-nous la question : à quoi servent-ils et à quoi pourraient-ils servir ?

réinstaller des petites baronnies au niveau local. Pour échapper à cela, l'idéal serait d'articuler les deux pôles, de croiser modèles verticaux et horizontaux. Des sportifs explorent cette autogestion mais le vivent presque en autarcie, isolés du reste. Ils risquent de « se scléroser ». D'autres veulent s'ouvrir mais n'arrivent pas à sortir de l'entre-soi. Moi, je trouve qu'il ne faut pas tenir un discours de culpabilisation ; par contre, on doit réfléchir au problème. Il faut un volontarisme fondé pour pouvoir faire bouger les choses. Pourquoi certaines personnes ne viennent-elles pas ? Et pourquoi d'autres ne restent pas ou n'arrivent pas à être autre chose qu'un consommateur ? Sans doute ne nous y sommes pas bien pris au niveau de l'organisation pour qu'ils puissent trouver leur place.

Et puis il n'y a pas que la dimension culturelle de l'autogestion qui peut coïncider. Dans la jeunesse précarisée, certains veulent vivre de leur passion sportive mais des voies de professionnalisation qui ne tournent pas le dos à l'autogestion sont à inventer. Pour le moment, c'est une tâche aveugle. De même, du point de vue économique,

il y a aussi l'enjeu de la propriété. À titre d'illustration, depuis quelques années, le nombre de salles d'escalade privées et gentrifiées explose. On a raté le coche à faire émerger des murs sous forme de coopérative. Des jeunes commencent à le faire. Il n'est pas trop tard, mais le marché a pris de l'avance.

À tous niveaux, il est donc essentiel d'être dans une *praxis* de l'autogestion, à savoir une démarche permanente de réflexion sur la pratique elle-même, susceptible de transformer cette dernière en retour. Et j'observe que chaque fois qu'on a tenu cette ligne, il y a eu du développement. Parce que cela a un effet formateur pour de nouveaux types de dirigeants, de nouveaux militants, créatifs. Sans cela, la dynamique finit par s'user.

Dans cette optique, la FSGT et d'autres organisations ont fondé l'Université du sport populaire en 2025. Une manière de créer une masse critique, à la fois intellectuelle et pratique qui dépasse les ressources de chaque organisation prises séparément, et d'outiller le sport émancipateur pour franchir tous ces obstacles ! ○



DANS LE CADRE DE L'EXPOSITION

Podium
le pouvoir du sport



SPECTACLE

ITALIE-BRÉSIL

3 À 2

à La Cité Miroir

16
JAN. 2026

20H00
SALLE
FERRER

RESERVATION@CITEMIROIR.BE | 04 230 70 50

Territoires
de la
Mémoire

WWW.EXPO-PODIUM.BE



Penser un sport inclusif : l'exclusion des athlètes trans et intersexes en question

Par **Lucie Pallesi**

Dutee Chand, Lia Thomas, Halba Diouf, Imane Khelif, Caster Semenya... autant d'athlètes visées ces dernières années par des politiques d'exclusion de la part des fédérations sportives internationales. À travers la participation aux compétitions de ces femmes trans¹ ou intersexes², c'est l'organisation même du sport mondial selon le principe rigide de la bicatégorisation sexuée, femmes et hommes concourant dans des catégories séparées, qui est mis à l'épreuve. Comment les institutions sportives internationales définissent-elles ce qu'est une « femme » en sport et pourquoi échouent-elles à intégrer les femmes trans et intersexes dans le respect de leur identité de genre ?

1. Une personne trans est une « personne qui vit ou qui souhaite vivre dans un genre différent de celui qui lui a été assigné à la naissance. Cela englobe toute personne ayant fait ou souhaitant faire le choix d'une transition, qu'elle choisisse ou non d'avoir recours à des traitements médicaux et/ou des chirurgies dans cet objectif. » (www.outtrans.org).

2. « L'intersexuation désigne la situation sociale des personnes nées avec des caractéristiques sexuelles primaires et/ou secondaires considérées comme ne correspondant pas aux définitions sociales et médicales typiques du féminin et du masculin. » (Collectif intersexe activiste-OII France, cia-oifrance.org).

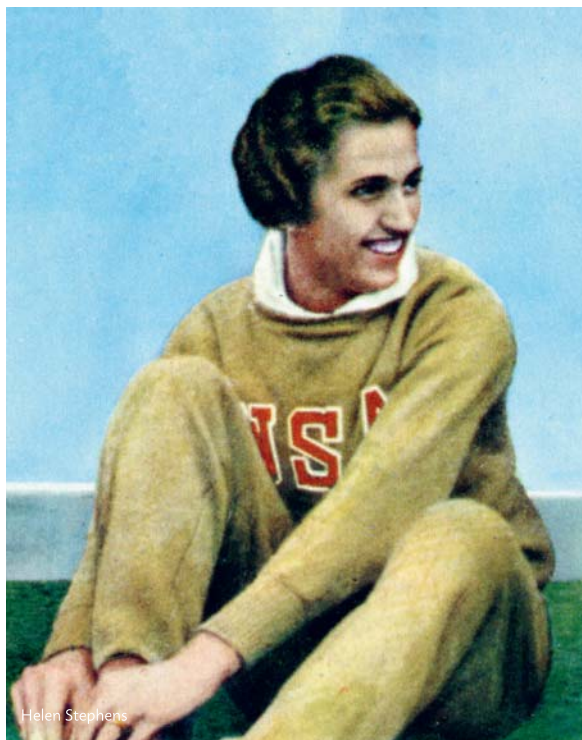
Dans le sport, l'égalité génétique n'existe pas. Usain Bolt, Michael Phelps ou Simone Biles doivent aussi leurs performances à des dispositions physiques exceptionnelles

Le sujet n'est, en réalité, pas nouveau. Depuis plus d'un siècle, les autorités sportives tentent de tracer une frontière claire entre les catégories « hommes » et « femmes », à partir de critères biologiques. Mais cette frontière est loin d'être neutre : elle n'a cessé de se déplacer au gré des progrès de la science et des craintes liées à « l'équité » ou à la « sécurité ». Surtout, cette obsession ne concerne que le sport des femmes. Jamais les fédérations ne se sont interrogées sur ce qui ferait la masculinité en catégorie homme, révélant le sexisme et le paternalisme qui animent ces institutions.

Tests de féminité et obsession pour le « sexe sportif »

Le développement des compétitions femmes conduit dans l'entre-deux-guerres à un « procès de virilisation des sportives³ », avec la crainte que la pratique sportive ne virilise les femmes. Des cas de transitions de genre d'athlètes dans les années 1930, comme Zdenek Koubek et Mark Weston, et des soupçons lors des Jeux olympiques de 1936 accusant certaines athlètes, comme Helen Stephens qui remporte le 100 mètres, d'être des hommes se faisant passer pour des femmes (on sait désormais que ces athlètes étaient probablement intersexes), entraînent une véritable « panique de genre ». Celle-ci précipite la décision des fédérations internationales et du CIO d'instaurer des contrôles de sexe en

catégorie femmes pour s'assurer qu'aucun homme ne triche en participant chez les femmes. À partir de 1948, la Fédération internationale d'athlétisme (IAAF) demande d'abord un certificat médical aux athlètes femmes, attestant de leur sexe. L'IAAF puis le CIO mettent finalement en place un véritable « test de féminité » à partir de 1966. Il s'agit, initialement, d'un examen médical gynécologique et de tests de force. Jugés trop humiliants, ces tests sont remplacés en 1968 par un test chromosomique cytotologique (test du corpuscule de Barr) qui vise à identifier la présence d'un second chromosome X et permet aux athlètes d'obtenir



Helen Stephens

3. Anaïs Bohuon, *Le test de féminité dans les compétitions sportives : une histoire classée X?*, Donnemarie-Dontilly, Éditions IX*, 2012.

un certificat de féminité valable à vie. Ce test est finalement abandonné en 1992 par l'IAAF, à la suite notamment du combat de Maria-José Martínez-Patiño, athlète intersexe au caryotype XY mais insensible aux androgènes donc ayant un phénotype « féminin », injustement exclue des compétitions. Ce test fait l'objet de nombreuses critiques : il est peu fiable et considère faussement que toutes les femmes ont un caryotype XX et tous les hommes XY. Or il existe des femmes XY, des hommes XX, mais aussi d'autres formules chromosomiques comme XXY ou XO. L'IAAF l'abandonne donc, tandis que le CIO le remplace par le test génétique PCR-SRY qui doit permettre de vérifier l'absence d'un chromosome Y, recevant alors les mêmes critiques. Les tests systématiques sont finalement abandonnés en 2000 mais remplacés par une régulation hormonale de la catégorie femmes. La testostérone devient le critère qui doit permettre désormais d'identifier des athlètes femmes qui possèderaient un avantage « injuste ». En 2009, Mogkadi Caster Semenya remporte les championnats du monde d'athlétisme sur 800 mètres et est immédiatement la cible de soupçons sur son sexe. La polémique révèle son « hyperandrogénisme⁴ ». En réaction à cette victoire, l'IAAF instaure en 2011 un seuil limite maximum de taux de testostérone chez les femmes fixé à 10 nmol/L de sang⁵. Depuis, ce taux de 10 nmol ne cesse de se réduire, passant à 5 puis 2,5 nmol.

Plutôt que de contrôler et exclure, il est pourtant possible de construire un sport inclusif en tenant compte de la diversité des corps. Cela suppose de sortir de l'obsession du « sexe sportif » pour reconnaître que la performance n'est jamais réductible à une donnée biologique

En parallèle, les institutions sportives commencent à réguler la participation des personnes trans à partir de 2004 avec les recommandations du Consensus de Stockholm produites par le Comité international olympique. Est alors exigée une transition « complète » de la part des athlètes trans : changement d'état-civil, chirurgie génitale et hormonothérapie. Face aux critiques, en particulier contre l'exigence de changement d'état-civil impossible dans de nombreux pays, et l'exigence de chirurgie car les performances n'ont rien à voir avec les organes génitaux, le CIO modifie ses recommandations en 2015 et adopte, comme pour les athlètes dites hyperandrogènes, une approche hormonale des régulations. Les hommes trans sont explicitement vus comme un non-problème, quand les femmes trans doivent désormais baisser leur taux de testostérone sous 10 nmol/L de sang. Ce taux, variable selon les fédérations, tend lui aussi à baisser ces dernières années, passant à 5 puis 2,5. Surtout, depuis 2019, les fédérations internationales sont de plus en plus nombreuses à exclure purement et simplement les femmes trans et/ou hyperandrogènes : rugby, natation, cyclisme, voile, athlétisme, boxe... Et ce, malgré les recours juridiques de plus en plus nombreux de la part des athlètes exclues, comme Semenya⁶.

L'inanité du projet de l'équité sportive

L'argument central avancé pour justifier ces exclusions et contrôles est celui d'un « avantage injuste ». Les femmes trans et dites hyperandrogènes sont érigées en figures menaçantes pour l'équité et la sécurité de leurs adversaires. Leur inclusion est ainsi conditionnée à une surveillance

4. L'hyperandrogénisme est une production jugée excessive d'hormones androgènes (en particulier la testostérone), censée procurer un « avantage » sur les autres concurrentes, d'après les fédérations internationales.

5. Les valeurs typiques généralement avancées considèrent que les femmes ont des taux de testostérone inférieurs à 3 nmol/L de sang et les hommes des taux supérieurs à 10 nmol/L de sang. Cependant, ces données ne prennent pas en compte les femmes ayant un syndrome des ovaires polykystiques, les femmes dites hyperandrogènes ou encore les hommes ayant de l'hypogonadisme, qui révèlent un continuum plutôt qu'une répartition discrète en deux catégories distinctes.

6. Anaïs BOHUON et Lucie PALLES, « Ne plus se laisser prendre à leurs Jeux. Transidentité et intersexualité versus la bicatégorisation sexuelle », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 158 (Dépolitiser les Jeux Olympiques : l'événement sportif comme espace de mobilisations, 2023, p. 61-75

Chez les hommes, ces avantages sont toujours célébrés ; chez les femmes, ils sont perçus comme des menaces pour l'équité dès lors que les corps de ces athlètes sont considérés comme trop peu féminins

permanente, et parfois à des traitements médicaux forcés. Mais cette logique occulte une réalité plus complexe : dans le sport, l'égalité génétique n'existe pas. Usain Bolt, Michael Phelps ou Simone Biles doivent aussi leurs performances à des dispositions physiques exceptionnelles. Pourtant, chez les hommes, ces avantages sont toujours célébrés ; chez les femmes, ils sont perçus comme des menaces pour l'équité dès lors que les corps de ces athlètes sont considérés comme trop peu féminins. De plus, les études biomédicales censées prouver l'avantage de ces athlètes trans et intersexes échouent, d'une part, à établir définitivement le rôle décisif de la testostérone dans la réalisation des performances et les écarts entre femmes et hommes⁷ ; d'autre part, à prouver que les avantages dont jouiraient ces athlètes seraient injustes, notion particulièrement subjective, et supérieurs à d'autres avantages considérés, eux, comme acceptables. La controverse scientifique bat son plein sur ces questions tant dans les recherches sur l'« hyperandrogénie » que dans les

travaux sur les performances des athlètes trans et l'effet des hormonothérapies.

Ajoutons que ces athlètes trans ou intersexes, si elles peuvent réaliser des performances dignes de l'élite sportive des femmes, ne dominent pas le sport des femmes, n'ont pas envahi les compétitions comme certaines critiques l'affirment, et ne réalisent pas des performances au-delà des meilleures femmes cis dyadiques⁸. De fait, elles ne détiennent aucun record du monde chez les femmes. Femmes trans et intersexes sont donc exclues moins en raison de preuves scientifiques que de préjugés relatifs à leur corps et de raisonnements pseudo-scientifique sexistes, transphobes, intersexophobes et racistes (les femmes dites hyperandrogènes visées par les exclusions viennent quasi exclusivement des pays du Sud, africains et asiatiques).

En creux, le contrôle et l'exclusion des athlètes trans et intersexes révèle une conception du sport des femmes paternaliste et misogyne. Les femmes sont pensées comme un groupe « à protéger », selon une perception des corps féminins irrémédiablement vulnérables et impropres à la performance sportive. Cette conception des femmes sportives

trouve ses racines dans les débuts du sport moderne : dès la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle, les femmes sont tenues éloignées, notamment par le discours médical, des sports compétitifs et de certaines activités jugées dangereuses pour leur santé et leurs capacités procréatives. Les compétitions femmes, qui se développent finalement grâce à l'impulsion de figures féministes comme Alice Milliat, sont alors construites dans des versions allégées qui perdurent encore aujourd'hui : distances raccourcies,

7. Rebecca M. JORDAN-YOUNG et Katrina KARKAZIS, *Testosterone: An Unauthorized Biography*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 2019.

8. Cis est l'antonyme de trans et dyadique est l'antonyme d'intersexe.



© Erik van Leeuwen

poids réduits, certaines disciplines interdites aux femmes.

L'autodétermination, une alternative ?

Face au système sportif international, certains sports inventent d'autres modèles de compétition plus inclusifs. Le roller derby, sport collectif de contact à patins, né dans les années 1990 dans les milieux féministes, maintient une distinction hommes/femmes dans ses compétitions mais adopte une définition souple du genre. Chaque personne peut choisir la catégorie dans laquelle concourir selon le principe d'autodétermination et s'inscrire dans la catégorie qui correspond à son identité de genre ou dans laquelle elle se sent la plus à l'aise. Ce sport est ainsi particulièrement ouvert à la participation des personnes trans ou intersexes, sans aucune exigence biomédicale de participation, ni mécanisme de contrôle qui en ferait des athlètes à part. Lors des championnats du monde femmes, jouent ainsi ensemble des femmes cis dyadiques, des femmes trans, des femmes intersexes, des personnes non-binaires, et des hommes trans, sans que cela ne crée de difficultés particulières. Cet exemple montre que, sans remettre complètement en cause l'existence historique des catégories de sexe en sport, il est tout à fait possible de penser l'appartenance de sexe d'une manière beaucoup plus ouverte et respectueuse des minorités sans renoncer à l'esprit de compétition.

Vers un sport plus juste ?

Les politiques actuelles dans le sport olympique montrent une tendance inquiétante : certaines fédérations imposent de nouveau des tests chromosomiques obligatoires. Ces pratiques posent de graves questions de droits humains et impactent toutes les sportives, trans, intersexes mais aussi cis et dyadiques. En effet, l'équipe française de boxe femmes n'a, par exemple, pas obtenu à temps les résultats des tests de ses athlètes pour pouvoir se rendre aux championnats du monde de septembre 2025. Plutôt que de contrôler et exclure, il est pourtant possible de construire un sport inclusif en tenant compte de la diversité des corps. Cela suppose de sortir de l'obsession du « sexe sportif » indéfinissable pour reconnaître que la performance n'est jamais réductible à une donnée biologique : elle est le fruit d'un ensemble de facteurs économiques, environnementaux, sociaux, politiques, historiques, psychologiques, etc.

L'inclusion des athlètes trans et intersexes ne menace pas le sport des femmes. Au contraire, elle oblige à interroger nos représentations, nos catégories et nos peurs. Elle rappelle surtout que le sport, au-delà de la performance, est aussi une question de justice et de dignité. Penser un sport inclusif, c'est finalement refuser de voir certaines femmes stigmatisées au nom d'une conception sexiste du sport des femmes. ○

Cette frontière hommes/femmes est loin d'être neutre : elle n'a cessé de se déplacer au gré des progrès de la science et des craintes liées à « l'équité » ou à la « sécurité »

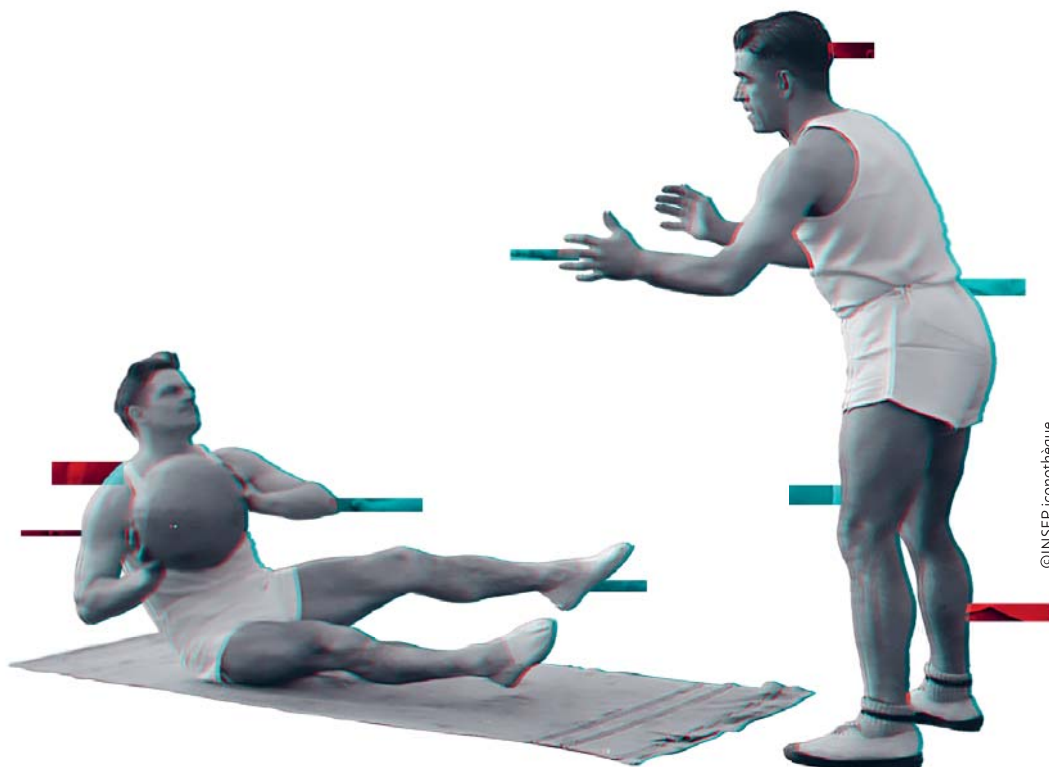
« Coach, oui coach ! »

Entretien avec Alexandre Jaafari

Mené par Gaëlle Henrard, le 16 mai 2025



Alexandre Jaafari est coach sportif et entraîneur de handball depuis une vingtaine d'années au club Martigua dans le 19^e arrondissement de Paris. Diplômé d'un master en STAPS (Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives), il s'est aussi progressivement politisé et a modifié son rapport au sport et au coaching, au départ notamment d'un questionnaire sur l'absence de joueurs homosexuels dans son club. Il se définit, non sans humour, comme « coach de gauche » et partage ses réflexions sur la politisation du sport sur son blog et ses comptes Twitter et Instagram.



©INSEP iconotheque



©INSEP iconothèque

Qu'est-ce que le sport pour vous ? Et quel rapport établissez-vous entre sport et politique ?

La première chose, il me semble, c'est que le sport est une obligation pour l'être humain : si on ne se bouge pas, on meurt. On le voit avec toutes les pathologies liées à la sédentarité (diabète, maladies cardiaques, souffrances lombaires et cervicales, etc.). Il faut d'abord faire une distinction entre le sport, l'éducation physique et sportive et l'activité physique. Le sport, c'est tout ce qui est compétitif et qui se rapproche du haut niveau. L'éducation physique et sportive rassemble ce qui concerne plutôt les enfants et l'école et dont les règles émanent de l'État. Et l'activité physique concerne davantage le fait de bouger seul-e. Or le sport dans sa version capitaliste tient sous sa coupe l'activité physique. C'est donc un domaine politique fondamental mais, je pense, sous-exploité par les responsables politiques. La question est précisément d'en faire un enjeu politique.

Ce qu'on voit plus précisément, c'est que la droite occupe passivement le sport. Quand on regarde les dirigeants des fédérations sportives, c'est plutôt des gens dépolitisés... donc souvent de droite, dans une posture dirigeante. Or avec la montée de l'extrême droite en France, l'opinion de ces dirigeants se

droitise davantage. Cela se manifeste par exemple par la transphobie qui passe dans des lois sur le sport (interdiction des athlètes trans dans les compétitions féminines), et par l'interdiction du port du voile pour les femmes dans les compétitions sportives. L'extrême droite pousse la droite à une offensive inédite. À l'opposé, la gauche y vient aussi mais à la marge. Le chercheur Igor Martinache a d'ailleurs montré comment au sein du Parti communiste, l'envie de certains membres de créer une commission sport n'a pas été facilitée. De manière générale, le sport était pour les communistes l'extension opportuniste de la lutte des classes, mais pas un objet politique en soi. Trop souvent encore, les représentants politiques de gauche arrivent au sport de l'extérieur, au fil d'opportunités liées à l'actualité sportive, comme le match de foot France-Israël ou cette question du port du voile dans les compétitions sportives, mais ils ne partent pas du sport pour réfléchir la politique. Et le sport reste donc un domaine sous-investi. On gagnerait à ce que davantage de penseurs de gauche s'investissent dans le sport de l'intérieur pour développer leur pensée. Par exemple, sur le dépassement de soi, la philosophe du sport Isabelle Queval a proposé l'idée d'accomplissement de soi pour questionner nos limites, notamment corporelles. Mais elle fait partie de ces penseur-ses du corps que les partis de gauche n'ont jamais incluses dans leur réflexion. Si on fait le parallèle avec la sociologie de la police, on voit que depuis une dizaine d'années, elle a davantage été prise en considération. Ce n'est pas encore le cas pour la sociologie du sport, ce qui est dommage, alors que la France compte pas mal de chercheur-ses dans ce domaine.

Je pense que le mélange social dans les pratiques sportives est un mythe



Rentrons dans le sport, justement. Est-il juste de dire qu'au sein de la pratique sportive se construit une dynamique politique du fait qu'on s'y organise souvent en équipe, qu'on se rencontre avec une certaine diversité ?

Pour ma part, je pense que le mélange social dans les pratiques sportives est un mythe. Cela relève sans doute surtout de l'intuition, mais je le vois dans mon club de handball : qui fait du sport, du handball en l'occurrence, dans le 19^e à Paris ? C'est plutôt une classe sociale blanche, hétérosexuelle, bac+5, et avec un revenu bien supérieur à la moyenne française. Je ne vois pas, pour ma part, de mélange social.

Mais n'y a-t-il quand même pas des choses qu'on peut relever dans la pratique du sport et qui seraient encourageantes par rapport aux valeurs que la gauche veut défendre ?

Il y a bien sûr des choses positives dans le sport. Par exemple, je pense que la compétition est quelque chose à observer et à conserver à gauche. Mais il me semble que le principal obstacle aux valeurs de gauche dans le sport, c'est le sport de haut niveau. Le sport-spectacle. Or les choix des enfants, notamment en faveur de certains sports, sont clairement liés aux compétitions retransmises dans les médias, même si l'enfant a le choix entre plusieurs sports dans son quartier ou son aire géographique proche. Cela reflète un rapport très vertical, très descendant où on agit avec mimétisme.

Mais comme le sport de haut niveau est élitiste, sexiste, raciste, homophobe, il est très difficile de lutter face à cette machine médiatique pour proposer d'autres discours, d'autres comportements. Dans notre club de Martigua, on essaie de changer cela. Quand j'y suis arrivé, c'était un peu le stéréotype du sexisme et de l'homophobie dans le vestiaire masculin. Aujourd'hui, ça a changé, on a fait un gros travail sur ces questions et, il faut le dire, les idées progressistes ont tout de même avancé dans la société. Les jeunes de 20 ans qui viennent aujourd'hui s'entraîner ne profèrent jamais d'insultes homophobes et sont beaucoup moins sexistes que nous l'étions. La gauche a quand même gagné des choses je pense. Pour autant, ces avancées s'accompagnent

malheureusement d'un contre-feu réactionnaire parfois très virulent.

Une question politique qui me semble essentielle est celle des conditions matérielles. Proposer un modèle éducatif de qualité en tant que coach, cela a ses limites au vu des moyens alloués à ces activités. En effet, comment mettre en place des politiques progressistes quand les conditions matérielles sont aussi dures ? Mon activité de coach de handball est bénévole. Et il faut rappeler que les associations sportives en France reposent sur le bénévolat (coaching, trésorerie, secrétariat, administration, présidence, etc.) sans lequel des pans entiers de l'activité physique et sportive disparaîtraient. On ne se rend pas compte de ce travail gratuit, duquel en plus on exige des résultats comparables à ceux du salariat. À cet égard, il est intéressant de rappeler que cette situation est un héritage bourgeois : historiquement, les aristocrates faisaient du sport pour leur loisir, ce pour quoi ils avaient les moyens. Quand les prolétaires se sont mis au sport, toute rémunération leur était refusée, ce qui les mettait encore plus en difficulté. Le bénévolat dans le sport reste lié à des inégalités. Et dans ce contexte, on instrumentalise beaucoup l'idée qu'on fait ça « par passion ». Ce qui est en partie vrai, mais ne suffit pas pour autant.

Il faut former les coaches à des valeurs et à des contenus éducatifs, et militer pour l'arrêt du bénévolat dans ce cadre

Justement, sur l'aspect coaching, quel est le rôle et la responsabilité du coach, outre l'entraînement physique de l'athlète bien entendu ? Et comment avez-vous façonné votre pratique de coach ?

Malgré son caractère précaire, cette position de coach confère un pouvoir énorme : le manque de coaches et les conditions d'exercice de leur activité font qu'on tolère des écarts qu'on ne tolérerait pas ailleurs. Je précise que je parle bien ici du coach bénévole en association sportive. Si on n'a plus de coach, on peut faire une croix sur les activités sportives, notamment des jeunes. Ça permet à beaucoup de coaches de verser dans l'autoritarisme et le camp réactionnaire. D'autant qu'en général, le coach n'est que peu formé, et encore moins sur les questions éthiques.

Le rôle du coach est donc énorme, notamment auprès des plus jeunes qui évoluent à son contact plusieurs heures par semaine dans un contexte très particulier, hors école, hors famille. C'est une grosse source d'influence, positive et négative. Mais j'en reviens au modèle du sport de haut niveau. Un coach non formé, et débordé, qui fait ce qu'il peut, risque d'autant plus de se concentrer sur des aspects de performance et de gloriole, plutôt que sur des contenus d'apprentissage. Et c'est ça le drame du camp progressiste. Il faut former les coaches à des valeurs et à des contenus éducatifs, et militer pour l'arrêt du bénévolat dans ce cadre.

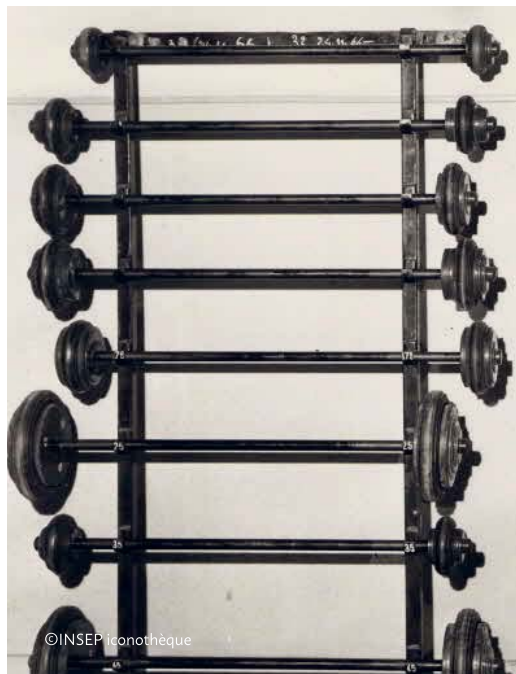
Les questions de mixité, notamment de genre, se sont beaucoup invitées dans le sport ces dernières années. Quel regard portez-vous sur ces questions ?

D'abord, je pense qu'une société progressiste et humaniste aura du sport mixte. C'est un fait. Mais pour ça, il faut tuer le haut niveau, le remodeler. Pour autant, même sans le haut niveau, il y a des réalités physiologiques qui, je pense, demeureront. De la même manière que la taille reste un élément de différenciation – et potentiellement de discrimination – sociale.

Mais il est clair que la mixité dans le sport permettrait d'abattre la transphobie, par exemple. Parce qu'actuellement, le corps réactionnaire ne s'intéresse au féminisme dans le sport que pour aller taper sur les athlètes femmes transgenres, mais pas du tout au sport en tant que tel. Ceci dit, on mesure d'autant plus la gravité du problème de la transphobie actuellement quand on voit son étendue aussi dans le camp de la gauche.

Vous évoquiez tout à l'heure le sport spectacle. J'entends bien les critiques légitimes à ce sujet, notamment pour le sport de haut niveau. Pourtant, nous sommes nombreux-ses à regarder des grandes compétitions, à y prendre du plaisir, à se rassembler dans ces moments. Regardez-vous vous aussi des compétitions ? Et là aussi, ne devrions-nous pas les réinvestir ?

D'abord, je ne pense pas que la gauche les abandonne, loin de là, ne fût-ce que



par populisme (même si je n'aime pas trop ce mot). Pour ma part, je ne regarde quasi aucune compétition sportive en direct, à part avec des amis de temps en temps et alors ça devient plus un moment social. Mais par contre, je me fais des sessions durant lesquelles je regarde des replays d'un sport que j'aime. Cette année par exemple, j'ai beaucoup regardé le kabaddi, un sport collectif phare en Inde. C'est un sport sans ballon, assez génial, dont j'intègre des aspects dans mes entraînements de handball. Pareil pour le basket ou le foot à une époque : je regardais beaucoup de contenu sans être trop pris dans l'immédiateté des retransmissions. C'est une autre manière de regarder.

Sur le stade, il y a bien sûr beaucoup de critiques : objet bétonné, de massification, ou d'abêtissement aux yeux des critiques les plus virulents comme Jean-Marie Brohm. Ces critiques sur le stade forcent à réfléchir : qu'est-ce que ça fait aux athlètes qu'on les déifie de la sorte, et qu'est-ce que ça nous fait à nous ?



Enfin, je crois qu'un autre problème du sport de haut niveau et de la massification de son spectacle, c'est qu'on s'habitue à la vitesse. Vous allez regarder le « mondial » ou les internationaux d'athlétisme, et ensuite vous allez assister à une compétition départementale de gens qui s'entraînent deux ou trois fois par semaine : vous allez probablement trouver ça nul parce que vous avez été biberonnés aux performances incroyables des grandes compétitions. Ce sera moins vite, moins loin, moins haut et vous serez incapable d'apprécier ce spectacle.

Qu'est-ce qui se passe émotionnellement quand on se retrouve en admiration devant des athlètes aux performances incroyables, et que pourrait-on en faire politiquement ?

Déjà, quelle est la pensée sur le vedettariat aujourd'hui ? À une époque, le parti communiste était méprisant

à l'égard du vedettariat, niait son existence et affirmait que le sport c'était juste la masse. Et de nouveau, qui à gauche aujourd'hui s'intéresse à cette question du vedettariat ? Or c'est un enjeu fondamental.

Mais pour revenir à la question de l'émotion, on dirait que quand on arrive dans le stade, on retire son cerveau et on le laisse à l'entrée, adoptant alors des comportements assez atroces. Si je fais un parallèle avec mon travail de coach, j'observe qu'il y a des séances d'entraînement avec des collectifs de plusieurs dizaines de personnes (dans le fitness par exemple), durant lesquelles on met les participant-es dans un état de stress, d'effort et de rythme élevé, avec un coach qui crie, qui sature l'esprit des personnes et l'espace sonore, avec une musique hyper rythmée, et ce jusqu'à l'épuisement. On plonge ainsi les personnes dans un état émotionnel, de pression et d'endurance extrême. Et puis, au terme de l'entraînement, tout le monde est rincé et on se dit : « waouw, c'était une bonne séance ». Mais on ne s'est pas du tout demandé ce qu'est le travail de réactivité, de souplesse, d'agilité, de puissance. On a submergé la personne pour lui faire vivre un moment émotionnel énorme, et elle ne retiendra que ça. Comme dans un stade. Et on aura oublié tout le reste en passant.

Après, si on veut travailler l'émotionnel à gauche, il me semble qu'il faut déjà comprendre ce que c'est. Si on n'est pas du tout éduqué ou préparé à cet afflux qui nous parvient, on se retrouve face à des dérives évidentes. De la même manière qu'il faut pouvoir intellectualiser sa pratique. Je pense que c'est pour ça qu'on a avantage à remettre les projecteurs sur le niveau local. De cette façon, beaucoup de gens s'apercevraient qu'ils peuvent recevoir cet afflux émotionnel gratuitement en allant au gymnase du coin.

Sur cette question de l'éducation, je vous donne l'exemple récent des JO de Paris.



J'habite à quelques centaines de mètres de zones qui étaient mobilisées pour les JO, notamment pour les spectateurs, avec écrans géants, sécurité, etc. C'est un quartier très populaire, où on deal du crack, où arrivent et campent des personnes migrantes, etc. On en parle à l'époque avec mes joueurs qui sont très euphoriques à l'idée de ces événements. Moi je leur fous la paix, je les laisse vivre leur joie. Sauf qu'en septembre, on se retrouve privés de gymnase pendant trois mois. Les travaux qui avaient été prévus en juillet-août n'avaient pas été faits et avaient été reportés en septembre. Aujourd'hui, les douches et sanitaires sont toujours en piteux état, alors que les JO ont coûté des milliards. Et on a vu la militarisation et la gentrification des quartiers dues aux JO... Avec ce petit exemple, on voit concrètement ce

que la machine des JO a pu produire en termes de mépris et de déconsidération vis-à-vis d'une pratique classique d'amateurs, tout en produisant un afflux émotionnel énorme. Je pense que l'éducation en ce sens est fondamentale, à nouveau pour comprendre à quel point le sport est un enjeu politique.

Retrouvez articles, entretiens et vidéos d'Alexandre Jaafari sur son site coachouicoach.com, ainsi que sur ses comptes Instagram et Twitter du même nom. ○

Actuellement le corps réactionnaire ne s'intéresse au féminisme dans le sport que pour aller taper sur les athlètes femmes transgenres

DANS LE CADRE DE L'EXPOSITION

Podium
le pouvoir du sport



CONFÉRENCE-GESTICULÉE

VALENTIN SANSONETTI

C'ÉTAIT BIEN LE SPORT MAIS EST-CE QU'ON PEUT ALLER JOUER ?

à La Cité Miroir

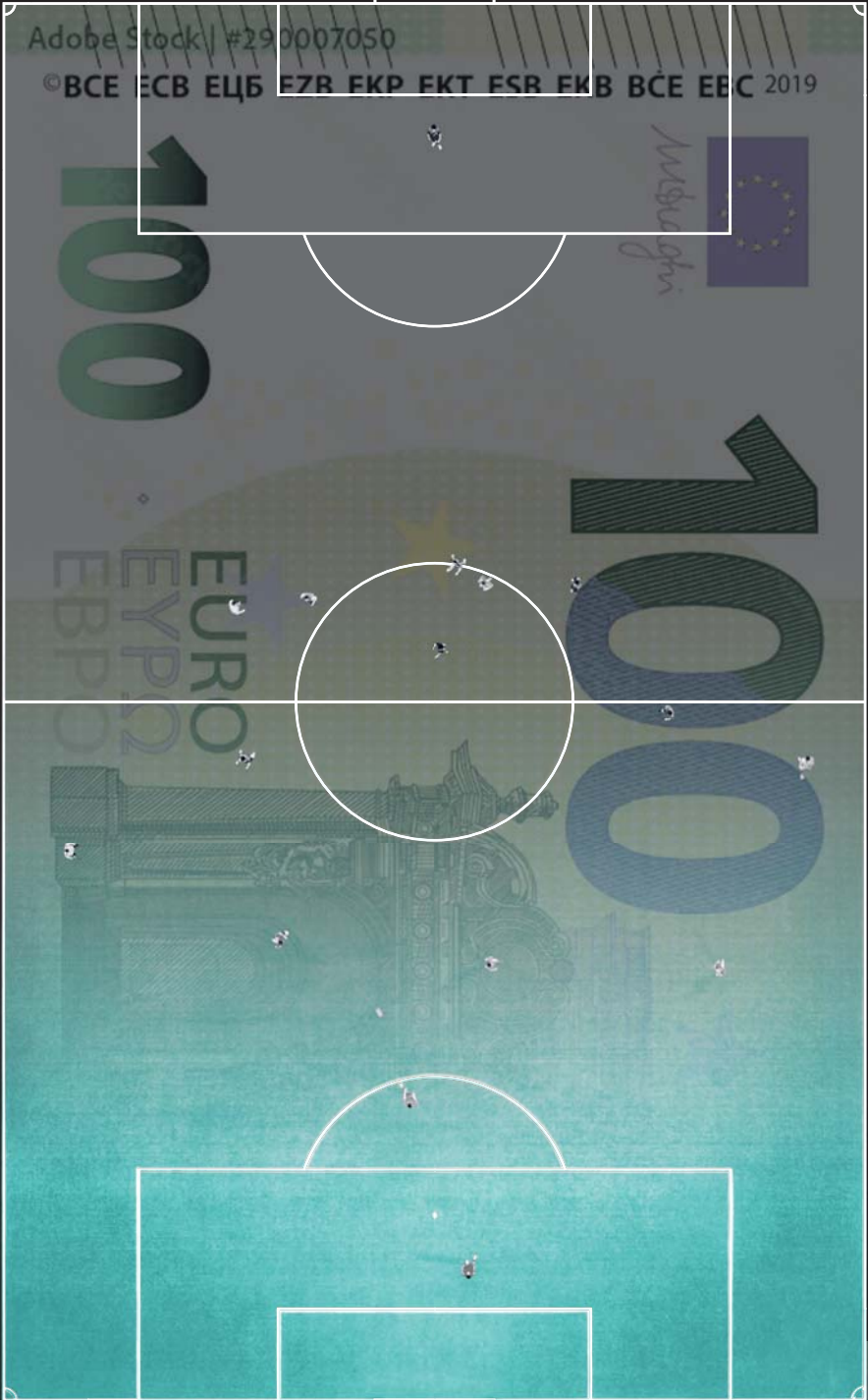
29
JAN. 2026

19H00
SALLE
FERRER

RESERVATION@CITEMIROIR.BE | 04 230 70 50

Territoires
de la
Mémoire

WWW.EXPO-PODIUM.BE



Au-delà du football-business capitaliste

Par Marco Martiniello

Le football reste un des sports les plus pratiqués et les plus suivis dans le monde. Le football professionnel est devenu une machine commerciale globale qui pousse à l'extrême la logique immorale du capitalisme débridé. L'origine des sommes gigantesques brassées dans cet énorme business interpelle, qu'il s'agisse des salaires des grandes stars, des montants des transferts de certains joueurs ou encore des droits de retransmission télévisée.

Par ailleurs, le football professionnel comporte une dimension géopolitique importante comme le montrent les débats relatifs à l'octroi de l'organisation de la coupe du monde à certains pays comme récemment au Qatar, aux États-Unis de Trump (avec le Mexique et le Canada) ou encore en Arabie saoudite. De plus, le football professionnel semble être de plus en plus en porte-à-faux vis-à-vis des exigences légitimes de durabilité écologique. Ainsi, construire des stades climatisés dans le désert est incontestablement une absurdité écologique désastreuse. Enfin, le football tant professionnel qu'amateur est souvent, à juste titre, mis en cause par les différentes formes de violence qui y sont associées. Qu'il s'agisse des violences à caractère raciste ou xénophobe exercées par des hooligans parfois proches de l'extrême droite comme récemment à Bruxelles à l'occasion de la finale de la coupe de Belgique 2025, ou de bagarres entre joueurs ou entre supporters, la violence est présente dans le football depuis toujours. Dans certains cas, elle prend une dimension belliqueuse. Les guerres en Yougoslavie ont commencé suite à des affrontements violents au stade Maksimir de Zagreb le 13 mai 1990 entre les supports croates du Dynamo Zagreb et les supporters serbes de l'Étoile rouge de Belgrade. Ces affrontements ne sont pas à l'origine de la guerre mais ils en ont marqué le début.

Dès lors, il est compréhensible de voir le football d'une part comme une activité fondamentalement violente, comme une parodie de la guerre qui peut encourager le tribalisme, le nationalisme, le racisme et d'autre part, porter à son paroxysme la logique capitaliste de la recherche du profit maximal au détriment de considérations morales, humanistes et écologiques. Mais il serait toutefois simpliste de le réduire à ces caractéristiques. Le monde du football peut en effet aussi monter un tout autre visage, beaucoup plus en phase avec des valeurs humanistes, antiracistes, antinationalistes, de justice sociale,

d'inclusion et en questionnant le football-business capitaliste qui a profondément transformé ce qui était à l'origine le sport des ouvriers. Le football peut alors être vu comme une activité qui rapproche les communautés et les peuples et qui peut les accompagner dans leur marche vers une société plus juste, sans racisme et avec plus de justice sociale, aux antipodes du football business capitaliste. C'est cette autre face du football qui est mise ici en avant en prenant quelques illustrations.

La critique du football-business capitaliste

De nombreux supporters n'apprécient pas l'évolution de leur sport qui, au fil du temps, se trouve en prise avec sa marchandisation extrême et avec la place grandissante qu'y occupe l'argent. Le sentiment que le football, autrefois populaire, ouvert et accessible, a été confisqué par les élites économiques est assez répandu parmi les amateurs historiques du ballon rond.

Certains se sont mobilisés contre, notamment, l'augmentation du prix des places, la perte de l'ancrage local et communautaire des clubs et des joueurs, les ballets incessants de joueurs que des managers plus ou moins honnêtes font circuler d'un pays à l'autre en se sucrant par des commissions insensées sur ces transactions, la substitution d'un projet sportif par des visées exclusivement financières de la part d'investisseurs totalement étrangers au monde du football, bref contre la marchandisation extrême qui aurait dénaturé complètement le football.

Les mobilisations de supporters peuvent être plus ou moins fortes. Dans certains cas, lassés par la politique de leur club dans le football-business, des supporters ont pris leurs distances par rapport à ce dernier, allant même jusqu'à créer leur propre club dans les divisions inférieures du football amateur pour ressusciter les valeurs du

football populaire d'antan. C'est le cas notamment de la création du FC United of



Manchester et du CS Lebowski à Florence.

Lorsque le riche investisseur américain, Malcolm Glazer, a acquis le club de Manchester United, un groupe de supporters courroucés par ce rachat et ce qu'il signifiait ont décidé en 2025 de créer leur propre club détenu à 100% par les supporters. Le club joue en septième division anglaise et occupe un stade de 4 400 places. Il repose sur sept principes fondamentaux :

- Les dirigeants sont élus démocratiquement par les supporters.
- Les décisions seront prises en respectant le principe : un membre, un vote.
- Le club développera une relation forte avec la communauté locale, sans aucune discrimination.
- Le club veille à pratiquer des prix d'entrée abordables.
- Le club encourage une participation des jeunes et des gens du cru, sur le terrain et dans les tribunes.
- Les dirigeants veillent à ne pas verser dans la commercialisation à outrance.
- Le club restera toujours une association à but non lucratif.¹

En Italie, en 2004, un groupe d'amis dont certains faisaient partie de

la Curva Fiesole des ultras de l'AC Fiorentina décident de suivre les exploits d'une équipe de troisième division florentine, l'A.C. Lebowski, qui avait la particularité de perdre tous ses matchs. Ils commencent à organiser des animations avec des drapeaux, des banderoles et des chants. En 2010, ces ultras fondent un nouveau club, l'USD Centro Storico Lebowski. Le CS Lebowski devient le premier club italien dont la propriété est collective, horizontale et non évolutive. Cette vision a des motivations éthiques et politiques, mais elle découle également de la constatation que la crise de nombreux clubs sportifs trouve son origine dans un modèle d'organisation capitaliste très risqué. Si un club sportif est dirigé par un président fortuné ou par une entreprise, il dépend totalement de sa fortune ou de sa malchance, de ses caprices, de son intérêt. Un club sportif est pourtant un atout fondamental pour un territoire. C'est un lieu d'éducation, de rassemblement, de divertissement, de santé. Il doit être accessible à tous et à toutes à tout moment. Et ne pas dépendre de la volonté d'un propriétaire.

En septembre 2018, le CS Lebowski devient une coopérative sportive, une forme d'organisation qui permet de renforcer le principe de propriété collective et les liens communautaires².

Un football antiraciste et antifasciste

D'autres supporters et clubs s'inscrivent dans la lutte contre les discriminations le racisme et le fascisme. C'est le cas notamment des ultras regroupés dans le réseau international Alerta, fondé à l'initiative des ultras du FC Sankt-Pauli en Allemagne, en 2007. Les Ultra Inferno 96 du Standard de Liège faisaient partie de ce réseau qui a organisé de nombreux événements footballistiques pour promouvoir l'antiracisme et l'antifascisme dans différents pays. En dehors de ce réseau, d'autres clubs présentent

1. Dossier : « Le FC United of Manchester, berceau du football populaire », 23/08/18, www.demivolee.com.

2. Site web du club CS. Lebowski, cslebowski.it.

l'antifascisme comme un de leurs éléments constitutifs. C'est notamment le cas de l'Union Saint-Gilloise, l'actuel champion de Belgique en titre.

Certains clubs se sont engagés plus spécifiquement dans l'accueil des personnes migrantes et en demande d'asile. C'est le cas en Allemagne du FC Lampedusa de Hambourg qui fait partie aujourd'hui du FC Sankt-Pauli, et qui était à l'origine composé de joueurs arrivés en Europe via Lampedusa en Sicile. En Italie, le club Afro-Napoli United a été fondé en 2009 pour permettre aux personnes migrantes sans documents de jouer au football tout en prônant les échanges entre la population locale et ces nouveaux résidents. Chez nous, le FC Krainem, comme d'autres clubs, développe depuis 2015 un projet intitulé *We welcome young refugees*, en collaboration avec des centres ouverts pour demandeurs d'asile. Le projet vise à intégrer des jeunes en demande d'asile dans le tissu social bruxellois, en leur permettant de s'entraîner dans le club, et aussi en y suivant des cours de français donnés par des bénévoles.

Par ailleurs, de nombreux supporters s'engagent dans la lutte contre la pauvreté qui touchent de plus en plus certaines villes européennes. Ils organisent notamment des récoltes de vivres, de jouets ou de vêtements, pour les personnes démunies, quelle que soit leur origine. Ainsi, au stade de Sclessin, les récoltes annuelles de vivres rencontrent chaque fois un énorme succès. Elles sont organisées par le Fan Coaching, et les groupes d'animation (PHK, Ultra Inferno 96).

Conclusions

Même si c'est le football-business capitaliste qui occupe le devant de la scène médiatique, même s'il a largement réduit l'importance du football populaire à l'antenne, des espaces de résilience et de résistance existent face à ce rouleau compresseur. Le football reste encore un espace de rencontre, d'échange, de convivialité, de solidarité, de reconstruction d'une citoyenneté partagée. Pour combien de temps encore ? Le futur nous le dira. ○



DANS LE CADRE DE L'EXPOSITION

Podium
le pouvoir du sport



SPECTACLE

CRUDA

à La Cité Miroir

08
MAR. 2026

16H00
SALLE
FERRER

RESERVATION@CITEMIROIR.BE | 04 230 70 50

Territoires
de la
Mémoire

WWW.EXPO-PODIUM.BE

La « Bataille des sexes » Un match de tennis pour l'émancipation des femmes

Par Antoine Thirion

Le 20 septembre 1973, Bobby Riggs et Billie Jean King s'affrontent sur le court de tennis de l'Astrodome de Houston. Mais derrière le divertissement de façade se cache un affrontement pour l'histoire. C'est la « Bataille des sexes », opposition entre l'ancien et le nouveau monde.



En 1973, Bobby Riggs n'est plus qu'un vieil aigri dont les glorieuses années 1940 apparaissent comme un lointain souvenir. Billie Jean King, elle, est au sommet de sa gloire et vient de remporter son 10^e titre du Grand Chelem. Le premier veut prouver la supériorité masculine, la seconde faire avancer la cause féministe.

Ce match, c'est l'incarnation la plus frappante de la misogynie, la croyance qu'un homme retraité peut battre la numéro 1 mondiale de son sport. C'est l'affrontement de deux visions du sport, de deux visions de la société. Un duel qui n'a aucune raison d'exister, si ce n'est celle de l'émancipation. Mais surtout un match qui va marquer l'histoire.

Une ancienne gloire misogyne, une championne féministe

Après plusieurs titres majeurs en amateur (Coupe Davis, Wimbledon, US Open), Bobby Riggs passe professionnel au début des années 1940. Et si la Deuxième Guerre mondiale freine son ascension, il est tout de même élu meilleur joueur mondial à quatre reprises entre 1941

et 1947. En perte de vitesse, il prend sa retraite en 1951 et embrasse une carrière de promoteur de matchs de tennis.

Si Obélix est tombé dans la potion magique lorsqu'il était petit, Billie Jean King est tombée dans le chaudron du sport. À 9 ans, elle assiste à son premier match de baseball mais ce qui la frappe le plus, c'est qu'il n'y a que des garçons sur le terrain. À 11 ans, elle s'achète sa première raquette de tennis grâce aux économies durement gagnées en faisant le ménage. Personne ne pourra l'empêcher de pratiquer son sport. Un seul cours suffit à son premier entraîneur pour en être sûr : elle a quelque chose, cette petite. Les 39 victoires en Grand Chelem de la carrière de King lui donneront raison.

Le sport à la croisée des chemins

Au début des années 1970, le mouvement d'émancipation des femmes a déjà commencé à produire ses premiers résultats aux États-Unis. L'*Equal Rights Amendment* a été adopté (mais non ratifié) et le procès Joe vs Wade a permis d'obtenir

la protection du droit des femmes à avorter (sans constitutionnaliser ce droit pour autant). Billie Jean King fait elle-même partie du mouvement : elle devient la première joueuse de tennis à gagner 100 000 \$ annuellement et la première femme élue « Athlète de l'année » par la revue *Sports Illustrated* en 1972.

« Je suis le roi des porcs chauvins mâles »
(Riggs s'auto-diagnostiquant)

C'est dans ce contexte que Bobby Riggs est invité à la télévision au printemps 1973. Cela fait quelques années déjà qu'il est devenu un habitué des diatribes provocatrices et misogynes. Après avoir parlé de sa vie de retraité, il est interrogé sur l'évolution du tennis moderne et, plus spécifiquement, sur sa féminisation. La réponse fuse : « Je vais vous dire mon cher, pour moi, la place des femmes est à deux endroits : la cuisine et la chambre à coucher. »

Et il ne s'arrête pas là, il déclare vouloir prouver, une bonne fois pour toutes, la supériorité masculine. Son idée : affronter, à 55 ans et sans aucune condition physique, la numéro 1 mondiale Billie Jean King, alors au top de sa carrière et très connue pour ses engagements féministes, réclamant notamment l'égalité salariale des primes. C'est l'alter ego parfait pour Riggs.

Mais Billie Jean King est prudente, elle ne veut pas rentrer dans le jeu de celui qui l'insulte depuis de nombreuses années. Elle refuse la provocation et décline, elle ne veut pas s'abaisser à de telles idioties. Mais Riggs est incroyable, il se sent chargé d'une mission. Il attaque King dans la presse, la traitant de poule mouillée et change de cible : il veut affronter Margaret Court, la rivale de King.

Le massacre de la fête des mères

À 30 ans, Court a déjà décroché 22 de ses 24 Grands Chelems, elle est au pic de sa carrière et accepte de relever le défi. Le

match aura lieu le 13 mai 1973 à Ramona, en Californie, la veille de la fête des mères. Dans les semaines précédant la rencontre, Riggs multiplie les interviews. Il fait le clown, insulte son adversaire et tout le tennis féminin. Il donne l'impression de prendre le match par-dessus la jambe, annonce qu'il ne se jouera qu'en deux sets gagnants car les femmes ne peuvent pas tenir plus. Mais derrière cette façade de nonchalance et de confiance en soi, le retraité s'entraîne comme une brute, en secret¹. Il veut faire croire qu'il arrive



les mains dans les poches, alors qu'il ne s'est jamais préparé aussi intensément.

« Si elle ne peut pas battre un vieil homme fatigué, elle ne mérite même pas la moitié de ce qu'elle gagne² »
(Riggs sur l'égalité des primes)

Le jour J, 5 000 spectateurs se sont donné rendez-vous dans les travées noyées de soleil. Riggs fait du Riggs, il descend sur le court depuis les tribunes en portant des fleurs qu'il offre ironiquement à Court. Mais comme toujours avec le vétéran, tout

1. « Billie Jean King vs Bobby Riggs : La Bataille des Sexes », émission L'Heure H., La Première-RTBF, 09/03/2023.

2. Alexandre SOKOLOWSKI, « 20 septembre 1973 : le jour où Billie Jean King a surclassé Bobby Riggs dans la "Bataille des Sexes" », sur *Tennis Majors* (en ligne), 20/09/2024.

n'est que façade. La fausse galanterie laisse place à une tactique mûrement travaillée : il sait qu'il ne pourra pas tenir sur la distance, il va donc épuiser son adversaire. Oubliez le beau jeu, Riggs abuse des lobs et amortis pour faire courir sur tout le court une Australienne surprise par cet anti-jeu notable. Elle ne parviendra jamais à se ressaisir et s'incline lourdement 6-2 6-1. Riggs exulte, offrant même volontairement certains points à son adversaire en fin de match. Il l'a humiliée comme il l'espérait, et il va s'en vanter.



Dans les jours qui suivent la rencontre, l'événement est renommé « le massacre de la fête des mères ». L'Amérique ne parle que de cela³. Riggs est présent sur tous les plateaux télé et fait même la couverture du *Time Magazine*. Il s'auto-proclame « champion du tennis féminin », considérant que la meilleure femme du circuit n'est pas capable de battre « un gars avec un pied dans la tombe⁴ ». De son côté, Billie Jean King bouillonne. D'autant plus que Riggs ne la lâche pas : « King est une star du tennis. Enfin, du tennis féminin. Elle ne vaut rien devant moi. » La numéro

1 mondiale sort du bois : elle propose une revanche (et en trois sets gagnants) au retraité, qui tombe dans le piège.

La bataille des sexes

Si King a feinté se désintéresser de la rencontre, elle n'a rien loupé du premier affrontement. Elle sait qu'elle doit arriver préparée, que Riggs est une crapule, qu'il l'attend au tournant. Alors elle redouble d'efforts, elle allonge ses entraînements, elle travaille de nouveaux aspects de son jeu. En juillet, elle remporte Wimbledon. Elle le sait, plus rien ne peut l'arrêter. Le match que les médias ont déjà surnommé « la Bataille des sexes » va être mémorable. En face, gonflé de son succès contre Court, Riggs fanfaronne encore, sans doute trop.

« King est une star du tennis. Enfin, du tennis féminin. »

(Riggs après sa victoire contre Court)

Le 20 septembre 1973, plus de 30 000 spectateurs prennent place dans les travées de l'Astrodome de Houston. Mais surtout, ils sont plus de 50 millions à suivre le match devant leur télévision. C'est aujourd'hui qu'il faut écrire l'histoire. Et si les gens veulent du show, on va leur en donner. Bobby Riggs, plus provocateur que jamais, entre dans le stade entouré de jeunes femmes, vêtu d'un survêtement flanqué d'un logo Sugar Daddy et brandit un porcelet, symbole de la misogynie. Billie Jean King aussi joue le jeu à fond : elle débarque sur un char couvert de plumes et tiré par quatre apollons, elle est Cléopâtre venue stopper l'envahisseur.

Après la surenchère, place au jeu. King sait qu'elle n'a pas le droit à l'erreur. Elle n'a jamais joué un match en trois sets gagnants, elle n'est pas sûre de pouvoir tenir le rythme. Elle doit donc attaquer, prendre de l'avance pour toucher son adversaire au moral. Si elle perd la première manche, elle n'a déjà presque plus aucune chance. Mais à la moitié du set, elle est menée 3-2. Plus concentrée que jamais, elle parvient à frapper plus

3. « Duels d'Histoire : Billie Jean King vs Bobby Riggs », ARTE, 2022.

4. Floyd CONNER, *Tennis's Most Wanted : The Top 10 Book of Baseline Blunders, Clay Court Wonders, and Lucky Lobs*, Washington, Potomac Books. 2002. 304 p. [en ligne].



vite, plus fort, plus proche des lignes et empoche finalement le premier set 6-4.

De l'autre côté du filet, l'inquiétude se lit sur le visage du retraité et on n'entend plus son « Let's go girl » à chaque point marqué par son adversaire. Il est décontenancé, King ne joue pas le jeu offensif qu'il attendait

d'elle pour pouvoir la faire courir. Elle joue du fond de court (« comme un homme ? »), et elle est plus en forme que lui qui doit s'employer sur chaque point. Dès l'entame du deuxième set, Riggs a rangé ses pitreries au placard, cela s'annonce plus compliqué que prévu. De plus en plus débordé lors des longs échanges, il opte pour les services-volées mais il n'a plus le physique pour ce jeu exigeant et s'épuise encore plus. Il pique du nez, de plus en plus, et finit par s'incliner en trois manches : 6-4 6-3 6-3.

Une victoire pour l'histoire

Largement battu, débordé par la vélocité de son adversaire, Riggs n'en perd pas la face pour autant. À peine la balle de match entérinée, il saute par-dessus le filet pour saluer King qui exulte face à la foule. Bon public, il lui glisse un « Je t'ai sous-estimée », et affiche un grand sourire lors de ses différentes déclarations. Mais en privé, c'est une autre histoire. Dévasté par la défaite selon ses propres dires, il s'enferme dans sa chambre d'hôtel⁵.

*« J'avais l'impression que si je perdais, ça nous ramènerait 50 ans en arrière »
(King plusieurs années plus tard)*

De son côté, King peut savourer : elle a remporté son pari, elle a démontré la légitimité du sport féminin et propulsé ses revendications égalitaires sur le devant de la scène. Très vite, ses détracteurs

dénoncent un match sans intérêt, faussé par la différence d'âge et même truqué suite à un arrangement entre Riggs et la mafia pour régler ses dettes. Mais la championne balaie ces critiques : « S'il m'avait battu, il aurait empoché un million de dollars. Il avait tout intérêt de gagner⁶. »

La victoire de King est un électrochoc : dès l'année suivante, les chaînes de télévision achètent les droits de diffusion des grands tournois féminins tandis que des millions de femmes s'inscrivent en club. Plus encore, la *Women's Tennis Association* (WTA), créée quelques mois plus tôt par King et huit autres joueuses, obtient, dès la fin de l'année, l'égalité salariale des primes à l'US Open, avant de s'imposer comme la Fédération officielle du tennis féminin professionnel.

Personnellement aussi, King va profiter de cette victoire pour multiplier ses engagements. Pour la lutte contre le sida aux côtés d'Elton John, contre les discriminations raciales en soutenant Althea Gibson (première personne noire à remporter un tournoi du Grand Chelem), contre l'Apartheid en Afrique du Sud. Elle devient également la première sportive à faire publiquement son coming-out en 1981. Ses engagements seront récompensés. En 2009, Barack Obama lui décerne la médaille présidentielle de la Liberté, plus haute récompense civile. En 2020, la Fed Cup (la Coupe Davis féminine) est rebaptisée en son nom. Et en 2022, elle reçoit la Légion d'honneur pour les 50 ans de sa victoire à Roland Garros.

Plus qu'un match, cet affrontement entre Bobby Riggs et Billie Jean King est un symbole. Celui de la lutte évidemment, mais aussi de l'espoir. Un espoir d'émancipation, de reconnaissance, d'égalité. Un exemple aussi, pour de nombreuses femmes qui ont profité de sa lumière pour sortir de l'ombre. La « Bataille des sexes », c'est l'histoire d'un match de tennis qui a changé la société. D'une simple performance sportive qui a bousculé l'ordre politique et sociétal de son époque. ○

5. Clément LESAFFRE, « Tennis : le jour où Billie Jean King remporta la "bataille des sexes" », Europe 1, 22/11/2017.

6. Idem.

DANS LE CADRE DE L'EXPOSITION

Podium
le pouvoir du sport



BIKE TALK

LE VÉLO, INSTRUMENT AUX MULTIPLES PARTITIONS

à La Cité Miroir

28
MAR. 2026

18H00
SALLE
FERRER

RESERVATION@CITEMIROIR.BE | 04 230 70 50

Territoires
de la
Mémoire

WWW.EXPO-PODIUM.BE



Beryl Burton, vers 1966, Brian Townsley

Le vélo comme vecteur d'émancipation féminine... et pourtant ?!

« Les mignonnes du bitume »¹

1. Cette citation provocatrice est extraite d'une vidéo d'archive INA qui démontre la manière dont le vélo féminin a été présenté à la télévision pendant plusieurs années. Voir « Cyclisme féminin, du sexisme en boucle », archive INA publiée le 12 juillet 2021.

Par Juliette Renard



- Apprendre quelque chose de nouveau
- Apprendre ma place
- Prendre ma santé physique
- Apprendre quelque chose de nouveau
- Vivre et partager des moments
- Passer du temps seule
- Me sentir capable
- Pour ma santé mentale
- Me sentir puissante
- Découvrir des paysages-Partir en aventures
- Me surpasser
- M'affirmer et me sentir libre
- Me donner des objectifs et trouver du sens
- Pour me sentir vivante.

**Je roule à vélo
pour :**



Lisette Marton, 1896, Gallica Digital Library

Cela fait six ans que le vélo fait partie intégrante de mon quotidien : en tant que moyen de déplacement principal de mon domicile à mon lieu de travail, en tant que pratique sportive ou encore en tant que véhicule d'aventures. Pourtant, ce n'était pas gagné : asthmatique et un peu douillette, les sorties à vélo qui ont ponctué mon enfance et mon adolescence évoquent plutôt des souvenirs douloureux... sauf lorsqu'à 17 ans, il devient mon unique moyen de transport pour aller rendre visite à mon amoureux de l'époque. Je n'ai donc pas grandi en pratiquant ce sport. Toutefois, à l'issue de mes études supérieures, un coup de mou et une forme d'ennui profond me poussent à me tourner vers ce joyeux objet. Accoutrée de vêtements aux couleurs flashy 80's empruntés à mon papa et d'un vélo de route trop grand (aussi emprunté à mon papa), je commence à prendre goût au sport lors de petites sorties en solitaire sur les routes calmes de mes Ardennes natales. Progressivement, ce passe-temps prend de plus en plus de place dans ma vie et ma pratique se diversifie aussi avec le VTT. Je deviens rapidement accro au sentiment de liberté et à l'ivresse des sensations que procure le vélo sous toutes ses formes. Je vais donc profiter de cet espace pour, à partir de ma pratique personnelle, partager quelques réflexions à ce sujet.



L'avènement du vélo : perspectives historiques d'un moyen de transport révolutionnaire

Remontons le temps jusqu'à la fin du XIX^e siècle, moment où la bicyclette est inventée et gagne en popularité. Engin de loisir et significatif de modernité, peu se doute alors du rôle que va jouer cet objet dans l'émancipation des femmes, avant même qu'elles n'obtiennent le droit de vote. Jusqu'alors restreintes à l'espace domestique dans des rôles sociaux normés et bien définis, les femmes sont contraintes à dépendre des hommes pour se déplacer. Le développement du vélo marque alors un véritable tournant dans l'émancipation des femmes en Occident. À vélo, elles sont désormais capables de se déplacer plus loin, de manière moins coûteuse et surtout, sans dépendre d'un frère, d'un mari ou d'un père. Ce faisant, les femmes (principalement blanches et bourgeoises) s'octroient alors des instants de loisirs, loin des contraintes et des attendus sociaux². Pour sortir, les femmes cyclistes bravent toutefois les préjugés sociaux (la pratique du vélo étant associée à une « masturbation sportive » qui les conduiraient à désertir le lit conjugal³) et les « conseils » médicaux de l'époque où des médecins affirment avec aplomb que « le vélo affecte les muscles pelviens, accroît les douleurs de l'accouchement, dérègle les menstruations et pourrait même rendre stérile⁴ ». Les femmes à vélo sont régulièrement moquées et considérées comme « laides » par les quotidiens de l'époque⁵.

En Belgique, aux États-Unis, ou dans l'Angleterre victorienne, des écrits et archives témoignent de l'importance qu'a pris cet objet, non seulement pour la mobilité des femmes mais également dans l'évolution de leurs tenues⁶. Effectivement, les tenues conventionnelles de l'époque (de très longues et lourdes jupes, des corsages contraignants et des chapeaux

2. « Pedaling the Path to Freedom. American women on Bicycles », National Women's History Museum, publié le 27 juin 2017.

3. Edwige PROMPT, « Deux siècles face aux préjugés. La difficile ascension du cyclisme féminin », *Panard*, n°4, p.110.

4. Edwige PROMPT, *Ibidem*.

5. Edwige PROMPT, *Ibidem*. Des propos similaires sur la laideur des femmes à vélo sont encore tenus publiquement par des cyclistes masculins lors des premiers Tours de France féminins dans les années 1950 et 1980 avec l'intervention du cycliste masculin Marc Madiot : « il y a des sports masculins, il y a des sports féminins. Voir une femme sur un vélo, c'est moche ». Voir « Cyclisme féminin, du sexisme en boucle », *op.cit.*

6. Pour une analyse plus détaillée, voir Wiebe E. BIJKER, *Of Bicycles, bakelites and bulbs. Toward a theory of sociotechnical change*, Cambridge : The MIT Press, 1997.



Yvonne Reynders, 1967, Ron Kroon / Anelo

extravagants) sont tout sauf adaptées au mouvement et encore moins à la pratique du vélo. Faisant fi des conventions sociales, certaines femmes commencent à adopter d'autres tenues : apparaît alors le *Bloomer*, un pantalon bouffant qui est bien plus pratique pour pédaler. Raillé et moqué, ce dernier finit toutefois par s'imposer et être toléré tant que la femme se promène un vélo à la main...⁷

Libérées des contraintes vestimentaires et armées de leur vélo, ces femmes cyclistes prennent progressivement leur place dans l'espace public et rompent avec les rôles genrés et les attitudes qui leur sont assignées : celles de personnes fragiles, soumises et restreintes au domicile. Ce faisant, elles participent

plus amplement à la vie sociale, politique, culturelle ou professionnelle. Susan B. Anthony, militante américaine pour le droit de vote, a d'ailleurs affirmé en 1896 : « Laissez-moi vous dire ce que je pense du cyclisme. Je pense qu'il a fait plus pour l'émancipation des femmes que n'importe quelle autre chose au monde. Je persiste et je me réjouis chaque fois que je vois une femme à vélo. Cela procure un sentiment de liberté et d'autonomie à une femme⁸. »

Deux siècles plus tard, quelle représentativité pour les cyclistes sportives ?

Au fil des années, le vélo s'est popularisé auprès des femmes : que ce soit comme moyen de déplacement par nécessité économique ou conviction politique. Cependant, la pratique du vélo en tant que sport reste quant à elle majoritairement masculine. Cette tendance au sein du sport amateur se retrouve aussi au niveau du sport élite et professionnel, où selon la discipline du vélo pratiquée, les femmes sont plus ou moins bien loties. Effectivement, s'il existe une grande variété de disciplines dans le cyclisme, en Belgique, la discipline la plus reconnue et suivie du grand public est sans doute le cyclisme sur route avec des courses comme Liège-Bastogne-Liège, Paris-Roubaix ou encore le Tour de France. Or celui-ci est à la traîne, en comparaison du VTT, de la descente, ou de l'enduro où de nombreuses femmes courent au niveau international et bénéficient d'une plus grande reconnaissance.

De manière générale, la professionnalisation des athlètes féminines dans ces diverses disciplines est le fruit de revendications de certaines femmes qui ont marqué l'histoire du sport (comme Jeannie Longo en France qui a joué un rôle important dans l'attraction de l'attention médiatique sur le vélo féminin). Des préjugés

7. En France, une circulaire du ministère de l'Intérieur datant de 1892 officialise l'autorisation du port du pantalon dans le cadre de la pratique du vélo.

8. "Pedaling the Path...", *op.cit.*

Le développement du vélo marque alors un véritable tournant dans l'émancipation des femmes en Occident. À vélo, elles sont désormais capables de se déplacer plus loin, de manière moins coûteuse et surtout sans dépendre d'un frère, d'un mari ou d'un père

sexistes empêchèrent l'organisation de courses cyclistes féminines du même acabit que les courses masculines : par exemple, « jusqu'en 1958, l'Union Cycliste Internationale (UCI) refuse de sacrer une championne du monde. [Ceci est jugé comme] une mesure de "bon sens" dont le quotidien *L'Équipe* se félicite en mars 1957 : "Elles devront donc se contenter d'épreuves existantes et du cyclotourisme, ce qui correspond beaucoup plus à leurs possibilités musculaires et physiologiques"⁹ ». L'histoire du Tour de France féminin en témoigne : une première édition est créée en 1955. Ensuite, il faudra attendre 1984 pour qu'une nouvelle édition voit le jour. Les cyclistes sont toutefois raillées par leurs homologues masculins. En 1989, le Tour de France féminin est à nouveau abandonné pour des raisons économiques. Les athlètes féminines se trouvent donc obligées de courir sur des courses moins renommées, moins médiatisées et surtout, moins financées et encadrées que leurs collègues masculins, ce qui engendre frustration et une potentielle mise en danger. En 2013, plusieurs cyclistes renommées adressent une pétition au patron du Tour de France. Elles récoltent 100 000 signatures et revendiquent de l'aide pour « briser les obstacles qui empêchent injustement les femmes athlètes d'accéder aux mêmes opportunités que les hommes¹⁰ ». En 2020, sous la pression de la section féminine du syndicat de coureurs professionnels (CPA Women), l'UCI « impose aux meilleures équipes de fournir aux sportives un contrat de travail, assorti d'un salaire minimum réévalué annuellement et du droit au congé maternité¹¹ ». En 2022, le Tour de France Femmes avec Zwift (sponsor principal du TDFF)¹² voit le jour, sous la direction de Marion Rousse, une ancienne cycliste. Tout l'enjeu de cette

première édition est alors d'assurer une médiatisation suffisante du Tour pour qu'il soit viable économiquement. Si cela semble fonctionner, et le public de plus en plus nombreux chaque année, l'équilibre entre l'allongement de la durée de la course et sa viabilité reste un exercice.

Aujourd'hui encore, les athlètes féminines qui pratiquent l'une des disciplines du cyclisme sont soumises à un double standard. Cela s'est particulièrement remarqué récemment lors de la victoire du Tour de France Femmes 2025 remportée par la cycliste française Pauline Ferrand Prévot. Tenante du titre de championne olympique de cross-country (VTT) et athlète au palmarès plus qu'impressionnant, son apparence physique et sa perte de poids en préparation du Tour a généré une polémique. Si au fil des neuf étapes du TDFF, plusieurs participantes ont utilisé leurs réseaux et les entretiens de fin de courses pour alerter sur l'amaigrissement de certaines coureuses du peloton, ces critiques ont continué après la victoire historique de la française. S'il est évidemment crucial d'être attentif à la santé des athlètes de manière générale et ne pas donner de « mauvais exemples aux jeunes femmes », on ne peut que constater la manière dont le corps des femmes athlètes est à nouveau scruté par les médias et l'opinion publique alors que la discussion autour de leurs performances est reléguée au second plan.

A contrario, dans d'autres disciplines du vélo comme les courses d'ultra-endurance, les organisations mettent en place des mesures concrètes pour favoriser l'inclusion des personnes FLINTA¹³ et des personnes minorisées. Particulièrement, l'édition 2025 de la *Transcontinentale Race* (une course

9. Edwige PROMPT, *op. cit.*, p.113.

10. *Ibidem*, p.115.

11. *Ibidem*.

12. Notons ici l'importance du rôle d'un tel sponsor (Zwift est une plateforme de cyclisme virtuel) dans l'existence même et le développement du cyclisme féminin, de sa visibilité et de sa médiatisation, notamment sur les réseaux sociaux.

13. FLINTA est l'acronyme allemand qui désigne les personnes qui ne sont pas des hommes cisgenres : Frauen (femmes), Lesben (lesbiennes), Intergeschlechtliche (intersexe), Nichtbinäre (Non-binaire), Trans (Trans), Agender (a-genrées).



© Jeannie Longo, 2001. James F. Perry

d'ultra-endurance où les coureur-ses traversent le continent européen sur une distance de +/- 5000 km en autonomie et auto-suffisance complète) a mis l'accent sur cette dimension d'inclusion avec sa campagne #100TCRWomen dont l'objectif ambitieux était que 100 personnes s'identifiant comme FLINTA prennent le départ de la course pour cette onzième édition. Cet objectif ambitieux s'est matérialisé par l'organisation d'évènements en ligne pour aider concrètement les femmes à se préparer à la course. Les organisateur-rices pointant effectivement les barrières mentales, culturelles ou sociétales qui empêchent les femmes de s'inscrire à ce type de courses : l'anxiété de rouler seule sur une si longue distance, de rouler de nuit et de bivouaquer seule ou encore la peur d'avoir une panne mécanique et de ne pas pouvoir réparer son vélo seule. Au-delà de l'accompagnement à la préparation, un certain nombre de places était réservé pour les personnes FLINTA. Par ailleurs, des efforts de visibilité ont aussi été réalisés par l'organisation : tout au long de la course, l'accent a été mis sur le podium féminin, ce qui ne va pas toujours de soi, vu que la médiatisation se concentre souvent sur le trio de tête (qui est statistiquement plus fréquemment tenu par des hommes).

En ce qui concerne la visibilité du vélo au féminin et de l'émancipation qu'il permet, on peut aussi souligner que certaines athlètes utilisent leur notoriété et leur reconnaissance en tant que cycliste pour développer elles-mêmes ou participer à des programmes qui promeuvent le développement du vélo au féminin. On peut penser notamment à l'athlète d'ultra-endurance Lael Wilcox (avec son programme de mentorat GRIT - *Girls Riding Into Tomorrow* – lancé en 2017 en Alaska) ou à la VTTiste Kate Courtney (avec sa fondation *She Sends Racing*, un programme qui combine sa carrière élite avec des actions pour l'*empowerment* des filles et des femmes en vélo). Dans un registre similaire, on peut aussi penser à Isabeau Courdurier (triple championne du monde en enduro) qui s'est engagée auprès de *Fifty Fifty*, une organisation de lutte contre les violences faites aux femmes, et de leur programme de reconstruction par le sport.

On peut également noter l'importance qu'ont les réseaux sociaux dans la réappropriation de leur image et de leur discours par les athlètes féminines. Une recherche de 2009 rappelle le « rôle du sport dans la formation des normes sexuées et [dans] la reproduction de la hiérarchie entre les sexes [... et que] les modes de mise en scène médiatique des sportifs et sportives participent largement à ce processus¹⁴ ». En analysant les publications de la revue *Vélo Vert*, journal dédié au VTT dominant le marché francophone dans les années 2000, elles relèvent que les « modèles de genre féminin véhiculés par la revue démontre la présence d'une [«féminité exacerbée»], basée notamment sur l'érotisation des corps, une assimilation à la mère ou à une éventuelle charge de famille ainsi qu'une infériorisation des compétences techniques et compétitives¹⁵ ». En contraste avec cette représentation très cadrée et sexiste des femmes cyclistes véhiculées dans les années 2000, les réseaux sociaux – modérés généralement par les sportives elles-mêmes – leur

14. FRAYSSE M. et MENNESSON C., « Masculinités hégémoniques et féminités : les modèles de genre dans une revue de VTT », *Revue Sciences sociales et sport*, 2009, n°2, pp. 25-53 (p. 25).

15. FRAYSSE M. et MENNESSON C., *Idem*, p. 45.

permettent de choisir l'image qu'elles renvoient d'elles-mêmes et de leur pratique sportive. Des pages dédiées à des tuto mécaniques ou techniques voient aussi le jour. Récemment, on observe toutefois une certaine esthétisation de la pratique du sport avec l'apparition d'une certaine image de la « fille cool en vélo ». L'apparition de cette image semble conduire en parallèle à la popularisation de la pratique du vélo chez les femmes. De plus en plus partagent leurs aventures quotidiennes, leur voyage solo et leur apprentissage.

À l'intersection du sexisme et du racisme, une émancipation pour toutes ?

Si le vélo a effectivement été un vecteur important de l'émancipation féminine, il faut toutefois rappeler que toutes les femmes ne sont pas égales dans cette pratique. Une recherche témoigne d'ailleurs du fait que les femmes racisées ont systématiquement été écartées de l'histoire du développement du vélo et de son rôle dans l'émancipation féminine¹⁶. De manière générale, le milieu du vélo reste un milieu où les personnes FLINTA non blanches sont très peu représentées. Certains groupes comme les « Ovarian Psychos »¹⁷ s'organisent alors pour revendiquer cette représentation en tant que femmes racisées en se réappropriant l'espace. Pour ce faire, elles organisent des masses critiques en non-mixité choisie pour sensibiliser les autres usagers à la place des cyclistes dans le trafic. S'identifiant comme étant issues de la classe travailleuse (*working-class*), elles soulignent également le rôle du vélo comme moyen de déplacement principal.

À vélo, elles affirment se sentir sans peur et elles se permettent de prendre leur place dans l'espace public. Grâce au vélo, elles ne se trouvent plus contraintes à subir les transports publics (où elles peuvent vivre des discriminations et des agressions diverses).

Par ailleurs, pour de nombreuses femmes ici ou ailleurs, la pratique du vélo reste tantôt un interdit formel ou social selon les contextes¹⁸, tantôt une source d'émancipation en devenir. Certains programmes de développement (comme Cyclo Nord-Sud) mettent effectivement l'accent sur le vélo pour permettre aux femmes d'accéder à l'éducation ou à un emploi, le vélo leur permettant de parcourir de plus longues distances qu'à pied, de manière plus sécurisée et moins coûteuse. Dans ces contextes, le vélo a donc également un rôle à jouer pour l'émancipation des femmes.

Le sexisme ordinaire et les préjugés qui continuent d'exister à l'encontre des femmes à vélo témoignent du fait que la pratique du vélo par des femmes reste un acte subversif et politique. En cela, il participe à leur émancipation des rôles genrés auxquels elles sont assignées. C'est pourquoi, quand je croise une femme ou une petite fille à vélo, je ne peux m'empêcher de sourire. C'est pourquoi, il reste crucial de voir des femmes à vélo : à la télévision, en ville ou en campagne. C'est pourquoi, je vous invite à oser : en petit groupe ou seule, enfourchez votre vélo, sortez, prenez votre place ! ○

16. Laurie MORELLI-VALIQUETTE, « Cycloféminisme à travers les âges : la bicyclette comme outil d'émancipation des femmes et nouveaux enjeux intersectionnels cyclistes », *FéminÉtudes*, 2017, vol. 21, n°1.

17. Collectif de militantes latines et afro-américaines qui se développe à Los Angeles. Elles revendiquent leur droit à l'espace public, à la nuit, et à être cycliste, dans une ville qui est simultanément hostile aux cyclistes et aux femmes de couleurs. Voir : Laurie MORELLI-VALIQUETTE, *Idem*.

18. C'est le cas notamment en Iran ou en Arabie Saoudite, comme l'illustre le film *Wadjda*.

En sortant ainsi, elles rompent avec les attitudes qui leur sont assignées : celles de personnes fragiles, soumises et restreintes au domicile. Ce faisant, elles participent plus amplement à la vie sociale, politique, culturelle ou professionnelle



Jesse Owens, 1936, Bundesarchiv

Le sport comme *soft power*

Par Olivier Starquit

Le *soft power*, ou le pouvoir doux, est un concept qui a été développé par un politologue états-unien, Joseph Nye, et ce dans les années 1990. Ce concept désigne, principalement dans le domaine des relations internationales, la capacité d'un pays à influencer les autres par des moyens non coercitifs, donc sans utiliser la force ou la contrainte (de là le côté doux de la chose, par opposition au *hard power*, le pouvoir dur, basé sur la force militaire ou économique).



1936, Bundesarchiv

Le pouvoir doux s'appuie sur l'attractivité culturelle, les valeurs politiques, la diplomatie et il permet à un pays de façonner les préférences ou les comportements d'autres acteurs (États, populations, institutions) en donnant envie de l'imiter ou de coopérer avec lui.

Les Jeux olympiques

Le sport fait indubitablement partie de ces outils. Prenons par exemple, l'illustration la plus aisée et la plus évidente à savoir les Jeux olympiques : ceux-ci permettent à un pays d'améliorer son image, de diffuser sa culture et de renforcer son influence internationale sans recourir à la force. Les Jeux offrent une visibilité mondiale : le pays hôte est au centre de l'attention médiatique mondiale pendant plusieurs semaines. Cela lui permet de montrer ses capacités technologiques, son patrimoine, son

organisation et cela lui permet de se draper dans une tunique de vertu légitimatrice. Dans *Berlin. Les Jeux de 1936*¹, Jérôme Prieur montre clairement comment Hitler s'est saisi de l'occasion pour améliorer sa réputation, redorer l'image de son régime et surtout valoriser l'image de puissance et d'organisation résultant de la mise au pas (*Gleichschaltung*), colportée et mise en image par le film de Leni Riefenstahl, *Le Triomphe de la Volonté*. Notons aussi au passage que la course relais de la flamme est une invention des nazis.

Épinglons aussi l'utilisation stratégique du sport par les pays de l'Est et particulièrement la RDA (République démocratique allemande) durant la Guerre froide, pour gagner en légitimité internationale, rivaliser avec l'Allemagne de l'Ouest, et promouvoir le modèle socialiste.

1. Jérôme PRIEUR, *Berlin. Les Jeux de 36*, Paris, Éd. La Bibliothèque, 2024.



XI
Campeonato
Mundial
de Fútbol

Junio 1978

Buenos Aires
Córdoba
Mar del Plata
Mendoza
Rosario

Argentina '78



En effet, la RDA, petit État socialiste, a massivement investi dans le sport de haut niveau pour se distinguer sur la scène internationale, malgré sa taille modeste. Ses excellents résultats aux Jeux olympiques ont renforcé son prestige mondial. Elle a ainsi pu exister sur la scène internationale, alors qu'elle n'était pas reconnue par tous les pays au départ (notamment avant 1973). Les performances athlétiques étaient présentées comme les fruits du système socialiste : discipline, collectivisme, rigueur scientifique, égalité hommes-

femmes. Même si la RDA a été deuxième au classement des médailles aux JO de Montréal en 1976 (devant les USA!), le dopage généralisé est venu ultérieurement quelque peu ternir cette stratégie.

Par ailleurs, les cérémonies d'ouverture et de clôture servent de vitrine culturelle qui valorisent l'histoire, l'art et les traditions du pays organisateur. Deux exemples récents suffisent pour illustrer ce point : la cérémonie de clôture des Jeux de Londres, intitulée « *A Symphony of British Music* », a époustoufflé tout le monde par la mise en scène d'un Royaume Uni, parfait mariage entre la tradition et la modernité, alors que la cérémonie d'ouverture avait clairement voulu faire de la reine Elizabeth le summum de la coolitude (en arrivant prétendument aux jeux en parachute avec James Bond). Enfin,

pas besoin de s'appesantir sur la cérémonie d'ouverture des Jeux de Paris intitulée « La Seine olympique » et comptant douze tableaux culturels.

Cette approche concentrée sur les Jeux olympiques vaut pour toutes les grandes compétitions, comme la Coupe du Monde de football par exemple : faut-il évoquer la session en Argentine, en 1978, utilisée par le régime pour redorer son blason et où la finale s'est déroulée à quelques kilomètres de l'ESMA, école supérieure de mécanique de la marine où la junte



Jean-François Batellier

militaire de Jorge Videla torturait allègrement ? Les organisations régissant les compétitions internationales (CIO, FIFA, UEFA) promeuvent volontiers des valeurs relativement lisses et creuses, ou, pour le formuler autrement, des valeurs consensuelles tant qu'on n'envisage pas de les concrétiser ardemment : « *just say no to racism* » est acceptable, mais tolérer le port du symbole LGBTQI au Qatar est un pont trop loin. De même, pas question de montrer lors de la finale de la Champions League le tifo en faveur de la Palestine déployé par les ultras du PSG.

De manière plus anecdotique et plus légère, l'instrumentalisation des exploits passés des Diables rouges permet d'exalter à peu de

frais une nation par défaut (avec les frites, les bières et le chocolat !).

Soft power et hégémonie culturelle

Au-delà de cela, la trame propre aux compétitions sportives permet d'exalter un modèle économique devenu dominant, à savoir celui du néolibéralisme : à travers le culte de la performance s'est dessiné un lien indéfectible entre le sport et le néolibéralisme. Le cas du football est assez exemplatif sur ce sujet : de sport populaire, le football moderne est devenu le parangon du modèle capitaliste : les clubs se sont transformés en entreprises, parfois cotées en Bourse, les joueurs sont

des actifs financiers, vendus et achetés à prix d'or et le supporter devient, s'il ne résiste pas, un consommateur. Or, pour les clubs, le supporter devient un point secondaire parfois encombrant, car ce qui compte dorénavant, ce sont les droits télé et les sponsors, et comme dans la société néolibérale, le monde du football connaît un développement à plusieurs vitesses (la Ligue des Champions vs les héros du gazon). Et le *soft power* repointe le bout de son nez puisque certains États (Qatar, Arabie Saoudite, Émirats Arabes Unis) en profitent pour investir dans des clubs pour renforcer leur image à l'international (et cela va du Paris-Saint-Germain à l'A.S. Eupen). Les stades deviennent des arènes modernes, aseptisées et coûteuses, et rebaptisées du nom d'un sponsor (Emirates stadium, Allianz Arena). Il est loin le temps de Bill Shankly, entraîneur de Liverpool F.C. et auteur de la citation suivante : « Je suis socialiste, car je crois que chacun

doit travailler pour l'autre, s'aider, et se partager les récompenses ². »

Autre aspect de ce lien mortifère entre le football et le néolibéralisme : de plus en plus, le football devient l'antichambre de mesures législatives répressives face à ces supporters jugés trop encombrants et, sous couvert de lutter contre la violence, des mesures sont prises visant à limiter les rassemblements de personnes, à imposer aux interdits de stade de se rendre au commissariat les jours de match, à surveiller des groupements de supporters. Et il n'est pas rare de voir ces mesures ultérieurement être étendues à l'ensemble de la société. Ainsi, en Belgique, la loi Van Quickenborne visant à imposer une interdiction judiciaire de manifester pendant plusieurs années, récemment recalée par les syndicats et le monde associatif, s'inspirait clairement des lois prises dans le cadre des mesures visant à lutter contre l'hoooliganisme.

2. Sur le sujet, lire le roman de David PEACE, *Rouge ou mort*, Paris, Rivages, 2014.

Développer un soft power inversé qui consisterait à promouvoir des approches alternatives à celles mises en œuvre par le pouvoir dominant

Contre-modèles

Si on établit une analogie entre *soft power* et fenêtre d'Overton, en ce sens que tous deux visent de manière progressive et insidieuse à exercer une influence sur ce qui peut intégrer le spectre du dicible et de l'audible, la réponse à la question de savoir que faire face aux constats posés supra revient en fait à procéder à un retournement du stigmate, à développer un *soft power* inversé qui consisterait à promouvoir des approches alternatives à celles mises en œuvre par le pouvoir dominant. Ainsi, contre le football moderne et le rachat de Manchester United par la famille Glazer et en guise de refus de cette logique capitaliste, des supporters dissidents ont créé un club,

le FC United of Manchester, doté d'une structure coopérative, anti-commerciale. En France, on trouve également le Red Star F.C., club fondé en 1897 par Jules Rimet (le fondateur de la Coupe du Monde...) qui valorise son héritage populaire issu de la condition ouvrière. De plus en plus de clubs prennent le statut de clubs autogérés. Certes des aiguilles dans une botte de foin, mais néanmoins, telles des lucioles dans l'obscurité, des groupes de supporters organisent et s'organisent et utilisent aussi le sport pour faire passer des messages et faire société.

Le sport fait partie intégrante de la société et, par conséquent, est également l'objet de la récupération par un système capitaliste qui est et reste un fait social total. Partant, il fait également partie du domaine de la lutte. ○



© Benjamin Cremel / L'Équipe

Le Fair-Play pour une société éclairée

Par Kolë GJELOSHAJ, président du Panathlon Wallonie-Bruxelles, et Kathleen MONSEU, gestionnaire au Panathlon Wallonie-Bruxelles



Le Fair-Play

L'ambition du Panathlon Wallonie-Bruxelles (PWB) est de proposer, par le Fair-Play compris comme valeur morale et éthique et concept social ou philosophique, une contribution et une vision du vivre-ensemble fondées sur le respect des autres, la maîtrise de soi et la justice dans les rapports humains.

Principalement associée au sport, mais applicable à d'autres domaines de la vie sociale, l'éducation au Fair-Play associe le respect, la fraternité, l'engagement, l'intégrité, la tolérance, la lutte contre le racisme et toutes les formes de discriminations, l'inclusion, le partage, la solidarité, l'entraide, la démocratie, l'éthique, l'optimisme, la persévérance.

Le PWB conçoit donc le Fair-Play comme un état d'esprit à cultiver en toutes circonstances, convaincu qu'il est de la responsabilité de chacun de le défendre, de le promouvoir, de l'appliquer et de le diffuser au quotidien.

L'impact des comportements inappropriés graves et répétés, quel que soit le niveau de compétition, la diminution de la pratique sportive organisée et encadrée par des professionnels formés à la transmission des valeurs, et l'impact sur le sport de problématiques politiques et sociétales qui le dépassent nous confortent dans la mission du PWB de la nécessité d'accompagner les différents acteurs sociétaux. Les actions du PWB s'intègrent aussi bien dans les écoles que dans les lieux publics, les clubs et fédérations sportifs, le monde associatif centré sur des valeurs telles que l'antiracisme et l'inclusion et les médias.

Ensemble

Indubitablement, le sport occupe une place capitale dans notre société. Il est obligatoire dans l'enseignement. Il s'est largement développé dans toutes les couches de la société à la faveur

d'une meilleure connaissance de la science en ce qui concerne le bien-être psychologique et physique. Il est omniprésent dans les médias. Il est devenu une industrie globale. Et il est capable de susciter des émotions particulièrement fortes bien au-delà des pratiquants et supporters réguliers et organisés. C'est la raison pour laquelle ses acteurs, quels que soient leurs profils, des plus jeunes aux plus âgés, des professionnels aux amateurs, des pratiquants aux encadrants, sont des ambassadeurs potentiels des belles valeurs que le sport véhicule.



Éduquer au Fair-Play autour des trois axes Éducation – Sport – Citoyenneté, c'est la mission poursuivie par notre association au moyen d'opérations concrètes, d'outils pédagogiques et de campagnes de sensibilisation avec une ligne directrice, celle d'être au plus près des citoyens. Le PWB, créé en 2003 par l'athlète olympien Philippe Housiaux, est une branche locale d'un mouvement international né en Italie dans les années 1950 qui a pris le nom de Panathlon qui signifie « tout sport » en grec. Le Panathlon International est une organisation reconnue par le Comité International Olympique (CIO).



Le PWB a fait sien l'adage « Tout seul on va plus vite, ensemble, on va plus loin ! » en fédérant un réseau sans cesse croissant, composé aujourd'hui de plus de 150 membres : des pouvoirs locaux (communes, villes et provinces), des institutions sportives (associations, clubs, fédérations et interfédérales) et éducatives ou encore des personnalités.

Ces actions sont reconnues tant au niveau national qu'à l'échelon international par les instances de référence dans les domaines du sport et de l'éducation aux valeurs du sport, telles que le Mouvement Européen du Fair-Play (EFPM) et le Comité International pour le Fair-Play (CIFP).

Autant d'acteurs qui ont le souhait de faire de la promotion du Fair-Play un axe fondamental de leur engagement sociétal, en s'investissant comme acteurs de terrain pour faire bouger les lignes au quotidien pour créer du lien et consolider le vivre ensemble. C'est au regard de ces objectifs que le PWB

a choisi comme symbole le « relais » d'athlétisme, illustrant la transmission des valeurs, d'une personne à une autre.

Des actions

Le PWB, c'est plus de 700 jours d'activités cumulées par an pour une sensibilisation annuelle de plusieurs dizaines de milliers de citoyens. La quinzaine d'actions existantes permet d'avoir une approche transversale créant du lien entre les différents acteurs qui contribuent au vivre ensemble. Ces actions se veulent des opportunités pour susciter auprès de tous les citoyens une prise de conscience autour des valeurs positives du sport avec, comme finalité, de les intégrer dans leurs comportements quotidiens. Par le développement de ses actions et de ses outils, le PWB souhaite aussi mettre en avant l'ensemble des acteurs, majoritairement bénévoles, qui contribuent à la transmission de nos valeurs.



En ce qui concerne les débats et échanges, ceux-ci sont structurés autour de « Cinés Fair-Play », par exemple. Des capsules vidéo mises à disposition notamment par le CIO permettent d'aborder avec les 8 à 12 ans les gestes Fair-Play, l'émotion dans le sport, le racisme ou encore l'égalité des genres. Cette activité fait partie d'une action plus ambitieuse dénommée « École Fair-Play » qui se déroule pendant toute une semaine dans une école. Des activités quotidiennes sont organisées, permettant à chaque élève de devenir acteur du Fair-Play, par la création de chansons, poèmes, danses, dessins, banderoles. Chaque semaine se clôture par l'apposition de la plaque « École Fair-Play » et la transmission du relais à l'école suivante de l'entité. Car dans chaque ville ou commune, nous mobilisons l'ensemble des établissements scolaires pour faire de cette opération un projet global. Depuis 2025, nous sommes aussi présents durant les stages de sport avec les « Ateliers Fair-Play ».

Les infrastructures sportives sont pour nous également des lieux vecteurs des valeurs du sport. C'est pourquoi nous mettons à disposition de l'habillage Fair-Play. Cela consiste notamment à apposer la banderole « Le Fair-Play est un Sport » de manière permanente ou encore la banderole « No Racism in Sport » développée avec notre partenaire l'Asbl « Stop Racism in Sport ». Notre logo et slogan apparaissent sur les différents supports visuels dans ces lieux. En termes de support visuel, une de nos plus anciennes actions est le concours d'arts graphiques « J'affiche mon Fair-Play » qui permet à nos membres de proposer des affiches originales dont nous assurons la promotion.

Nous proposons aussi à nos membres de faire preuve d'audace en inscrivant le Fair-Play dans l'espace public. Outre la sculpture du Fair-Play qui est érigée dans la commune bruxelloise de Ganshoren, ce sont une quarantaine de rues, places et autres lieux Fair-Play qui ont fleuri dans nos communes membres. Cette



présence dans la cité se manifeste par la participation chaque mois de septembre aux 1 000 km du Fair-Play, qui est un défi sportif reliant nos membres, ou par l'installation de l'exposition photo « L'Esprit du Sport ». Celle-ci marque depuis 2010 par son itinérance continue les paysages belges et étrangers. Composée de photos d'archives du CIO combinées à un texte explicatif formant un parcours pédagogique, elle fut installée pour la première fois à Bruxelles, avant de s'installer sur près de 150 lieux.

Nos relations avec les clubs et les fédérations de sport se manifestent de deux manières principales. Premièrement, par l'accompagnement à la demande selon les nécessités spécifiques et d'autre part par des campagnes transversales. En effet, le PWB intervient régulièrement à la demande de ses membres pour la résolution de crises, que ce soit pour une situation particulière, ou pour envisager une politique globale. D'autres initiatives ont vu le jour, telles que la campagne « Arbitre, 1^{er} supporter du match », pour s'assurer de la présence suffisante d'arbitres et de juges dans

le sport et attirer l'attention sur les différentes formes de violence auxquelles ils doivent faire face. Le brassard Fair-Play, la Fair-Play Gold Card et les récompenses « Awards » remises par les clubs ou les villes lors des mérites sportifs permettent de mettre en avant les gestes positifs réalisés, de l'échelon local au niveau international. Le PWB organise d'ailleurs chaque année, depuis 2011, une cérémonie de remise de ses Fair-Play Awards.

Le PWB est l'initiateur de projets internationaux en partenariat avec les organisations européennes (EFPM) et internationales (P.I. et CIFP). Le Calendrier Perpétuel pour un Monde Fair-Play recense, au rythme d'un par jour, des exemples d'actions Fair-Play réalisées sur les cinq continents. La Journée mondiale du Fair-Play, reconnue à la date du 19 mai par l'Organisation des Nations Unies (ONU) depuis 2025, a été initiée en 2013 en Wallonie et à Bruxelles sous le nom « Journées du Fair-Play ». Face à l'enthousiasme rencontré sous l'impulsion du PWB, elle devint « World Fair-Play Day » dès 2020.

Des enseignements

Les principaux enseignements que nous constatons sont l'intérêt très marqué des jeunes pour les valeurs positives du sport et de la citoyenneté. Les approches ludiques avec des supports variés faisant appel aux différents sens que nous leur proposons permettent la participation d'un plus grand nombre de manière active. Ces différentes actions encouragent la pratique sportive car sa perception devient celle de la pratique du respect, de la coopération, de l'exemple à donner et du partage.

De la difficulté que peuvent rencontrer les différentes structures sportives à concilier temps d'entraînement et de compétition avec des moments pédagogiques spécifiques structurés tout au long de la saison sportive.

De l'importance de la coopération et de la reconnaissance par les autorités publiques de l'importance du Fair-Play comme valeur et concept globaux. Par leur engagement, elles permettent d'attirer l'attention auprès des citoyens sur des thématiques cruciales pour nos sociétés.

Enfin, de l'importance du travail en commun pour développer des outils concrets et innovants permettant de s'adresser à tous les intervenants du sport et la formation de personnes qui se spécialisent dans la transmission de ses valeurs positives.

En conclusion

L'action de l'association s'est toujours voulue transversale. Pour que le Fair-Play redevienne un état d'esprit dans le chef de tout pratiquant et par extension de tout citoyen, pour que les valeurs d'éthique sportive soient comprises comme une véritable composante de l'éducation au sport et à la vie en société, et pour que les

valeurs du sport soient utilisées au mieux comme vecteur de diffusion des valeurs citoyennes, pour que celles-ci percolent de manière durable et structurée dans les autres secteurs de la société.

Le PWB, depuis ses débuts, a souhaité faire de son action et de sa raison d'être une audace. L'audace d'imaginer un monde où le Fair-Play serait la norme, et non pas l'exception; l'audace de miser sur la force de l'humanisme; l'audace d'inviter chacune et chacun à se mobiliser pour faire bouger les lignes, pour que le spectateur se transforme en acteur.

C'est sa façon de résister aux dérives qui bousculent notre monde d'aujourd'hui, en s'appuyant sur des valeurs fortes : fédérer, inspirer, impliquer, cultiver les volontés, favoriser le changement, oser, agir, éduquer, laisser des traces. En restant toujours convaincus de la nécessité et du bien-fondé de son action. Ce sont les liens que nous consolidons autour des valeurs humaines fondamentales qui nous permettent de mieux répondre aux différentes déviances.

Le Fair-Play, c'est tous les jours, partout et par tous pour devenir des citoyens respectueux, responsables et engagés.

Et c'est donc avec fierté que le Panathlon Wallonie-Bruxelles a accepté d'être partie prenante de l'exposition PODIUM des Territoires de la Mémoire. ○

Mondial

Par Henri Deleersnijder

On se souvient qu'en 2022 le Mondial eut lieu au Qatar, dont le palmarès footballistique était pratiquement voire totalement inexistant. C'était une façon, pour ce petit pays richissime du Golfe, d'utiliser le ballon rond pour s'affirmer sur la scène internationale. En 1930, lors de la première édition de la Coupe du monde de football organisée par l'Uruguay, cette minuscule nation coincée entre l'Argentine et le Brésil acquit une visibilité planétaire, d'autant plus grande qu'elle sortit victorieuse de la compétition. Mais à la différence de l'émirat du Moyen-Orient, ce modeste État d'Amérique du Sud avait au préalable beaucoup investi dans le sport.

Jugez plutôt. En 1924, aux Jeux olympiques de Paris, puis en 1928 aux JO d'Amsterdam, l'Uruguay décroche deux médailles d'or et devient tout indiqué par la FIFA pour organiser le premier Mondial... qu'il remporte à nouveau contre l'Argentine. Ces réussites sportives uruguayennes ne doivent rien au hasard. En plus de la passion populaire qui s'était emparée du peuple, elles s'expliquent par une volonté politique bien affirmée du gouvernement. Au pouvoir au début du XX^e siècle, l'aile progressiste du Parti colorado entama un vaste programme de réformes sociales, influencées au demeurant par les théories hygiénistes. L'éducation physique y était fortement prônée. D'où, à des fins de santé publique, la création en 1911 d'une

Commission nationale qui avait pour objectif de promouvoir la pratique sportive au sein de la population. Les villes du pays se couvrirent alors de « places de sport », lesquelles mettaient à la disposition de toutes les infrastructures nécessaires à l'exercice de disciplines athlétiques.

Le sport-santé était mis sur les rails. Il ne tarda cependant pas à être affublé d'une rhétorique patriotique faisant du foot un lieu d'expression de l'identité nationale, ce qui se traduit notamment par le financement d'un stade monumental au cœur de la capitale Montevideo : le *Centenario* qui rappelait que, 100 ans plus tôt, avait été proclamée la Constitution de la République.

Cette première grande rencontre de football, qu'avait voulue la FIFA, fut-elle vraiment une réussite internationale ? Non et oui. Non, parce qu'il n'y eut que 13 équipes participantes, après d'âpres négociations. On ne parlait pas encore de Sud Global en ce temps-là, mais, face à la condescendance un tantinet méprisante de la vieille Europe, l'Uruguay, en dépit de ses triomphes olympiques, risquait de ne pas faire le poids – l'Angleterre, du reste, ne fit pas le déplacement. Oui, parce que cet événement sportif permit à un petit État de l'arrière-cour étasunienne de se hisser sur le pavois des nations bien en vue du monde. Le journal britannique *le Daily Sketch*, ne s'y

t

est pas trompé qui écrivait en 1970 : « Les Anglais ont peut-être inventé le football, mais ce sont les hommes d'Amérique latine qui ont donné à ce jeu une magie au-dessus de notre compréhension. »

C'est faire grand cas du sport, dira-t-on, quand on sait combien il s'est transformé en sport-spectacle, où les corps sont menés à rude épreuve, à la limite du supportable, ce qui donnerait raison au fameux mot de Churchill interrogé sur le secret de sa longévité : « *cigars, whisky and low sport* »... Tout est affaire de dosage en somme, la démesure ici également est contre-indiquée pour la santé.

Cela dit, d'un autre point de vue, pourquoi le sport – le football, en particulier – ne pourrait-il pas faire office d'ascenseur social ou démocratique ? Ils ont été nombreux les enfants des pays du tiers-monde, africains notamment, qui ont rêvé d'être footballeurs et d'accéder de la sorte à une vie meilleure. Il en a été ainsi de Zinédine Zidane, né à Marseille dans un milieu modeste, de parents immigrés algériens, et dont tout le monde connaît l'éblouissante carrière.

Le cas de Sócrates est plus emblématique. Ce joueur brésilien, porteur d'un diplôme de médecine, a été à la base d'une initiative sociologique unique dans le monde du foot, si souvent gangrené par l'argent,

expérience connue sous l'appellation « démocratie corinthienne ». L'autogestion y était à l'ordre du jour : chaque décision liée à la gestion du club était soumise au vote des joueurs, devenus des salariés liés quasiment à vie à leur entreprise, et plus du tout soumis aux intérêts mercantiles de leurs managers. Bien mieux, en pleine dictature, ils avaient inscrit le mot « démocratie » sur leurs maillots. Et, à l'occasion d'une finale de championnat, ils déployèrent une grande banderole sur laquelle on pouvait lire : « Gagner ou perdre, mais toujours en démocratie ».

À l'inverse, on ne peut nier que le jeu du ballon rond s'est aussi pratiqué en terrain dictatorial, cautionnant les pires régimes antidémocratiques du XX^e siècle : ce n'est pas l'objet de cette chronique, raison pour laquelle on ne s'y attardera pas. Si l'on veut bien par contre faire abstraction de son volet business actuel, peu ragoûtant à vrai dire, il est manifeste que le football a conquis le monde de manière pacifique, ce qui ne fut pas le cas des empires dans le passé, loin de là. En témoigne l'organisation des Mondiaux, méga-événements qui, tout en renforçant le sentiment d'appartenance à un groupe, peuvent aussi contribuer au rapprochement entre les peuples, même s'il y a encore pas mal d'efforts à fournir en ce domaine, à commencer par l'énergie pour tempérer les ardeurs nationalistes auxquels on assiste trop souvent. ○

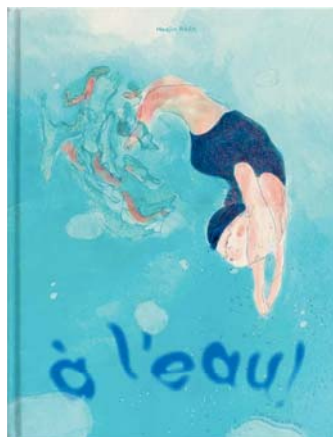
RAYONN



Aurore PETIT, *L'ART d'être champion du monde*

Un petit livre décalé pour nous apprendre en 30 leçons (chacune illustrée par un sport différent) à devenir des champions du monde. Si les conseils en eux-mêmes sont d'apparence classique : « leçon numéro 13 : croyez en votre détermination », « leçon n°12 : soyez stratégique »... leur confrontation avec les illustrations et les exemples – factices – qui les légendent les éclairent de tout nouveaux sens et nous invite à réfléchir, souvent par l'absurde, à ce que c'est qu'être un champion du monde.

Actes sud jeunesse, 2015



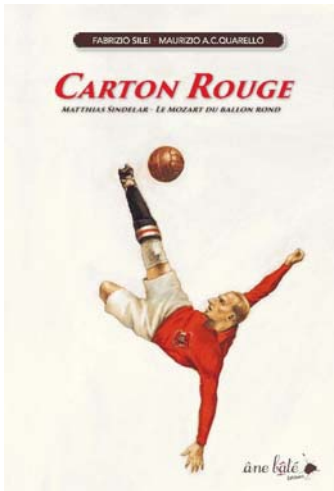
Heejin PARK, *À l'eau*

Parce que le sport, ce n'est pas qu'une affaire de compétition et de corps athlétiques, lissés et musculeux, on suit avec volupté les acrobaties aquatiques de cette petite mamie rondelette, ridée et frileuse à qui l'eau de la piscine rend, le temps d'une plongée merveilleuse, toute la légèreté de sa jeunesse. Embarqué-es par l'incroyable expressivité des illustrations, on est tout à sa joie et on envisagerait même, peut-être, d'aller soi-même faire un plongeon.

CotCotCot éditions, 2021

N A G E

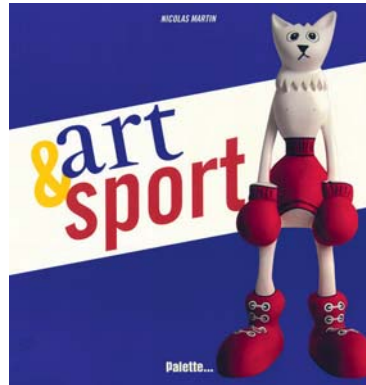
Par **Jérôme Delnooz,**
Tamara Hannay
et **Michel Recloux**
Wiechert-Fabry



Fabrizio SILEI et Maurizio A.C. QUARELLO, *Carton Rouge*

Le sport, c'est aussi le lieu d'actions d'éclat qui donnent des récits héroïques et inspirants. Ici, l'histoire de Matthias Sindelar, star de l'équipe autrichienne de football, d'origine modeste (combien, déjà, les récits de ces ascensions sociales fulgurantes de jeunes prodiges du sport font-ils rêver ?). En 1938, un match amical oppose pour la dernière fois l'équipe allemande et l'équipe autrichienne qui, suite à l'annexion de l'Autriche, doit disparaître. Dans ce match où l'on attend de son équipe qu'elle s'incline devant l'Allemagne, Sindelar marque et gagne, faisant la fierté des Autrichiens.

Âne bête éditions, 2014 (épuisé)



Nicolas MARTIN, *Art & sport*

Art et sport ne sont pas deux mondes qu'on a l'habitude de voir cohabiter. Or, c'est souvent des rencontres les plus improbables que naissent les idées lumineuses et les questions rares. Qu'est-ce que l'art nous raconte du sport ? Depuis l'Antiquité jusqu'à l'art contemporain, en passant par Monet, Klee, Picasso... La sculpture, la peinture, la photographie, les installations sont autant d'hommages et de questionnements renvoyés à la pratique sportive.

Les éditions Palette sont spécialisées dans la publication de livres d'art pour la jeunesse.

Palette... 2013 (épuisé)



Pascal PICQ, *Chez les chimpanzés, il n'y a pas besoin d'arbitre*

Avec la collection « Homo Ludens », de grands noms des milieux intellectuels se penchent sur le phénomène social majeur que constitue le sport, pour interroger ce qu'il raconte de notre société : l'impératif de performance dans *Le sport, le diable au corps* d'Isabelle Queval, la quête de vitesse par Paul Virilio dans *Le sport est la propagande du progrès* ou encore les rapports de domination dans le monde animal par le paléoanthropologue Pascal Picq. De belles invitations à la réflexion au croisement des disciplines.

Le cherche midi, 2020



Georges VIGARELLO, *Le sport est-il un mythe ?*

Depuis lors, cette initiative éditoriale a été prolongée par « Penser le sport avec », une collection d'entretiens au long cours, fruit de la collaboration de l'INSEP et des éditions Amphora. Dans le catalogue, à titre d'exemples, l'historien Georges Vigarello côtoie aussi bien le géographe Jean-Pierre Augustin que le philosophe Stéphane Floccari.

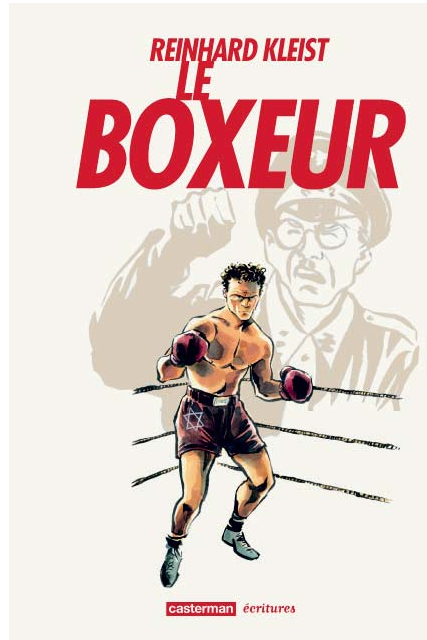
Amphora, 2023-2024



Michel SERRES, *Mes profs de gym m'ont appris à penser*

Sous la forme d'un entretien, Michel Serres, philosophe, historien des sciences... et sportif, rend hommage aux profs de gym et aux guides de haute montagne qui l'ont formé. Ce faisant, il redonne au corps une place centrale dans la formation de la pensée en marche, mouvante et adaptative comme lui.

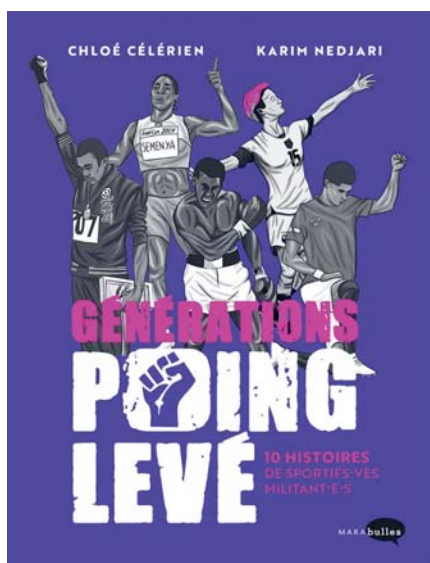
Marabout, 2024



Reinhard KLEIST, *Le boxeur*

Ce roman graphique retrace le parcours d'Hertzko Haft, juif polonais ayant survécu aux camps de la mort nazis, notamment en boxant pour ses gardiens SS. Dans l'Allemagne d'après-guerre et dans sa nouvelle vie aux États-Unis, la boxe et la quête d'un amour perdu resteront des traits d'union avec ce passé douloureux... Une fresque dure, d'un homme plein de force de vie et de détermination, mais aussi rempli de souffrance et de culpabilité par rapport à ses actes, côtoyant des fantômes au quotidien. Inspirée d'une biographie du fils d'Hertzko, cette BD a été nominée pour le prix Prix Ignatz en 2014.

Casterman, 2012 (épuisé)



Chloé CÉLÉRIEN, Karim NEDJARI, *Généralions Poing levé*

Dans cette BD, Chloé Célérien, journaliste et autrice, et Karim Nedjari, directeur général de RMC, nous présentent des sportif-ves ayant mis en balance leurs privilèges « pour défendre une cause plus grande que leur statut de champion adulé ». À travers une discussion graphique non dénuée d’humour, pleine de contextualisation historique et politique, mais aussi de petites et de grandes anecdotes, les deux protagonistes nous emmènent sur les traces du boxeur Mohammed Ali, de la footballeuse Megan Rapinoe, mais aussi de personnalités moins connues chez nous telles que le footballeur Marcus Rashford ou la sumo Hiyori Kon.

Marabulles, 2021



Béatrice BARBUSSE, *Du sexisme dans le sport*

Ancienne handballeuse, Béatrice Barbusse est devenue une sociologue du champ du sport. Dans ce livre publié pour la première fois en 2016, elle montre, à partir de l’analyse de cas concrets et de son vécu, comment le sexisme s’est arrimé au monde sportif, et comment il abîme les personnes... majoritairement les femmes, mais aussi des hommes. Depuis quelques années, l’autrice constate des avancées, mais également des stagnations dans le chemin vers le changement et la parité. Une lecture toujours bel et bien d’actualité !

Anamosa, 2022

MARIE-AMÉLIE LE FUR
FAIS DE TA VIE UN RÊVE

AUTOBIOGRAPHIE



PLUME D'ÉLEPHANT
ÉDITION



Marie-Amélie LE FUR, *Fais de ta vie un rêve !*

Marie-Amélie fait de l'athlétisme depuis son enfance. Elle se rêve aussi sapeur-pompier... jusqu'à un accident tragique durant son adolescence dans lequel elle perd une jambe. Entourée des siens, évoluant dans un « écosystème favorable », elle réussit avec force à reprendre sa passion sportive et à la pratiquer à un haut niveau. Depuis lors, l'athlète française a remporté neuf médailles lors de différents Jeux paralympiques, s'investit dans la lutte contre les discriminations et occupe des postes dans différentes instances sportives. Elle nous raconte ici ce parcours d'obstacles.

Plume d'Elephant, 2019

Valentin SANSONETTI, *La Loi du plus sport*

L'auteur, joueur de tennis amateur et ancien tennisman de haut niveau, nous parle de l'ambiguïté du sport qu'on veut pour tous et toutes mais qu'on destine à une élite. Le sport ?... non les *systemes* dans lesquels sont organisés les sports, en miroir de notre société, nous hiérarchisent et promeuvent l'inégalité entre les personnes. Pour faire face à ces travers, il faut repenser l'éducation physique pour laisser de la place aux transformations sociales et à l'émancipation, au plaisir de jouer et de jouer ensemble.

De ce livre, il a fait une conférence gesticulée à voir à la Cité Miroir le 29 janvier 2026.

Ed. JC Lattès, coll. Nouveaux jours, 2025

« La course à pied sera toujours mon premier amour. (...) J'ai réalisé il y a un certain temps déjà que le résultat final n'avait pas d'importance, que ce qui comptait était la façon dont je me comportais dans la difficulté. La compétition est alors devenue importante en tant qu'expérience transformatrice, et non en tant qu'arène pour vaincre les adversaires. » (Anton Krupicka)

« Mon plus beau but, c'était une passe. » (Éric Cantona)

« Lorsque je suis arrivé en banlieue parisienne, j'ai rapidement compris que le football était aussi un formidable moyen pour se faire de nouveaux amis. (...) J'avais repéré le terrain de foot où une partie se disputait. Quelques jours plus tard, je m'y suis timidement présenté et la demande tant espérée arriva : "Eh toi, tu veux jouer ?" Le match terminé, j'ai su alors que je faisais partie de cet endroit. » (Lilian Thuram)

« Nous sentions que le football pouvait nous ouvrir une fenêtre vers le monde extérieur et montrer à tous que, nous, Palestiniennes, voulions, comme les autres femmes, la paix et l'échange avec les autres. » (Honey Thaljiéh)

« Elle géra merveilleusement le dernier virage et, surtout, la ligne droite, assumant la prise de risque de son départ rapide et franchissant l'arrivée en tête mais ignorant qu'elle avait remporté l'épreuve. Il fallut de longues secondes avant qu'on lui confirme sa victoire et que sa joie irradie tout le stade. À ce moment précis, je sus que mes Jeux 2016 étaient réussis ! Enfin, ma copine, ma coloc, décrochait ce titre pour lequel elle avait travaillé si dur. Enfin je comprenais que la joie des Jeux passe par la réussite des autres. Pour exister, le bonheur doit être partagé. » (Marie-Amélie Le Fur)

« Penser est certes savoir, apprendre ou mémoriser, mais c'est aussi inventer, et j'ai toujours eu le sentiment que le corps, en matière d'intuition, d'invention et d'adaptation, était le plus souvent "en avant"... C'est pour cette raison que je suis convaincu que les professeurs de gymnastique ont beaucoup plus d'importance dans la société et dans l'enseignement qu'on ne le croit d'ordinaire. » (Michel Serres)

L'extrême droite est le « village potemkine » de la politique

Une chronique de Julien Dohet

Le « village potemkine » fait référence à un trompe-l'œil utilisé à des fins de propagande et doit son nom à une opération du ministre Potemkine masquant la pauvreté des villages de Crimée visité par Catherine II de Russie en 1787. Le livre de Jordan Bardella, mélange d'autobiographie, de récit de campagne et de programme politique, est du même tonneau et montre combien l'opération de normalisation de l'extrême droite n'est que de façade.

Un parcours pas si lisse et neutre que cela

Jordan Bardella est, à seulement 30 ans, le président du Rassemblement National et pourrait, en cas d'inéligibilité de Marine Le Pen, être le candidat de ce parti à la présidentielle de 2027. Une élection qui, après les succès engrangés aux européennes et aux législatives anticipées, pourrait voir l'extrême droite accéder au pouvoir en France. Dans son livre, Bardella insiste sur ses origines modestes, sur l'intégration parfaite de ses parents italiens à la société française qui les a accueillis, et au fait qu'il se serait construit tout seul via une scolarité brillante : « Il fallait que je fasse de "Jordan" une force. Il y a dans mon prénom et dans mon nom une identité à laquelle je tiens, celle de mon origine sociale et la trace de mes ancêtres. Tel un passeport, la mémoire de mon chemin, enfant des classes populaires et fils de migrants italiens, héritier de la méritocratie républicaine¹ ». Et d'insister sur le rôle essentiel de sa maman : « Elle ne possédait pour seul

patrimoine que sa dignité de femme, son sens du devoir et le courage des gens qui se lèvent tôt. Avec mon père, elle m'a appris les vertus du travail, de l'exigence, de l'honnêteté. Sans doute lui dois-je l'envie de mettre mon énergie au service des sans-voix, des plus modestes, des plus méritants² ». Mais il ne lui doit pas que cela. Car loin de découvrir la politique un peu par hasard comme il essaie de le présenter – « le face-à-face entre Marine Le Pen et Jean-Luc Mélenchon, candidats à l'élection présidentielle de 2012, dans l'émission des paroles et des actes, aura été un moment déterminant : il m'aura donné envie de m'engager en politique³ » –, c'est déjà sa mère qui lui transmet un bagage politique : « Ma mère avait été séduite par son discours à la tonalité sécuritaire, par sa volonté d'en finir avec le laxisme judiciaire et l'affaiblissement de l'autorité (...) elle votera donc Marine Le Pen au premier tour⁴ ». Et ce après avoir été sarkozyste.

Autre élément intéressant est que Bardella reconnaît avoir fait une part de sa scolarité dans l'enseignement privé

1. Jordan BARDELLA, *Ce que je cherche*, Paris, Fayard, 2024, p.122.

2. P.145.

3. P.11.

4. P.149.



catholique⁵. Tout aussi intéressant est le fait qu'il reconnaisse, au détour d'une phrase, être un salarié, un professionnel de la politique, dès la fin de ses études à 23 ans. Mais aussi qu'il a vécu avec la nièce de Marine Le Pen. Le côté familial du clan tenant fermement le contrôle du parti est donc bien là!⁶ Et si une grande partie du livre vise à montrer un visage lisse – « Porter un costume est une marque de considération et de déférence à l'égard de ceux qui placent leur confiance en vous. L'élégance fait partie d'un inconscient français que j'aime à rappeler⁷ » – il ne peut passer sous silence, et le revendique clairement, que tout son parcours se fait à l'extrême droite avec une militance de terrain tout aussi brève que précoce : « Dans un engagement, les moments de cohésion font partie de la formation militante. Quelle fierté, au petit matin et après une nuit blanche, de voir ces murs d'affiches tricolores recouverts en catastrophe par l'extrême gauche durant la matinée, le temps d'un branle-bas de combat que l'on se plaisait à deviner (...) J'aspirais toutefois à des engagements plus tangibles, aux

résultats moins éphémères (...)»⁸. C'est pourquoi il s'engage en politique, mais comme tout bon politicien populiste d'extrême droite, cet engagement est un don de sa personne : « je dois aussi avouer que la politique engloutit toute mon existence, la recouvre, me donne le vertige, m'enivre, m'écrase, telle une vague insubmersible. L'engagement politique est un don, un sacerdoce. On entre en politique comme en religion. Le mot "vocation" n'est pas vain. À mon tour, j'ai dû faire des choix, des concessions, des renoncements. Mais je n'ai jamais hésité. C'est la vie que j'ai choisie⁹ ».

Se normaliser pour casser l'ostracisme et arriver au pouvoir

Le projet de Bardella, dans le prolongement du travail entrepris par Marine Le Pen – « Entre nous, le lien de confiance est absolu. Elle connaît mes doutes et mes craintes, je lui fais part de chacune de mes hésitations. Rien ni personne ne parviendra à semer

5. Voir « La Loi du décalogue » in *Aide-mémoire* n°64 d'avril-juin 2013.

6. Voir « Retour sur le discours du fondateur de la dynastie Le Pen » in *Aide-mémoire* n°56 d'avril-juin 2011.

7. P.40.

8. P.179.

9. P.10. Voir « Faire don de sa personne » in *Aide-mémoire* n°86 d'octobre-décembre 2018.



la moindre discorde. Elle connaît ma loyauté, je sais l'étendue de ma dette envers elle¹⁰ », est de banaliser le RN et notamment de renforcer les liens avec la Droite¹¹. Des liens qu'il est essentiel de raffermir pour briser l'indigne cordon sanitaire subi alors que le constat est clair que les idées du RN sont reprises par d'autres, à l'exemple de Manuel Valls ou Gabriel Attal : « Il est paradoxal de voir la classe politique se réapproprier les constats et les thèmes portés par le RN en cherchant à vilipender notre parti et nos électeurs¹² ». Par contre, le parti Reconquête de Zemmour ne peut être une option¹³. C'est dans ce contexte qu'il déclare : « Je suis prêt à officialiser ma candidature aux élections européennes. J'ai choisi de le faire dans Le Figaro. En cette rentrée, je crois plus que jamais à la nécessité de convaincre les orphelins de la droite de nous rejoindre et de porter leur suffrage sur le RN¹⁴ ».

Et plus encore, pour les législatives anticipées pour lesquelles le parti était prêt et avait anticipé, notamment, les candidats par circonscription dont 2/3

étaient déjà désignés : « Nous sommes prêts à ne pas investir de candidats RN dans 70 circonscriptions, au profit de candidats LR. Ceux-ci s'engageraient à soutenir notre politique à l'Assemblée, à voter le budget de l'État proposé par le gouvernement ainsi que la confiance à la nouvelle équipe. (...) Nous apporterions notre concours aux candidats désignés par Éric Ciotti, qui constitueraient un groupe de députés alliés au RN, sans en être membres, mais disposés à soutenir nos réformes dans l'intérêt des Français. C'est une véritable révolution, elle bouleverse l'ordre établi du paysage politique¹⁵ ». L'invitation de Macron à participer à des rencontres à Saint-Denis avec les autres formations politiques est vue comme une reconnaissance et une légitimation, comme une opportunité à ne pas laisser passer : « Cette rencontre relève davantage du bavardage que de la décision concrète, mais j'y vois une occasion d'institutionnaliser encore le Rassemblement National¹⁶ ». Cette stratégie est construite de longue date : « Depuis plusieurs années, nous avons une rigueur de travail quasi militaire.

10. P.310.

11. Voir « De la porosité de la droite envers l'extrême droite » in *Aide-mémoire* n°84 d'avril-juin 2018.

12. P.70.

13. Voir sur Zemmour « Le fascisme n'a pas dit son dernier mot » in *Aide-mémoire* n°99 de janvier-juin 2022

14. P.191.

15. P.86.

16. P.186.



Une à deux fois par semaine, parfois chacun de notre côté, parfois ensemble, nous réunissons des groupes d'experts composés de hauts fonctionnaires, de dirigeants d'entreprise, de techniciens, d'éminents spécialistes. Ils apportent dans l'ombre de précieuses réflexions sur ce que pourraient être les grandes actions à mener à la tête de l'État, prêts à se mettre à son service si une alternance venait à s'engager¹⁷ ».

Un fond idéologique toujours d'extrême droite et basé sur le racisme

Le livre regorge de passages où Jordan Bardella tente de montrer un aspect respectable, mais aussi de casser une image d'incapable qui ne connaît pas ses dossiers et brille par son absence dans les hémicycles où il est élu. Mais il contient aussi des confirmations que, sous la couche de vernis de respectabilité, le Rassemblement National n'a pas vraiment changé. Ainsi des références idéologiques, qui sont assez rares et

très pauvres de manière générale dans l'ouvrage – « Nous avons soif de sens et de valeurs. Nos tables de chevet se ressemblaient : Michel Houellebecq, Jean-Claude Michéa, Patrick Buisson, Laurent Obertone, Éric Zemmour, mais aussi Christophe Guilluy, Michel Onfray ou Régis Debray. Le théoricien du grand remplacement Renaud Camus pour les plus fougues¹⁸ » –, ou d'une posture maurrassienne – « J'ai beau ne pas croire, ne pas être baptisé, j'ai toujours exprimé une déférence singulière à l'égard de la foi et des croyants. La chrétienté a façonné l'histoire, le patrimoine, l'art et la pensée française. Je n'ai jamais compris ceux qui cherchaient délibérément à nier ces racines ou à les effacer sous prétexte des valeurs laïques de l'État¹⁹ ».

Sans surprise on retrouve une position de soutien à Israël face à l'islam, une défense de la saine ruralité face à la perversion de la ville, un discours économique se disant défendre les travailleurs mais insistant sur les baisses de « charges » et sur la « simplification administrative », une critique du « wokisme » et une vision mythifiée de l'histoire de France²⁰ : « La grâce, le souffle, le sens de la beauté, la certitude de nos grands gestes historiques, la mise en valeur d'un patrimoine sans pareil, la glorification d'une identité, d'une fierté française : le fondateur du Puy-du-fou a apporté depuis quarante ans la preuve qu'il est possible de rendre la France à nouveau désirable. Son œuvre atteste que la modernité ne peut pas être la honte de soi, mais la conscience de la singularité française et la volonté de préserver, d'affirmer et de transmettre le meilleur de la France²¹ ».

Tout l'inverse de ce qui se passe alors que les immigrés, forcément « islamistes », instillent une « francophobie » et une « guerre civile » face à laquelle le soutien inconditionnel envers la police est indispensable. « Les naturalisations s'accroissent. Le droit d'asile est dévoyé, il est devenu une nouvelle filière d'immigration économique. (...) L'immigration de masse a changé le visage de nos villes et, désormais,

17. P.78.

18. P.154.

19. P.227. Voir « De l'inégalité à la monarchie » in *Aide-mémoire* n°33 de juillet-septembre 2005.

20. Voir « Un condensé de la pensée d'extrême droite » in *Aide-mémoire* n°97 de juillet-septembre 2021.

21. P.232. Nous reviendrons sur Philippe de Villiers et le Puy du Fou dans notre prochaine chronique qui analysera son livre *Mémoricide*. Nous renvoyons en attendant à notre carte blanche dans *Le Soir* du 21/12/2023, écrite avec Audrey Taets : « A-t-on vraiment besoin d'un Puy du Fou en Wallonie ? ».

celui de nos campagnes. Elle nuit également aux citoyens français issus de l'immigration d'antan, animés par les valeurs d'assimilation, de travail et de respect²² ». Et d'enfoncer le clou : « Combien pouvons-nous encore accueillir d'étrangers ? Nous savons que la limite a déjà été franchie. Nous faisons face à une immigration de rupture. Ceux qui affirment le contraire mentent aux Français. L'immigration de peuplement avec son corollaire démographique et ses flux ininterrompus depuis l'instauration du regroupement familial, change notre société et bouleverse les grands équilibres de la Nation²³. » Dans les faits, « notre France est en guerre contre ceux qui veulent détruire notre art de vivre, notre droit à la caricature, notre liberté de penser et d'agir, notre civilisation²⁴ ».

Et Bardella surtout de se projeter dans le futur, certain, au vu des ralliements et des rapprochements avec la droite que « ce soir ou après-demain, mes idées l'emporteront ; j'en ai l'intime conviction²⁵ ». Et d'expliquer le 4^e de couverture où on le voit avec l'Acropole en arrière-plan : « Le combat qui nous attend est celui d'une France fière, libre, souveraine et prospère. C'est une bataille pour notre civilisation, notre identité et l'avenir de nos enfants ». Citant au passage le poème d'Apollinaire « La France », de 1915, il poursuit : « La Nation était en guerre. La fin semblait si proche. Mais un homme pouvait se lever et garder le courage sublime. Pourquoi ai-je choisi une photo à Athènes, non loin de l'Acropole, pour achever ces confessions ? Parce que cette colline est belle et grande, et que tous les lieux fondateurs de la Grèce nous rappelleront sans cesse les origines de notre démocratie. Le flambeau de nos pères doit continuer à briller²⁶ ». On rappellera à toutes fins utiles que la démocratie athénienne ne concernait que les « citoyens athéniens », masculins de surcroît, soit seulement 10 % de la population de cette cité... ○

22. P.204.

23. P.254

24. P.135. Voir « Voltaire comme alibi à la rupture du cordon sanitaire » in *Aide-mémoire* n°89 de juillet-septembre 2019.

25. P.20.

26. P.316. Voir « L'inégalité comme étoile polaire de l'extrême droite » in *Aide-mémoire* n°66 d'octobre-décembre 2013.

Centre d'éducation
résistance & citoyenneté

Aidez-nous à construire l'avenir!

Soutenez nos actions
d'éducation à
la Résistance &
à la Citoyenneté

Versez votre don par virement bancaire
sur le compte de l'association

BE14 0682 4315 5583

avec la communication

DON + NOM + Numéro d'identité nationale

(Afin de vous conformer à la législation fiscale et de bénéficier de la déductibilité fiscale pour tout don de 40 € minimum, n'oubliez pas de nous renseigner votre numéro de registre national.)

Territoires
de la
Mémoire

O

nt participé à ce

numér

O

Henri Deleersnijder est professeur d'Histoire et essayiste, spécialisé en Histoire des idées, ainsi qu'en science politique. La défense des valeurs démocratiques et la lutte contre l'extrême droite lui tiennent grandement à cœur. Il a notamment publié *Démocraties en péril* (2014) et *Le nouvel antisémitisme* (2016) à La Renaissance du Livre.

Julien Dohet, est historien de formation et tient, depuis 2001, dans la revue *Aide-mémoire*, une chronique de lutte contre l'extrême droite analysant son idéologie au travers des textes qu'elle produit. Il a entre autres publié deux ouvrages en lien avec cette thématique : *La bête a-t-elle mué? Les nouveaux visages de l'extrême droite*, avec Olivier Starquit (2020, coll. « Liberté j'écris ton nom », Centre d'Action Laïque), et *L'antifascisme*, avec la collaboration de Chloé Delabbé (2022, coll. « Dis c'est quoi? », Renaissance du livre). Il est également syndicaliste, et militant au Front antifasciste de Liège.

Jean-Baptiste Guégan enseigne l'histoire, la géographie et la géopolitique du sport, notamment à Sciences Po Paris. Journaliste et consultant spécialisé sur les questions sportives, il est l'auteur

d'une douzaine d'ouvrages sur le sport, le football et leurs enjeux, notamment *La guerre du sport. Une nouvelle géopolitique*, avec Lukas Aubin (Tallandier, 2024).

Marco Martiniello est licencié en sociologie, docteur en sciences politiques et sociales et agrégé de l'enseignement supérieur. Il est directeur de recherches au Fonds National de la Recherche Scientifique (FRS-FNRS) et fut directeur et co-fondateur du Centres d'Études de l'Ethnicité et des Migrations (CEDEM) à l'Université de Liège. Ses travaux portent notamment sur les relations entre les arts, la culture, le sport, l'immigration et les minorités ethnicisées et racisées, mais aussi sur les questions de politiques migratoires et de citoyenneté.

Lucie Pallesi est doctorant-e sous la direction d'Anaïs Bohuon à l'Université Paris-Saclay au sein du laboratoire CIAMS. Ses recherches portent sur les transidentités dans les sports de compétition dans une perspective de sociologie critique du genre, des sciences et du sport.

Panathlon Wallonie-Bruxelles a pour objectif de replacer le Fair-Play au cœur des priorités de toutes et

tous. L'association propose des actions concrètes, des outils pédagogiques et des campagnes de sensibilisation centrés sur le sport, l'éducation et la citoyenneté. **Kolë Gjeshaj** en est le président et **Kathleen Monseu** la coordinatrice générale.

Juliette Renard est politologue de formation et membre du comité de rédaction de la revue *Aide-mémoire*. Passionnée de vélo, elle s'intéresse également aux questions d'espace et d'inégalités (de genre notamment).

Olivier Starquit est membre du comité de rédaction de la revue *Aide-mémoire*, anticapitaliste, adepte des Lumières et auteur de quelques ouvrages sur la démocratie et les mots. Il a ainsi publié *L'extinction des Lumières : vers une dilution de la démocratie* (2011) et *Une éclipse et des lucioles : de la démocratie au XXI^e siècle* (2019), *Le poing, la rose et le putois* (2024) aux éditions des Territoires de la Mémoire, et *Des mots qui puent* aux éditions du Cerisier en 2018.

Antoine Thirion est diplômé en journalisme et actuellement chargé de communication et marketing. Passionné de sport depuis toujours, il a animé

pendant plusieurs années une émission de sport sur la radio liégeoise Équinoxe FM. Il a également plusieurs fois abordé les liens entre sport, politique et société dans les colonnes du média numérique *MAJ – Mise à jour* qu'il a co-créé.

L'**Université Populaire du Sport** (UPS, France) est une initiative qui vise à développer la connaissance autour du sport, sans se limiter aux disciplines (sportives et académiques) habituelles. Elle organise des conférences, des débats et des cours, lesquels s'inscrivent dans une démarche d'éducation populaire.

Patrick Roult, chef du pôle « haut niveau » de l'INSEP en est le président et l'un des deux membres fondateurs avec **Benjamin Pichery**, lequel est également membre du conseil scientifique et réalisateur au sein du pôle image de l'INSEP, ancien professeur d'EPS et actif dans le monde de l'édition d'entretiens sur le sport (collections « Regard sur le sport », « Homo ludens, le corps en jeu » et « Penser le sport »).

Désinformation, résignation, destruction

Chronique d'une stratégie politique du chaos

Par Michaël Bisschops, *président des Territoires de la Mémoire*

Le monde sombre sous nos yeux. Des droits sociaux démantelés. Une planète qui brûle. L'extrême droite qui se hisse, élection après élection, du déni à la banalisation. Qui s'infiltré inlassablement dans nos vies. Des conflits armés, des réfugiés sacrifiés, des inégalités devenues systémiques.

Et pourtant, un étrange calme. Comme si tout cela ne méritait plus de cris. Comme si le pire, à force de revenir, avait cessé de surprendre. Comme si nous nous étions habitués à l'insupportable. Autour, c'est *business as usual*. On défile pour les soldes, pas pour la justice. On like. On scrolle. On soupire. Puis on passe à autre chose.

Nous vivons dans ce que Gramsci appelait le clair-obscur. Un entre-deux où les repères s'effondrent sans que d'autres ne les remplacent. Et dans cet entre-deux surgissent les monstres.

L'ère est à l'inondation comme stratégie politique. Ce n'est pas le silence qui domine mais le vacarme. Un bruit constant, confus et agressif. Une inondation de polémiques, de provocations, de sorties médiatiques calibrées pour saturer l'espace médiatique. Chaque jour, une nouvelle diversion, une nouvelle insulte, tant à la

raison qu'à la décence. C'est une méthode. Pas une dérive.

Les *ingénieurs du chaos* l'ont bien compris : il ne s'agit plus de convaincre mais d'épuiser. De tout rendre flou. D'embrouiller. D'enchaîner les indignations jusqu'à ce que plus rien ne choque, jusqu'à ce que tout se vaille.

On ne cherche plus à orienter : on noie.

On n'explique plus : on occupe.

On ne gouverne plus : on perturbe.

Ce cynisme est un projet politique qui désintègre le réel et tue le débat. Des projets de loi qui détricotent les droits sociaux au nom de la rentabilité. Des coupes claires dans la solidarité, dans l'accueil, dans la culture. Un mépris assumé pour les plus précaires. Et une obsession pour l'ordre, la fermeture et le tri.

Pendant ce temps, les discours les plus durs ne choquent plus. Les thèses d'extrême droite ne sont plus périphériques : elles sont discutées, reprises, banalisées, parfois même portées par ceux-là mêmes qui prétendaient les combattre. La destruction du vivant s'accélère comme jamais. Pourtant le climat devient un enjeu secondaire,

étouffé sous les *urgences* du moment. Les populistes, eux, avancent, recrutent, testent, infiltrent.

Tout est là. Le danger est documenté, visible, constant. Et pourtant, les ruptures se font trop rares. Les sursauts trop timides. Comme si l'ampleur de la menace paralysait plus qu'elle ne mobilisait. Comme si la gravité des faits avait cessé d'alarmer. Comme si la catastrophe n'était plus un électrochoc, mais un décor de fond. L'inaction n'est pas toujours le fruit de l'ignorance.

Ce silence apparent n'est pas neutre. Il fabrique résignation, cynisme et vide. Chaque espace abandonné par la citoyenneté est aussitôt occupé, sans hasard, par ceux qui avancent sans scrupule, ni contre-pouvoir. Les monstres de Gramsci ne surgissent pas du néant : ils se glissent dans les vides que nous laissons.

Il ne s'agit pas de blâmer ceux qui luttent encore. Mais de nommer ce qu'une forme de passivité collective permet. Parce qu'au bout du silence, il n'y a pas l'apaisement. Il y a la confiscation du sens. La banalisation de la violence. Le recul de ce qui nous faisait tenir encore debout.

Dans ce clair-obscur où les repères vacillent, il ne suffit pas d'avoir raison. Il faut tenir la position. Continuer à nommer. À dénoncer. À défendre. À faire obstacle. Même quand l'attention publique semble s'effriter. Même quand les voix critiques sont marginalisées. La solidarité et l'écoute ne sont pas des naïvetés. Ce sont des choix politiques. Des actes de résistance. Des digues face à l'avalanche.

Ce qui surgira demain dépend de ce que l'on abandonne aujourd'hui. Les monstres ne réclament qu'une chose : que l'on se taise. Alors, il faut rester là. Parler. Agir. Rallumer ce qui vacille. Ne pas céder. Parce que ce clair-obscur ne peut pas durer, parce qu'il ne durera pas. Il enfantera de quelque chose.

À nous de décider de quoi



Une réaction? Un commentaire? Une proposition d'article?

La revue *Aide-mémoire* est également la vôtre!

Écrivez-nous : aide-memoire@territoires-memoire.be

retrouvez *Aide-mémoire* en ligne
www.aidememoire.be

 www.facebook.com/aidememoire.revue

219 villes et communes

Amay - Andenne - Anderlecht - Anderlues - Anhée - Ans - Anthisnes - Antoing - Arlon - Assesse - Aubange - Awans - Aywaille - Baelen - Bassenge - Bastogne - Beaumont - Beauraing - Beauvechain - Beloeil - Berchem-Sainte-Agathe - Berloz - Bertrix - Beyne-Heusay - Bièvre - Blegny - Bouillon - Boussu - Braine-l'Alleud - Braine-le-Château - Braine-le-Comte - Braives - Brugelette - Brunehaut - Bruxelles - Burdinne - Celles - Cerfontaine - Chapelle-lez-Herlaimont - Charleroi - Chaudfontaine - Chaumont-Gistoux - Chimay - Châtelet - Ciney - Clavier - Colfontaine - Comblain-au-Pont - Comines-Warneton - Courcelles - Couvin - Dalhem - Dison - Donceel - Durbuy - Ecaussinnes - Ellezelles - Enghien - Engis - Erezée - Esneux - Estaimpuis - Etalle - Evere - Faimes - Farciennes - Fauvillers - Fernelmont - Fexhe-le-Haut-Clocher - Fleurus - Flobecq - Floreffe - Florennes - Florenville - Flémalle - Fléron - Fontaine-l'Évêque - Fosses-la-Ville - Frameries - Frasnes-lez-Anvaing - Froidchapelle - Gedinne - Geer - Genappe - Gerpinnes - Gesves - Gouvy - Grez-Doiceau - Grâce-Hollogne - Habay - Ham-sur-Heure-Nalinnes - Hamoir - Hannut - Hastière - Havelange - Hensies - Herbeumont - Herstal - Herve - Hotton - Houffalize - Huy - Héron - Incourt - Ittre - Ixelles - Jalhay - Jemeppe-sur-Sambre - Jodoigne - Juprelle - Jurbise - Koekelberg - La Bruyère - La Louvière - Lasne - Lens - Lessines - Leuze-en-Hainaut - Libramont-Chevigny - Liernieux - Limbourg - Lincet - Liège - Lobbes - Léglise - Malmedy - Manage - Manhay - Marche-en-Famenne - Marchin - Martelange - Merbes-le-Château - Modave - Momignies - Mons - Morlanwelz - Musson - Namur - Nandrin - Nassogne - Neufchâteau - Neupré - Ohey - Onhaye - Oreye - Orp-Jauche - Ottignies-Louvain-la-Neuve - Ouffet - Oupeye - Paliseul - Pepinster - Perwez - Philippeville - Plombières - Pont-à-Celles - Profondeville - Péruwelz - Quaregnon - Ramillies - Rebecq - Remicourt - Rixensart - Rochefort - Rouvroy - Rumes - Saint-Georges-sur-Meuse - Saint-Ghislain - Saint-Hubert - Saint-Léger - Saint-Nicolas - Sainte-Ode - Sambreville - Schaerbeek - Seneffe - Seraing - Sillery - Sivry-Rance - Soignies - Sombrefe - Somme-Leuze - Soumagne - Spa - Sprimont - Stavelot - Stoumont - Tellin - Tenneville - Thimister-Clermont - Thuin - Tinlot - Tintigny - Tournai - Trois-Ponts - Trooz - Tubize - Uccle - Vaux-sur-Sûre - Verlaine - Verviers - Vielsalm - Villers-la-Ville - Villers-le-Bouillet - Viroinval - Visé - Vresse-sur-Semois - Waimes - Walcourt - Walhain - Wanze - Waremme - Wasseiges - Wavre - Welkenraedt - Wellin - Woluwe-Saint-Lambert - Yvoir

Des institutions et des provinces partenaires

- Le Parlement de Wallonie
- Province de Hainaut
- Province de Liège
- Province du Brabant wallon
- Province de Luxembourg

Et au niveau international

Le réseau Territoire de Mémoire a fait des émules au-delà des frontières belges. L'université de Valladolid dans le nord de l'Espagne a choisi d'adhérer au réseau Territoire de Mémoire. Elle rejoint ainsi des partenaires comme les Pyrénées orientales (France), la maternité d'Elne (France), le camp de Rivesaltes (France), le musée de l'exil (La Jonquera - Espagne), la Maison des esclaves de l'île de Gorée (Sénégal).

Ils nous soutiennent



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



Wallonie



PARLEMENT
DE WALLONIE



Liège



Province
de Liège



PROVINCE DE
LUXEMBOURG



Province de
Hainaut



Le Brabant wallon



FCTB
Liège - Huy - Waremme



P&V



Solidaris



Solidaris
mutuelle



Intradel



CALe



Centre d'Action Laïque
de la Province de Liège



Centre d'Action Laïque
de la Province de Liège



«

C'est bien en prétendant projeter l'idéal de nos sociétés que le sport en vient à en représenter la part d'ombre et les possibles ratés. Dans un monde sans transcendance et sans dieux, le sport serait un des derniers lieux exprimant de l'idéal, voire du sacré. Sa visibilité même, son simplisme sans doute, sa volonté obscure de constituer un monde séparé et "préservé" en font aussi un des lieux d'une hypocrisie rampante, sinon d'une évidente vulnérabilité. Plus que d'autres pratiques, le sport révèle nos sociétés. »

(Georges VIGARELLO)

© Collection Femina sport/INSEP Iconothèque